

1819

COLLECTION D'ART CONTEMPORAIN

COLLECTION D'ART
CONTEMPORAIN

 MIRABAUD

LA COLLECTION D'ART DE MIRABAUD

Depuis sa fondation en 1819, Mirabaud mène ses activités de gestion privée et institutionnelle en s'inspirant de valeurs profondément ancrées dans l'entreprise: indépendance, conviction, responsabilité et passion. C'est dans ce même esprit de découverte et de modernité que le Groupe Mirabaud s'est naturellement engagé auprès des avant-gardes artistiques. La collection d'art contemporain de Mirabaud, constituée au fil du temps, reflète par sa diversité et son étendue, un regard pluriel sur notre histoire commune et sur le monde d'aujourd'hui. Que ce soit par le biais de la peinture, de la photographie ou de la sculpture, la Collection Mirabaud porte la signature d'une institution audacieuse qui traverse les siècles avec un regard fixé sur l'avenir. Une collection d'art n'a de véritable valeur que si elle peut être partagée. C'est aussi l'objectif du Groupe à travers cet ouvrage.

Bâtir jour après jour une collection d'art contemporain inspirée implique un dialogue permanent avec tous les acteurs du secteur: artistes confirmés ou prometteurs, institutions, galeristes et publics. Aux côtés de cet écosystème en mouvement, Mirabaud tisse des liens privilégiés avec les différentes institutions culturelles et les événements artistiques internationaux majeurs. Fondateur et partenaire historique du Musée d'art moderne et contemporain (MAMCO) de Genève, Mirabaud est également partenaire du Centre Pompidou à Paris, le plus grand musée d'art moderne et contemporain d'Europe. Cette politique de soutien actif dans la diffusion de l'art contemporain est essentielle pour Mirabaud qui ne conçoit pas l'art contemporain comme une exception réservée à une élite. Bien au contraire.

En fournissant une vitrine à des artistes confirmés ou prometteurs, dans ses bureaux de Suisse et d'ailleurs, Mirabaud offre à ses visiteurs et à ses collaborateurs l'opportunité de s'ouvrir à de nouvelles expériences visuelles et matérielles. L'art contemporain nous encourage à porter un regard différent sur le monde qui nous entoure. Il nous questionne, nous interpelle et nous surprend. Il nous dérange aussi parfois et vient bousculer nos sens quand la créativité s'affranchit de la normalité. Il nous invite au dialogue.

Avec l'humilité du collectionneur, nous tenions ainsi à partager nos découvertes à travers cet ouvrage, dans lequel nous présentons également nos dernières acquisitions : des œuvres de Françoise Petrovich, Markus Raetz ou Alfredo Jaar, pour n'en citer que quelques-unes.

ARTISTES

Marina ABRAMOVIĆ	4	Kendell GEERS	112	Gabriel OROZCO	228
Carlos AMORALES	8	GENERAL IDEA	116	Cornelia PARKER	234
Ian ANÜLL	12	Franz GERTSCH	122	Javier PÉREZ	240
Cory ARCANGEL	16	Nan GOLDIN	124	Françoise PÉTROVITCH	244
John M ARMLEDER	18	Christian GONZENBACH	128	Carmen PERRIN	248
Omar BA	24	YANN GROSS	130	Markus RAETZ	252
Silvia BÄCHLI	28	José GUERRERO	132	Robin RHODE	256
Babi BADALOV	32	J. M. GUSMAO & P. PAIVA	136	Antoine ROEGIERS	260
Per BARCLAY	36	Fabrice GYGI	140	Ugo RONDINONE	266
Georg BASELITZ	40	Charlotte HERZIG	146	Georges ROUSSE	268
Bernd & Hilla BECHER	46	Alain HUCK	150	Thomas RUFF	272
Linus BILL + Adrien HORNI	50	Alfredo JAAR	152	Denis SAVARY	276
Matti BRAUN	54	Ann Veronica JANSSENS	154	Thomas SCHÜTTE	282
Balthasar BURKHARD	56	Alexandre JOLY	158	Richard SERRA	286
Carmen CALVO	60	TOBIAS KASPAR	162	Shirana SHAHBAZI	290
Daniel CANOGAR	62	Imi KNOEBEL	166	Jim SHAW	292
Valentin CARRON	64	Stéphane KROPF	170	José María SICILIA	296
Mathieu DAFFLON	68	Wolfgang LAIB	176	Roman SIGNER	300
Marlon DE AZAMBUJA	74	Leo GABIN	180	Jean-Vincent SIMONET	306
Emilie DING	76	Sol LEWITT	184	Richard STANKIEWICZ	310
Olafur ELIASSON	80	Los CARPINTEROS	188	Wolfgang TILLMANS	312
mounir fatmi	88	Rafael LOZANO-HEMMER	192	Oscar TUAZON	318
Peter FISCHLI & David WEISS	94	Robert MAPPLETHORPE	194	Not VITAL	322
Thomas FLECHTNER	98	Christian MARCLAY	198	Dahn VO	328
Sylvie FLEURY	102	Teresa MARGOLLES	206	Rebecca WARD	332
Michel FRANÇOIS	104	Fabian MARTI	208	Lawrence WEINER	334
Ryan GANDER	108	Allan MCCOLLUM	218		
Vidya GASTALDON	110	Jonathan MONK	224		

Marina ABRAMOVIĆ

SERBIE

BIOGRAPHIE

Marina Abramović est née en 1946 à Belgrade (alors en Yougoslavie) où elle suit des études d'art. Elle aborde le domaine de la performance en 1973. Quelques années plus tard, elle entame une collaboration artistique avec son compagnon Ulay. En 1988, *The Great Wall Walk* marque la fin de cette période : les partenaires en cours de séparation y marchent l'un vers l'autre depuis des extrémités opposées de la Grande Muraille de Chine.

Abramović poursuit désormais seule son exploration des limites du corps et de l'esprit. En 1997, elle remporte le Lion d'Or de la Biennale de Venise pour *Balkan Baroque*. En 2010, elle fait l'objet d'une rétrospective majeure au MoMA de New York, durant laquelle elle réalise une performance d'une durée totale de 736 heures et 30 minutes, consistant à rester assise silencieusement à une table de l'autre côté de laquelle les visiteurs s'assoient à tour de rôle. En 2012, Matthew Akers et Jeff Dupre réalisent un documentaire sur l'artiste (*Marina Abramović : The Artist Is Present*). Entre 2011 et 2013, elle a fait une tournée dans plusieurs villes d'Europe et d'Amérique du Nord avec *The Life and Death of Marina Abramović* de Bob Wilson, un « quasi-opéra » à l'intersection du théâtre, de l'opéra et de l'art visuel, où Abramović a joué elle-même dans une « réimagination » de sa vie et de son œuvre extraordinaires. Elle a également fondé le Marina Abramović Institute (MAI) à New York, un centre dédié à la recherche sur les arts immatériels et vivants. Elle a publié ses mémoires en 2016, intitulés *Walk Through Walls*. En 2017-18 a eu lieu *The Cleaner*, la première grande rétrospective de son œuvre à être présentée en Europe dans diverses institutions. L'artiste vit et travaille à New York.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Marina Abramović est une immense figure de l'art contemporain. Pionnière de la performance artistique, sa carrière s'étend sur plus de cinq décennies et a fait d'elle l'une des artistes les plus importantes et les plus influentes de notre temps. Toujours impliqué personnellement, exposé au danger physique et psychique, son corps est l'un des principaux médiums d'un art qui ne craint pas de se confronter à des situations extrêmes impliquant couteaux, feux, serpents et formes de violence. L'artiste encourage souvent par ailleurs la participation du spectateur, faisant de l'espace du musée ou de la galerie le théâtre d'actions où elle repousse constamment ses limites.

Avec la douleur, le temps est l'autre élément central de son œuvre. Les performances d'Abramović durent des heures, voire des jours, exigeant de l'artiste, qui demeure silencieuse, une concentration extrême. Son travail se nourrit d'un effort constant tendant à accroître et à renouveler l'énergie vitale aux moyens de la méditation et de la réflexion sur l'essentiel. L'artiste a en effet développé sa propre théorie de la force naturelle, dont témoigne son usage du cristal, présent dans de nombreuses œuvres, et le thème de l'exploration de la nature, de la Terre-Mère. Les guerres qui ont divisé son pays natal, l'imaginaire baroque et la tradition de la Danse macabre contribuent parallèlement à informer une conscience aiguë de la mort, axe essentiel de son travail. Crânes et squelettes s'y opposent à l'énergie et à la vie, l'artiste incarnant la féminité et sa présence évoquant celle, légendaire et tutélaire, de déesses et de figures maternelles protectrices. De nouvelles références renouvellent constamment ce répertoire des plus personnels, enjambant les formats visuels, les périodes et les influences culturelles et visuelles afin de conférer à son art une dimension universelle.

L'œuvre d'Abramović a fait l'objet d'un corpus considérable d'enregistrements filmés et de photographies.



MARINA ABRAMOVIĆ

Ecstasy I (Diptych), 2012

De la série *With Eyes Closed I See Happiness*

Tirage pigmentaire

Ed. 3/3 + 2EA

180 x 160 cm



Artist Portrait with a Rose, 2013

Tirage pigmentaire
Ed. 1/5 + 2EA
70 x 70 cm



The Current, 2013

Impression digitale sur papier coton

Ed. 41/300

43 x 43 cm

Carlos AMORALES

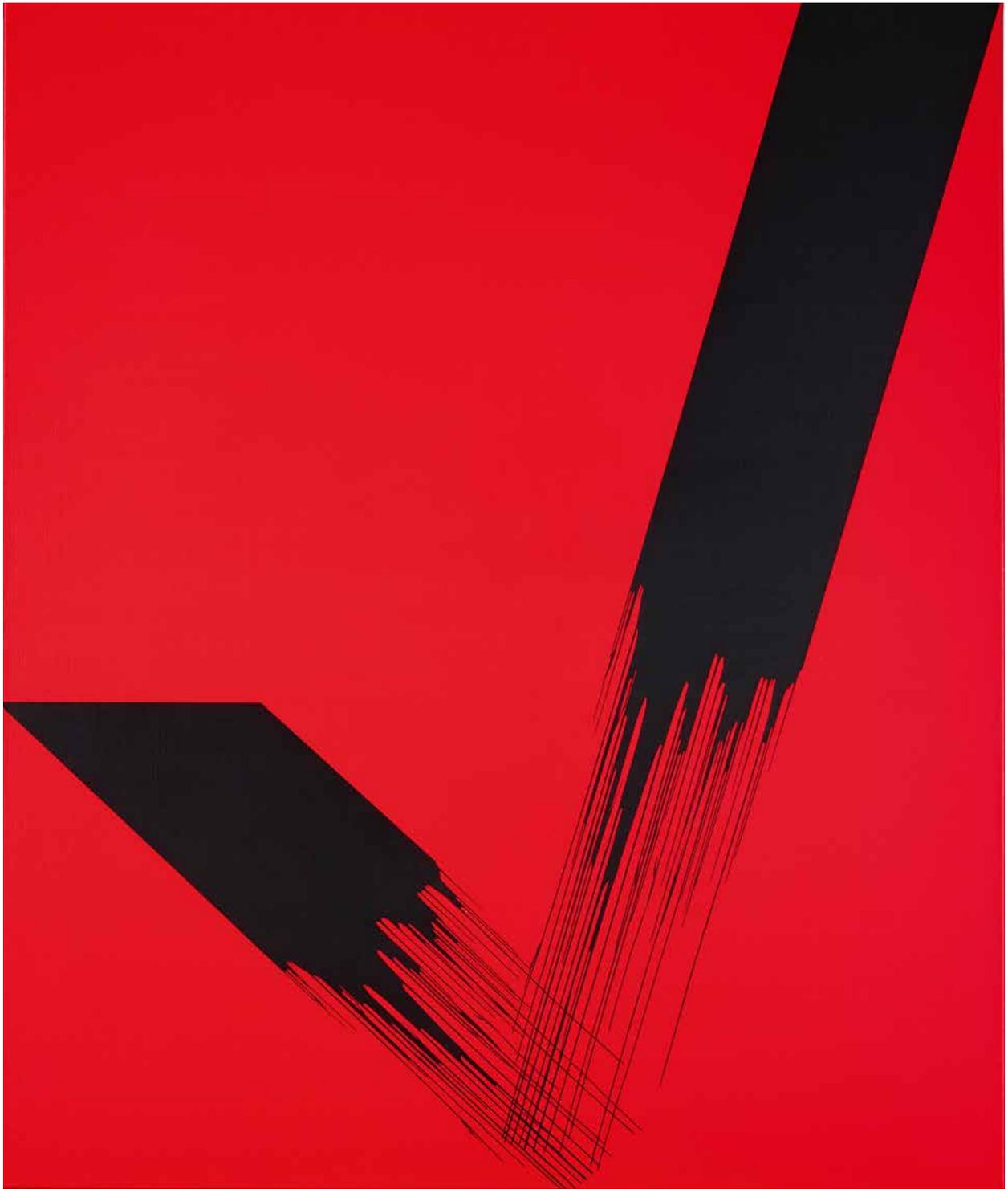
MEXIQUE

BIOGRAPHIE

Né en 1970 à Mexico City, Carlos Amorales développe un travail pluridisciplinaire – vidéo, installation, photographie, performance – et s’est forgé progressivement une renommée internationale. Il a réalisé d’importantes expositions personnelles à travers le monde – Mexico, Manchester, Kassel, Murcia, Philadelphie, New York – dont la dernière en date s’est tenue au Stedelijk Museum (2020). Formé aux Pays-Bas à la Gerrit Rietveld Academie et à la Rijksakademie d’Amsterdam dans les années 1990, il retourne en 2004 dans sa ville natale pour y ouvrir un studio avec de jeunes designers. Depuis 1998, l’artiste élabore un vocabulaire visuel – autrement dit une base de données nommée « Liquid Archives » – constitué principalement d’images tirées de la presse comme de l’Internet, comprenant aussi bien des éléments de la nature que des personnes, mais aussi des accidents, des violences urbaines, des actes terroristes ou des désastres écologiques. Recensées et stockées sous forme de dessins vectoriels, elles sont ensuite utilisées pour ses travaux bi- ou tridimensionnels, offrant des possibilités infinies de générer des compositions qui peuvent indifféremment et sempiternellement être réorganisées.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les « Liquid Archives » de Carlos Amorales se subdivisent en différentes catégories, dont l’une d’elles se concentre sur le dessin et le sens des lettres. Il développe notamment un alphabet de nouveaux signes sans qu’il soit possible de savoir quels sont les documents de ses archives qui l’ont conduit à cette réalisation. Cette création typographique s’apparente ainsi davantage à un code qu’à un alphabet, car son sens ne résulte plus des formes. Une démarche qui témoigne de son intérêt à questionner le sens des mots, à créer une rencontre entre la *high* et la *low* culture, faisant même parfois de ce code un outil de revendication : ces signes pourraient peut-être constituer selon lui la langue des morts assassinés de son pays. Pour prolonger l’expérience en ce sens, il a même procédé à des traductions : « J’ai réalisé un livre avec un texte existant de Roberto Bolaño imprimé dans ce langage incompréhensible, ce n’est pas une traduction, mais une codification cryptique ». C’est dans cette recherche typographique que s’inscrit *ABECEDARIO VERSIÓN 2* : l’alphabet – une lettre par toile – est comme brossé par de larges coups de pinceau noir se terminant en des traces de plus en plus ténues sur la toile. L’artiste repousse ainsi les limites du langage et l’amène sur les rives d’une expérimentation visuelle. Une manière de rappeler que le développement de toute écriture est passé par des stades imagés, faits parfois de symboles, avant de se constituer en signes abstraits.

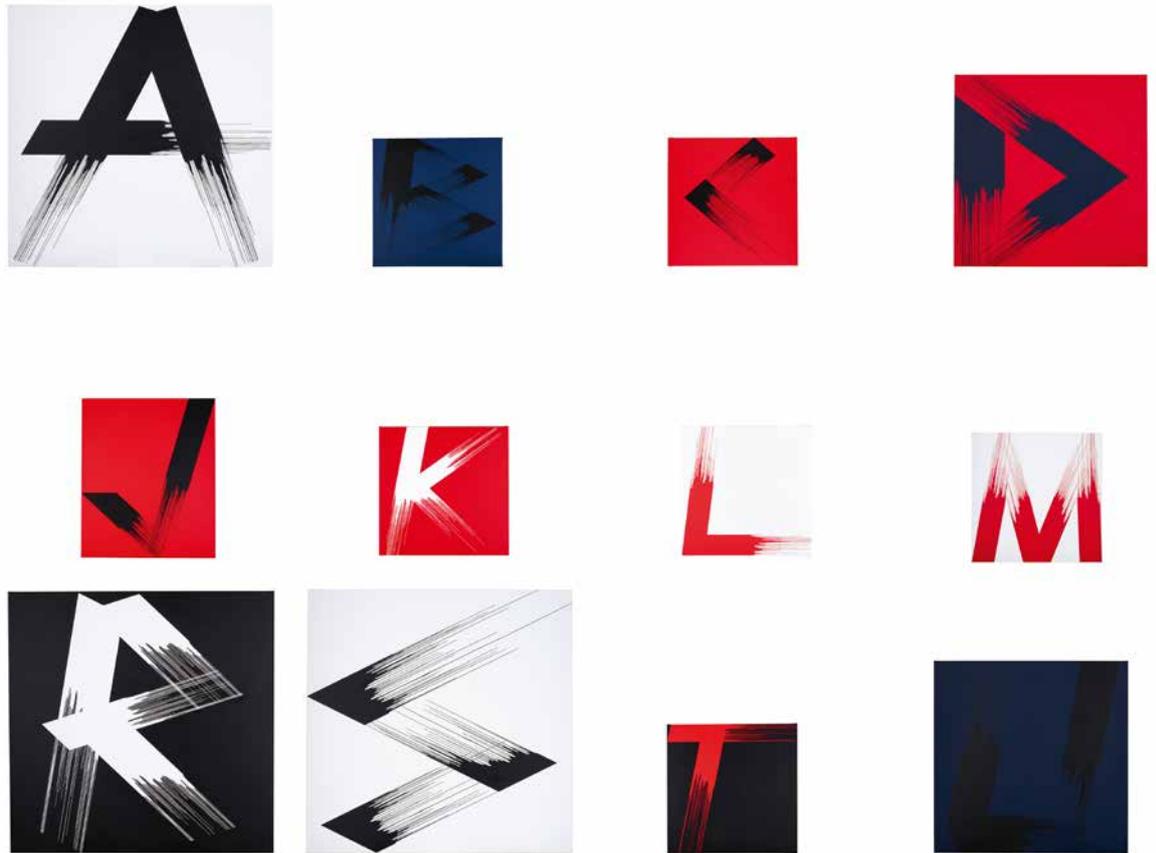


CARLOS AMORALES

ABECEDARIO (Alphabet) Versión 2, 2005

Huile sur toile

Détail



ABECEDARIO (Alphabet) Versión 2, 2005

Huile sur toile

27 éléments :

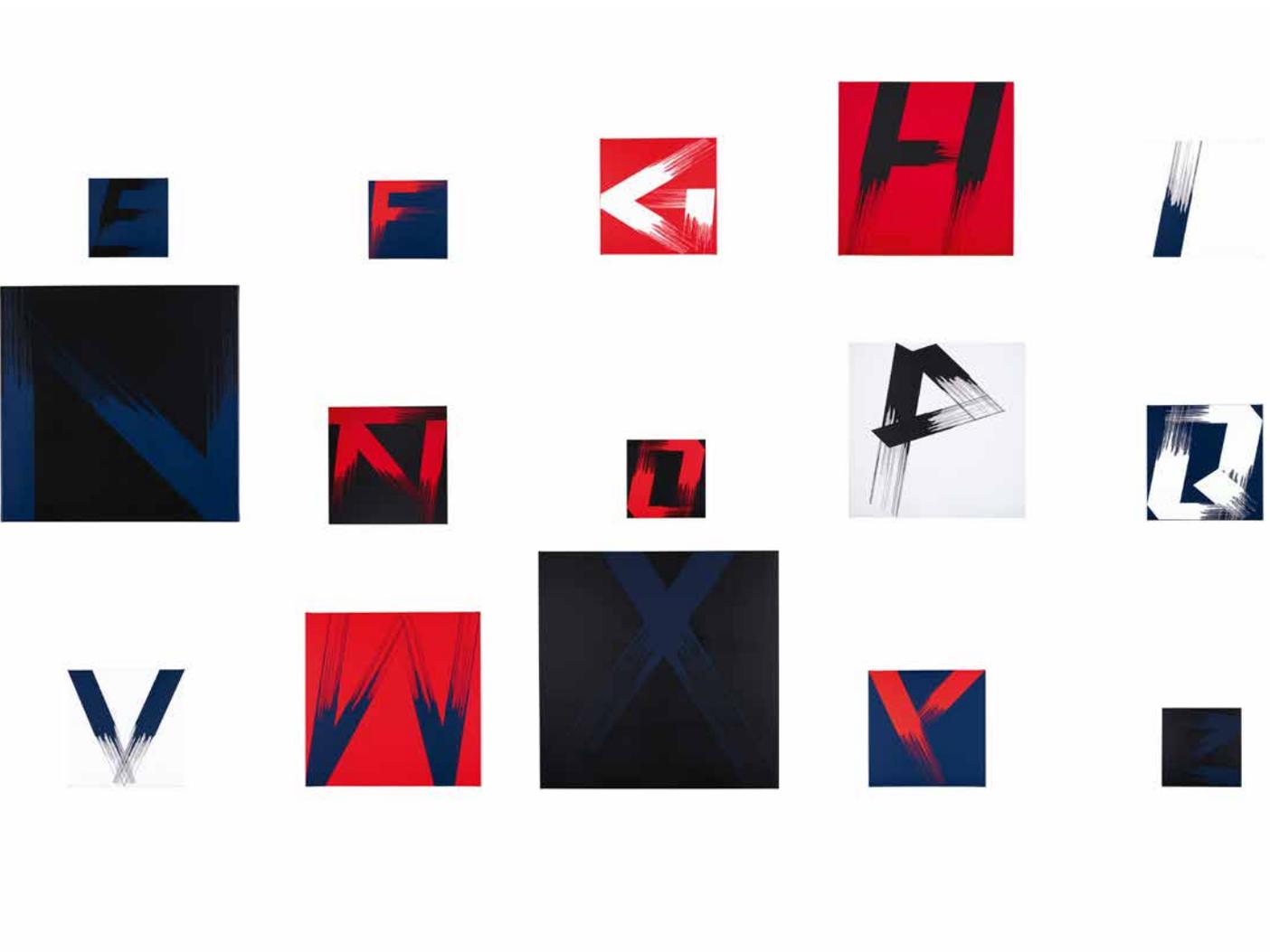
5 tableaux, chacun 160 x 160 cm

6 tableaux, chacun 120 x 120 cm

1 tableau, 100 x 120 cm

11 tableaux, chacun 80 x 80 cm

4 tableaux, chacun 60 x 60 cm



CARLOS AMORALES

Ian ANÜLL

SUISSE

BIOGRAPHIE

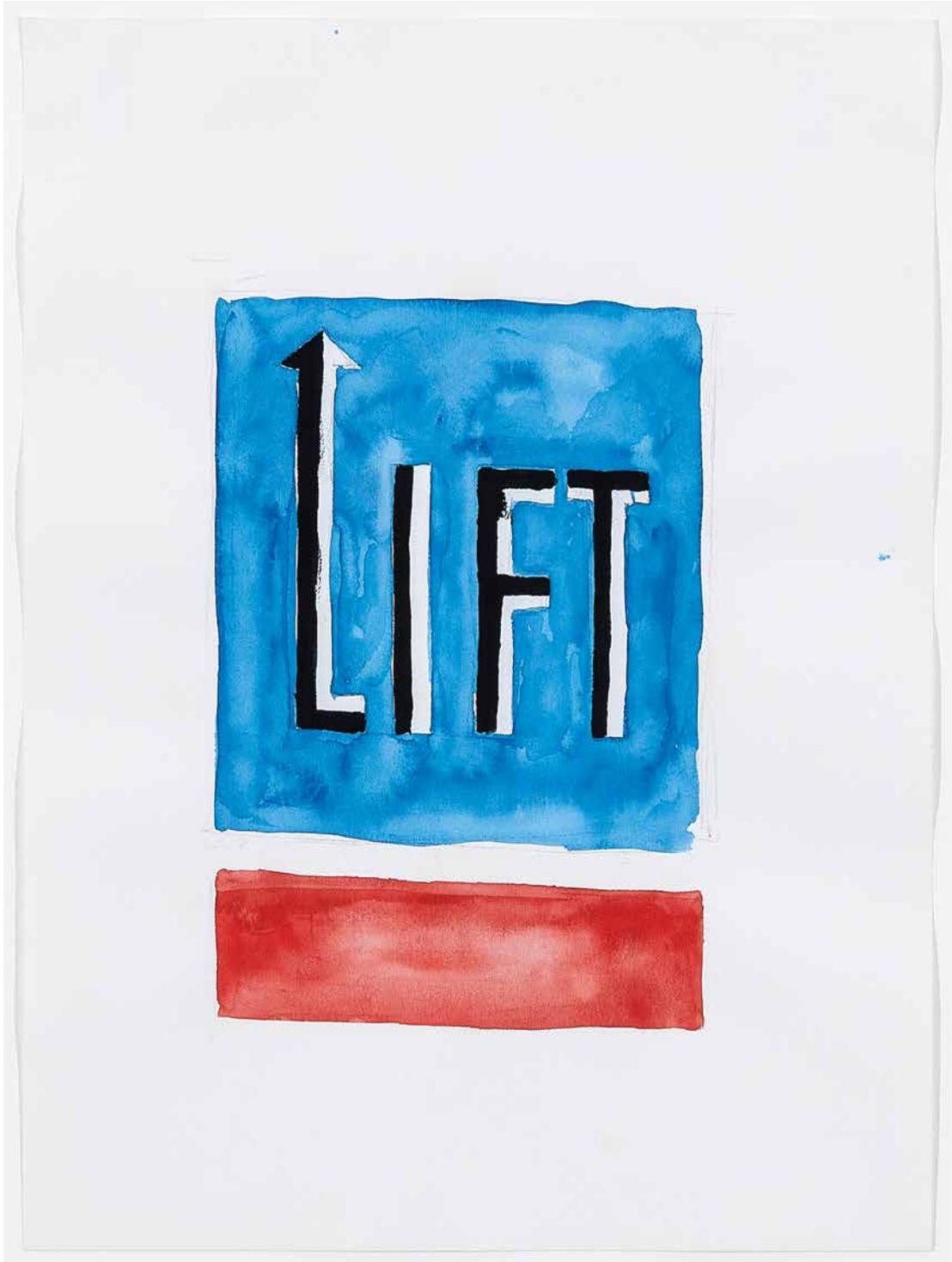
Né en 1948 à Sempach, dans le canton de Lucerne, l'artiste emploie le pseudonyme Ian Anüll depuis 1969. Les renseignements biographiques à son sujet sont aussi rares que les informations sur sa formation artistique, l'artiste ayant développé une stratégie artistique visant à contrecarrer les évaluations et les critères de classification conventionnels. Anüll publie ses premiers livres d'art dans les années 1970. Il connaît d'abord le succès en Suisse dans des expositions personnelles et collectives ; ce n'est qu'à la fin des années 1980 qu'il commence à retenir l'attention du public et de la critique en Europe, au Canada et aux États-Unis. Après une exposition personnelle à la Kunsthalle de Zurich en 1990, il est choisi pour représenter la Suisse à la Biennale de São Paulo de 1991. Ses plus importantes expositions personnelles ont eu lieu au Musée d'art de Soleure en 2003 et 2018, à la Kunsthalle de Giessen en 2005, au Centre culturel suisse de Paris en 2006 et au Helmhaus de Zurich en 2010. Ian Anüll vit et travaille à Zurich.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'hétérogénéité formelle de l'œuvre d'Anüll décourage toute assignation stylistique. Comme beaucoup d'artistes de sa génération, Anüll se méfie des critères conventionnels d'évaluation des œuvres, ainsi que des indicateurs sociaux, politiques ou économiques. Son œuvre a précisément pour objet l'analyse et la critique de ces questions, empruntant des éléments visuels à des contextes variés tels que le monde des biens de consommation ou les arts et les médias de masse. Des titres comme *Marketing Esthetics* (1988-1990), *Product and Trademark* (1984) et *Copy* (1991) abordent la manière avec laquelle valeur monétaire et valeur artistique s'articulent dans notre société. Il emploie également des procédés et des matériaux évoquant des artistes antérieurs, tel le feutre immédiatement associé à Joseph Beuys. L'artiste met ainsi en évidence la tendance de l'art contemporain à se comporter comme une marque commerciale.

Pour sa série *Dormeurs* (années 1990), Anüll photographiait des sans-abri dormant dans les rues de nombreuses villes, dénonçant la pauvreté et l'exclusion, révélant la face cachée de l'économie de marché. Depuis 2006, il est revenu sur le thème des sans-abri, par exemple dans sa projection vidéo *Gran Via*, qui met en scène un homme montant et démontant des cartons dans les rues de Madrid, la signification de ses gestes ne faisant l'objet d'aucune appréciation de l'artiste. *Grande Rue III* (2008) montre l'artiste agenouillé devant une banque à Genève, derrière un écriteau portant l'inscription « PAS D'ARGENT SVP ». Lors de la rétrospective du Helmhaus de Zurich (2010), ces vidéos étaient projetées sur un édredon blanc, ajoutant encore au caractère poignant du sujet.

Les éléments conceptuels demeurent exceptionnels dans l'approche d'Anüll, généralement plus intuitive que planifiée. Cet aspect apparaît avec évidence dans ses collages à l'aquarelle, où symboles du quotidien et objets ordinaires sont connectés de façon ludique et graphique. Sensuelle et analytique à la fois, son œuvre interroge sans trêve les valeurs socialement établies et le rôle ambivalent de l'art.



Untitled, 1989
Aquarelle sur papier
31.5 x 23 cm



Untitled, 1988
Aquarelle sur papier
31.5 x 23 cm



Untitled, 1988
Aquarelle sur papier
31.5 x 23 cm



Untitled, 1988
Aquarelle sur papier
31.5 x 23 cm



Untitled, 1996
Aquarelle sur papier
31.5 x 23 cm

Cory ARCANGEL

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Cory Arcangel est né à Buffalo (New York) en 1978. Il vit et travaille à Brooklyn. Après des études de guitare classique, il obtient en 2000 un Bachelor du Conservatoire de musique d'Oberlin. Cory Arcangel est le plus jeune artiste depuis Bruce Nauman à avoir fait l'objet d'une exposition personnelle sur un étage entier du Whitney Museum of American Art. Son œuvre est présente dans de nombreuses collections publiques, parmi lesquelles le musée Hammer de Los Angeles, le MoMA de New York, la Tate Modern de Londres, la Neue Nationalgalerie de Berlin, le Smithsonian Museum of American Art de Washington et le musée Migros d'Art contemporain de Zurich.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'œuvre de Cory Arcangel recouvre une vaste gamme de médiums dont le dessin, la composition musicale, la vidéo, les jeux vidéo modifiés, la performance et l'Internet. Il est surtout connu pour ses œuvres conçues à partir de logiciels, piratant notamment des jeux vidéo célèbres afin de les remodeler (*Super Mario Clouds*, *I Shot Andy Warhol* et *Tetris Screwed*, parmi beaucoup d'autres). Sa stratégie artistique repose sur la réappropriation, au moyen de l'éditeur de dégradés de Photoshop et de vidéos amateur postées sur YouTube. Son médium est le codage, instrument-clé qui lui permet d'interroger la culture pop, les médias de masse et la capacité des logiciels à créer de nouvelles communautés autour d'eux, mais aussi de réagir à leur vitesse d'obsolescence. L'artiste observe ainsi les progrès des technologies numériques et leurs effets sur la culture pop, l'humour de ses œuvres n'ôtant rien au sérieux des questions qu'elles soulèvent. L'ensemble de son code est disponible en ligne, conformément à la culture de « l'open source » dont il est un promoteur convaincu.

Les piratages de Cory Arcangel consistent à altérer le code original afin de modifier le résultat. Dans son *Super Mario*, par exemple, l'ensemble des éléments sonores et visuels du jeu ont été supprimés, à l'exception des nuages. L'intervention, qui confine à l'abstraction d'un point de vue formel, soulève conceptuellement la question de ce qu'il est possible d'ôter à l'original sans que celui-ci cesse d'être reconnaissable. Musicien classique, l'artiste utilise les consoles comme des instruments qu'il faut apprendre à maîtriser avant de pouvoir prétendre à la créativité. Il apprend donc constamment de nouveaux langages de programmation, manipulant avec rigueur le hardware comme le software. Il ne s'agit pas tant d'une nostalgie de jeux désuets qu'une puissante critique de la technologie et une étude approfondie de la production et de la consommation culturelles.

En 2014, Cory Arcangel conçoit et lance Arcangel Surfware, entreprise commerciale et éditoriale en collaboration avec le groupe Bravado, département d'Universal Music. En 2015, il lance une nouvelle ligne de vêtements, Fuck Negativity, nouveau bond en avant pour sa marque porte-étendard de la positive attitude, tant il est vrai que « la vie n'est qu'une lutte au sommet, toujours recommencée ».



Photoshop gradient and Smudge Tool Demonstration (4), 2007

Jet d'encre sur panneau stratifié

Ed. 1/6

90 x 90 x 4 cm

John M Armleder

SUISSE

BIOGRAPHIE

Artiste genevois internationalement reconnu, John M Armleder compte parmi les artistes les plus influents de la scène artistique suisse. Né en 1948 dans la Cité de Calvin, il suit les cours de l'École des Beaux-Arts de la même ville, puis fonde en 1969 le groupe Écart avec Patrick Lucchini et Claude Rychner. Proche des préoccupations du mouvement *Fluxus*, Écart ne met aucune barrière entre l'art et la vie, et devient l'un des espaces alternatifs les plus importants d'Europe dans les années 1970. La galerie et ses expositions, la librairie et les éditions d'artistes du même nom voient le jour en 1972-1973 et leurs activités s'étendent sur sept années consécutives. En 1986, Armleder voit sa notoriété confirmée grâce à sa participation à la Biennale de Venise où il représente la Suisse. Depuis quarante ans, ses œuvres font partie de nombreuses manifestations internationales comme les biennales — Paris, Venise, Sydney, Lyon, Ljubjana, Busan, Valencia, Shanghai —, *PROSPECT* à Frankfurt, *Documenta IX* à Kassel, *Toyama Now* au Japon, ou l'exposition universelle de Séville. En 2006, le Mamco lui consacre une grande rétrospective intitulée « Amor Vacui, Horror Vacui » et l'État de Genève lui confie plusieurs commandes d'art public d'importance (Collège de Drize, 2010 et la gare Cornavin, 2018).

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

De ses expériences collectives et multidirectionnelles menées avec *Écart*, John M Armleder développe l'idée d'absence de hiérarchie entre les genres, l'équivalence des matériaux et le hasard comme principe cardinal. Ses travaux font souvent référence à l'histoire de l'art moderne et, dès les années 1980, interrogent l'abstraction et l'idée de modernité par le biais de l'appropriation et de la citation. Dans cette démarche, les objets issus du quotidien revêtent pour lui un caractère affectif, absurde ou décoratif, contribuant à réduire la frontière qui séparerait l'art et la vie. Ayant un intérêt particulier pour la musique, Armleder met en scène par exemple des installations avec des instruments qui le séduisent pour « le rapport qu'ils entretiennent entre leurs nécessités acoustiques et mécaniques et leur culture esthétique ». *Batterie* est un jeu complet de l'instrument « tel qu'il était exposé dans un magasin. J'ai donc déplacé un objet décoratif dans une exposition », explique-t-il. Son utilisation silencieuse renvoie également à John Cage — auteur du morceau de silence *4'33"* — et à son influence sur la pratique performative de John M Armleder. Elle contiendrait en effet le potentiel d'infinies partitions de silence. Enfin, formellement, cet instrument est constitué de sphères, autrement dit de ronds, motifs récurrents dans la pratique de l'artiste, comme on le voit dans le dessin de 1982.



Sans titre, 1982
Collage et dispersion sur papier
46 x 39 cm



Batterie, 1987

Kit de batterie sur socle peint
160 x 200 x 200 cm



JOHN M. ARMIEDER





Omar BA

SÉNÉGAL

BIOGRAPHIE

Omar Ba est né au Sénégal en 1977. Après des études d'art dans son pays, il obtient en 2005 un diplôme postgrade de l'École supérieure des Beaux-Arts (aujourd'hui la Haute Ecole d'Art et de Design) à Genève puis, quelques années plus tard, un diplôme de l'École Cantonale d'Art du Valais à Sierre (aujourd'hui l'École de Design et Haute Ecole d'Art du Valais). En 2010, son œuvre est exposée à la galerie Guy Bärtschi. En 2011, il se voit décerner le Prix suisse d'art. 2013 est une année particulièrement foisonnante pour Omar Ba, avec une exposition majeure au Centre Pasquart à Bienne, tandis que son œuvre est présentée à la galerie Liste 18 à Art Basel. La même année, il expose à la FIAC de Paris et est invité en résidence à l'Institut français de Dakar qui lui consacre également une exposition. Un catalogue de son œuvre est publié début 2014. Plus récemment, ses œuvres ont été exposées dans des institutions de renommée internationale, comme au BOZAR à Bruxelles (2017) et à la Fondation Louis Vuitton à Paris (2017). Omar Ba vit et travaille entre Dakar et Genève.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'univers d'Omar Ba est peuplé de créatures hybrides qui s'offrent à nous sous des atours hiératiques, sur des fonds généralement noirs. Jaillissant de l'obscurité, des touches de couleur viennent trancher avec la surface, révélant des figures aux traits mystérieux, souvent ceux d'une vache, d'un hérisson, d'un poisson, d'un tigre, d'un âne ou d'un autre animal. Les messagers missionnés par l'artiste contrastent majestueusement avec le fond noir sur lequel il applique ses couleurs. Ces œuvres racontent une histoire destinée à abolir les frontières entre l'Afrique et l'Europe, le passé et le présent, le bien et le mal. Souvent peintes sur du carton ondulé, matériau rigide que Ba affectionne particulièrement, les compositions regorgent de détails d'une grande précision, médailles, paysages, feuilles et autres plantes formant un corpus fécond pouvant donner lieu à divers niveaux d'interprétation.

La palette d'Omar Ba englobe une série de touches éblouissantes qui, tels des charbons ardents, ne font qu'enflammer la dynamique des formes et des compositions. Sa démarche artistique mêle souvenirs d'Afrique et images d'expériences vécues en Occident.

La modernité — incarnée par des pylônes, des trains et des forages pétroliers — s'empare parfois de ces compositions campant une nature affaiblie et fragile. Les titres choisis par l'artiste ajoutent une dimension d'interprétation supplémentaire, inscrivant les œuvres dans l'histoire universelle du monde. De par les connections et les grilles de lecture multiples qu'elle propose, la peinture d'Omar Ba transcende les anciens clivages culturels, permettant d'ajouter diverses couches de sens. Ses œuvres traitent de situations dans lesquelles il est impossible de distinguer qui sont les meurtriers, les tyrans et les victimes.

Cette dualité en dit long sur l'analyse et la démarche artistique, tandis que la richesse du vocabulaire de l'artiste crée des surprises visuelles, alimentant un univers artistique à nul autre pareil. Omar Ba s'est établi en Suisse, puisant l'inspiration dans son environnement neutre et ses superbes paysages. Le résultat : des œuvres percutantes porteuses d'un message universel.



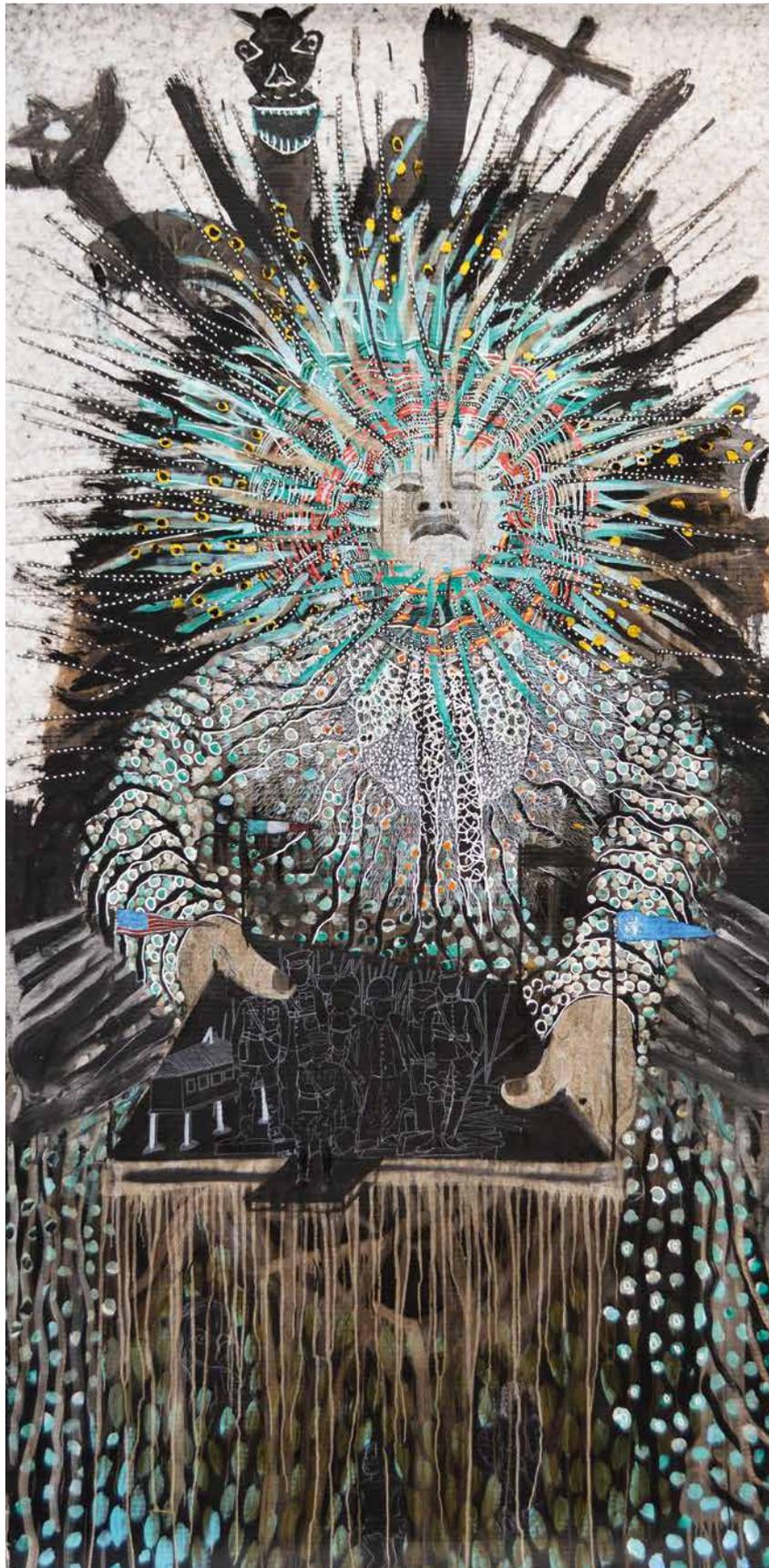
After a Long Wait 2, 2011

Huile, gouache et crayon sur carton ondulé
49 x 39 cm



After a Long Wait 3, 2011

Huile, gouache et crayon sur carton ondulé
49 x 39 cm



Conquistadors, 2013

Huile, acrylique, gouache et crayon sur carton ondulé
237 x 116 cm



Opération Servale 1 – se servir, 2013

Huile, acrylique, gouache et crayon sur carton ondulé
199 x 151 cm

Silvia BÄCHLI

SUISSE

BIOGRAPHIE

Née à Wettingen en 1956, Silvia Bächli grandit dans la ville limitrophe de Baden. À l'âge de vingt ans, elle s'installe à Bâle où elle entame des études à la Schule für Gestaltung qu'elle poursuivra à Genève à l'École supérieure d'arts visuels. En 1996, elle réalise une exposition personnelle à la Kunsthalle de Berne qui apparaît comme une première consécration « internationale », apportant ainsi une nouvelle visibilité à son travail. Pendant plus de vingt ans, jusqu'en 2016, elle enseigne à la Staatliche Akademie der Bildenden Künste de Karlsruhe. Aujourd'hui, elle partage son temps entre Bâle et Paris. Lauréate de nombreuses distinctions, dont le prix Meret Oppenheim (2003), le prix du dessin contemporain de la Fondation Daniel et Florence Guerlain, celui des arts plastiques du Baden-Württemberg, et le Hans-Thoma-Preis (2007), elle est récompensée en 2014 par le Kulturpreis de la Ville de Bâle.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Silvia Bächli développe depuis quarante ans un travail sensible sur des feuilles de papier blanc, de format, de qualité et de tonalité différents, à l'encre de Chine, au fusain, à la gouache ou au pastel gras. Son œuvre est principalement constitué de dessins tantôt abstraits, tantôt aux accents figuratifs, qui se déclinent dans une palette allant du gris pâle au noir profond. Dans sa pratique, le plus petit détail importe, des interstices à la fragmentation, du reflet à l'ombre des choses, de l'intensité de la couleur ou de l'épaisseur de la ligne à la façon dont elle est tracée. Expression d'un mouvement, son trait, suspendu, figuratif ou répétitif, rime avec spontanéité et immédiateté. Intimiste, son travail est constitué aussi bien de pièces isolées que d'installations murales composées de plusieurs dessins, créant ainsi des dialogues imagés réunis dans des accrochages aussi sensiblement pensés que sont déposés librement les traits sur le papier.

L'artiste prend pour point de départ son corps, sa vie, son histoire, son entourage. Sa méthode, quasi rituelle, n'a guère changé depuis les années 1980 et s'élabore en plusieurs temps. À une création spontanée, presque automatique, d'images aux formes simples, succède dans un deuxième temps une sélection rigoureuse des dessins, considérés comme les plus essentiels à ses yeux. Quand enfin survient l'accrochage, dernière étape dans son processus créatif, Silvia Bächli choisit soit de présenter ses dessins sous forme de pièces isolées, soit de les intégrer dans des compositions murales. Le lien des œuvres avec l'espace environnant est déterminant ; le blanc des murs est en effet à comprendre comme un liant qui les unit dans une ambiance ample et organique, de la même manière que les silences importent en musique.



SILVA BÄCHLI

Sans titre, 2005
Gouache sur papier
199 x 140 cm



Sans titre, 2005
Gouache sur papier
Détail



SILVA BÄCHLI

Linien 31, 2006
Gouache sur papier
200 x 150 cm

Babi BADALOV

AZERBAÏDJAN

BIOGRAPHIE

Né en 1959 à Lerik en République d'Azerbaïdjan, Babi Badalov s'est formé à l'art dans son pays d'origine avant de partir étudier à Saint-Petersbourg en 1980, où il devient bientôt un artiste underground influent durant dix ans et un membre de l'Association of Experimental Visual Art (TEII). Après la Russie, il passe par des années de migration entre les États-Unis, l'Europe, l'Asie avant d'obtenir en 2011 l'asile politique en France. Désormais, il vit et travaille à Paris. On trouve ses œuvres dans de nombreuses collections à travers le monde : le Musée russe à Saint-Petersbourg en Russie, le MuHKA à Anvers en Belgique, l'Azerbaijan State Museum of Art de Baku en Azerbaïdjan, le Kunstmuseum d'Emden ou la collection Cëtcker à Bielefeld en Allemagne, la collection Arina Kowner à Zurich en Suisse, ou encore le Zimmerli Art Museum, New Jersey aux États-Unis. Il a participé à la biennale de Gwangju en Corée du Sud en 2016 et à la biennale de Moscou en 2015. En 2018, le Nouveau Musée d'Art Moderne à Saint-Petersbourg lui a consacré une exposition personnelle.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Depuis les avant-gardes du début du XXe siècle — si l'on pense à dada mais aussi au cubisme puis au surréalisme — il n'est pas rare que du texte soit intégré aux œuvres, interrogeant le rapport entre le visuel et le textuel, l'image et le mot, le fragment d'images et l'émiettement de la langue. Babi Badalov met le mot au centre de sa pratique. Entre improvisation et mixage des langues ou d'images de différentes cultures — jouant, par exemple, avec la rencontre des alphabets latins et cyrilliques —, il explore les limites du langage parlé ou écrit. Fasciné par la communication qui devrait en théorie nous unir plutôt que nous diviser, il observe comment le langage peut être source d'isolement entre différents individus qui ne partagent pas la même culture. Qualifiant volontiers son travail de « poésie visuelle », Babi Badalov intègre souvent ses propres écrits dans ses œuvres, les combine avec des images manipulées pour créer des installations, des objets, des peintures ou des performances. Ses travaux sont rarement dénués de positionnement et expriment en filigrane une forme d'utopie pour un meilleur avenir. À travers cette préoccupation pour la communication, il soulève ainsi des questions géopolitiques plus larges — qui touchent aussi bien aux questions de nomadisme que de globalisation —, faisant écho à ses propres expériences en tant que voyageur, migrant, réfugié et poète.



I Wish I Fish, 2015

Peinture sur tissu
74 x 97 cm



Visual Art, 2014

Encre sur papier
29.7 x 21 cm



In Tradaction, 2014

Encre sur papier
29,7 x 21 cm

Per BARCLAY

NORVÈGE

BIOGRAPHIE

Né à Oslo en 1955, Per Barclay suit une formation d'histoire de l'art, notamment en Italie, où il étudie à Florence, Bologne et Rome. Artiste protéiforme qui s'exprime également dans l'installation et la sculpture, il a donné une place de plus en plus importante à la photographie dans son œuvre, comme il l'a montré lors de la Biennale de Venise de 1990. En 1991, il fait l'objet d'une importante exposition personnelle au Creux de l'Enfer, à Thiers. En 2001 et 2009, il expose au Centre de création contemporaine de Tours. En 2003, ses œuvres sont présentées au Palais de Cristal du parc du Retiro, Musée national centre d'art Reina-Sofia de Madrid. Il a fait l'objet d'un grand nombre d'expositions personnelles et collectives, et vécu dans de nombreux pays. Il partage actuellement son temps entre Turin et Oslo. Ces dernières années, Per Barclay a exposé les Chambres d'huile au Padiglione d'Arte Contemporaneo à Milan (2016), au CCCOD Tours en France, au KODE en Norvège et au Cavallerizza Palazzo Mazzarino à Palerme (2018).

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'espace est l'un des principaux centres d'intérêt de Per Barclay. Son œuvre, notamment photographique, aborde la perception de l'espace, la perte des repères logiques et la beauté des sites les plus étranges. Dans ses photographies (en particulier dans la série Chambres d'huiles où il utilise de l'huile de moteur), l'artiste se plaît à couvrir des sites – un palais sicilien, un bâtiment industriel de la banlieue parisienne, une chapelle médiévale – de liquides au riche symbolisme, tels l'huile, le vin, le sang, l'eau ou le lait. Tous ces sites sont caractérisés par l'absence temporaire ou permanente d'êtres humains. Nombreux sont abandonnés. Ces images préservent de l'oubli ces espaces dont l'heure de gloire semble remonter à un lointain passé, exprimant pleinement leur beauté, même celle à l'état de ruines.

Nous sommes pourtant désorientés devant un plancher devenu miroir, reflétant l'intérieur, intervertissant sol et plafond. La lumière se démultiplie, l'extérieur apparaît sur l'intérieur. Des éléments s'assemblent en un jeu de symétrie, de modulation et d'effets chromatiques, sont élevés à un niveau supérieur par l'impression grand format des photographies, où se révèlent des détails, des caractéristiques et des particularités qui auraient sinon échappé à notre attention. L'œuvre respire la grandeur et le silence, plongeant le spectateur dans un état de contemplation méditative. On peut en dire de même d'autres œuvres de l'artiste, en particulier de ses sculptures, qui visent à connecter l'ici et l'ailleurs, le visible et l'invisible, par l'intermédiaire d'échelles et de fenêtres.

L'idée de fluidité, matérialisée par l'huile répandue sur le sol des photographies, évoque le temps qui passe, mais aussi les connexions existant entre les choses, faisant entrer le spectateur plus profondément encore dans ces œuvres aussi subtiles que puissantes.



Palazzo Costantino, 2010

Tirage lambda contrecollé sur aluminium

Ed. de 5

160 x 200 cm

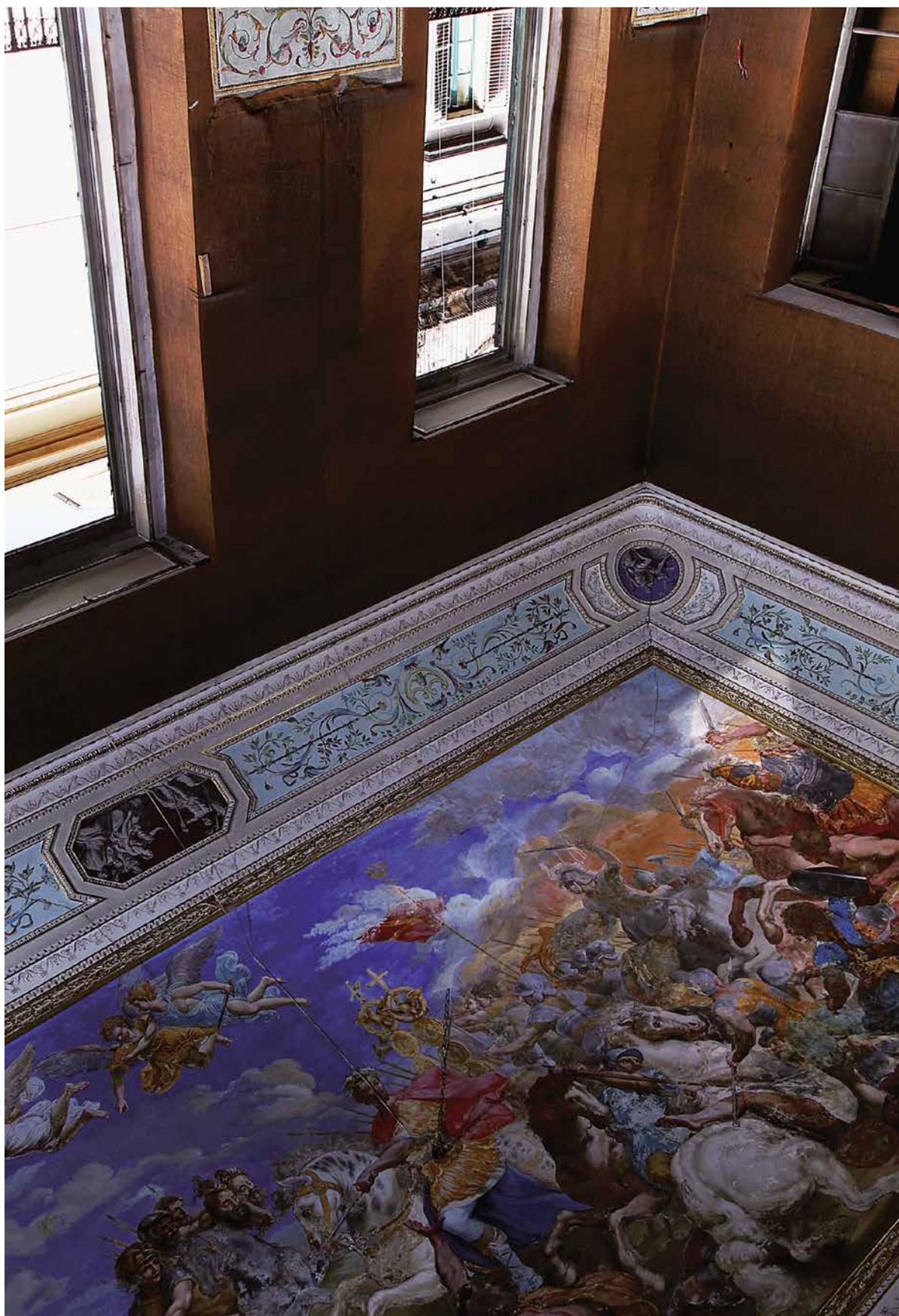


Palazzo Costantino, 2010

Tirage lambda contrecollé sur aluminium

Ed. de 5

120 x 80.5 cm



Palazzo Costantino, 2010

Tirage lambda contrecollé sur aluminium

Ed. de 5

200 x 160 cm

Georg BASELITZ

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1938 à Deutschbaselitz en Allemagne de l'Est, Hans-Georg Kern se rebaptise Georg Baselitz en hommage à sa ville d'origine. Artiste allemand pratiquant la peinture, la sculpture et la gravure, il est aujourd'hui professeur émérite de l'Université des arts de Berlin et vit et travaille à Munich. Reconnu comme l'un des artistes majeurs de l'après-guerre, il s'était fait pourtant renvoyer des Beaux-Arts de Berlin-Est pour « manque de maturité sociopolitique », avant d'obtenir son diplôme de l'autre côté du mur en 1963. En 1980, il représente son pays à la Biennale de Venise, et participe aux Documenta 5, 6 et 7 à Kassel. Le Musée Guggenheim de New York présente sa première rétrospective d'envergure en 1995, et, en 2018, la Fondation Beyeler à Riehen (CH) soixante ans de sa création à l'occasion des 80 ans de l'artiste. Il a obtenu de nombreux prix, dont le prix artistique de la Nord-deutsche Landesbank à Hanovre (1986) et le prix de la meilleure œuvre à la première Biennale internationale d'art de Beijing (2003).

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Tout comme Anselm Kiefer, Jörg Immendorf, Sigmar Polke ou Markus Lupertz, Georg Baselitz fait partie, dans les années 1960, de la nouvelle génération de peintres allemands qualifiée par la critique de néo-expressionniste, en opposition aux courants abstraits dominants des années 1950. Dans l'idée de trouver une voie nouvelle en peinture qui ne soit ni l'abstraction ni la figuration, il décide en 1969 de pratiquer une peinture figurative exclusivement « à l'envers ». Réalisés directement dans l'atelier « avec la tête en bas », nature morte, portrait ou paysage sont autant de genres de l'histoire de l'art traités à travers une immense variété de styles. « Je n'ai pas retourné le monde. J'ai juste mis les tableaux à l'envers. Mon problème c'est que l'univers pictural est trop étroit. J'ai toujours exprimé mes doutes vis-à-vis de la tradition en allant à l'encontre de ce qui se faisait. » Autrement dit, en travaillant de cette manière, Baselitz montre son intérêt pour la peinture moins en tant que sujet qu'en tant que matière. Son art tente d'échapper à tout pathos en s'exprimant à travers une radicalité et une forme d'agressivité nourries à ses débuts par des thèmes tels que la sexualité ou la mort, qui ne sont pas sans liens avec son traumatisme de la guerre — il reste hanté jusqu'à ce jour par le bombardement de Dresde. Fortement influencé par l'art brut, les écrits et les dessins d'Antonin Artaud et la sculpture africaine qu'il collectionne, il exprime donc à coups de pinceaux et de tronçonneuse ou de hache — dans ses sculptures sur bois — ses traumatismes des tragédies liées à l'histoire de l'Allemagne.



Sans titre, 1993
Craies de couleur sur papier
57.8 x 60.8 cm



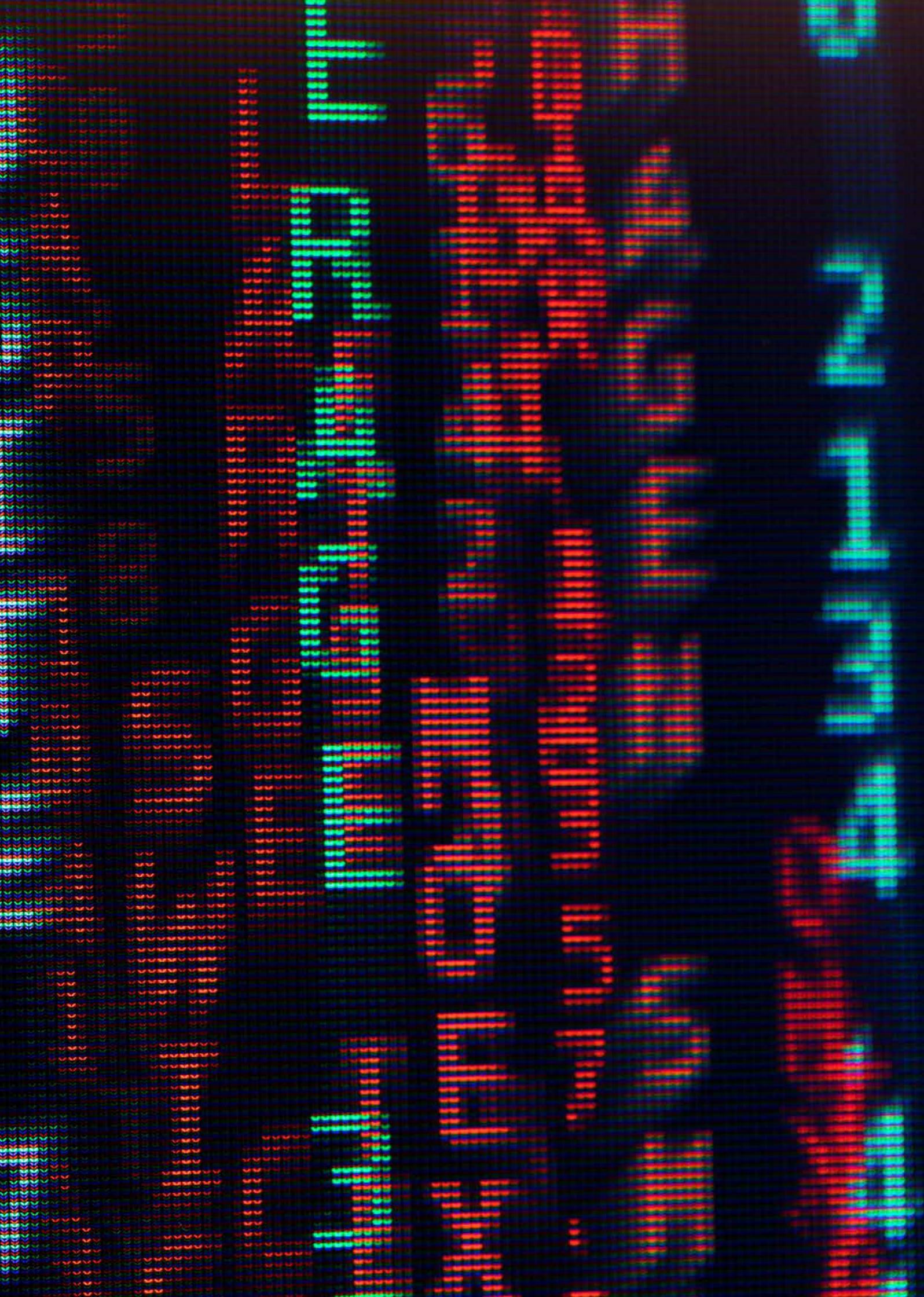
Sans titre, 1993

Craies de couleur sur papier
57.8 x 60.8 cm



Sans titre, 1993
Craies de couleur sur papier
57.8 x 60.8 cm





Bernd & Hilla BECHER

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

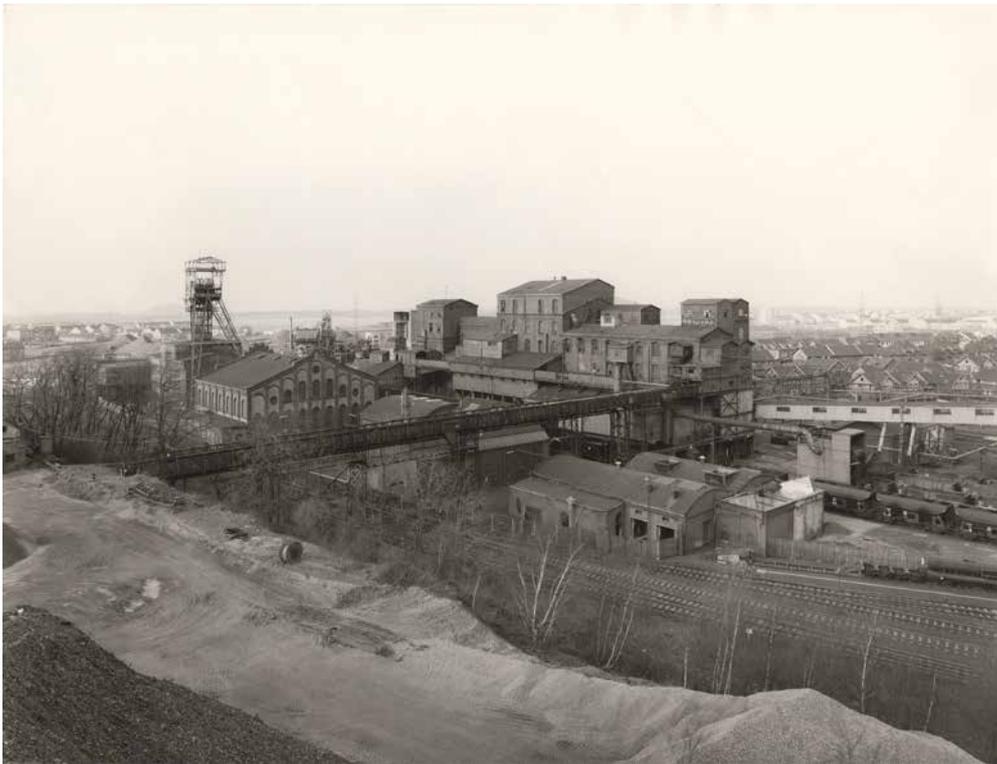
Bernd et Hilla Becher sont un couple de photographes de renommée internationale. Bernhard Becher est né en 1931 à Siegen, près de Cologne. Il étudie d'abord à la Staatliche Kunstakademie de Stuttgart, puis la typographie à la Kunstakademie de Düsseldorf de 1959 à 1961. Hilla Wobeser est née en 1934 à Potsdam, près de Berlin. Sa mère et son oncle sont tous deux photographes ; très jeune, elle s'exerce sur un appareil photographique à plaques qu'elle a reçu en cadeau. Son apprentissage est donc derrière elle lorsqu'elle intègre à son tour la Kunstakademie de Düsseldorf. Bernd et Hilla se rencontrent en 1957, alors qu'ils travaillent tous deux comme photographes indépendants pour une agence de publicité. Ils commencent à photographier ensemble en 1959. Leur première exposition, *Sculptures anonymes*, a lieu à Düsseldorf en 1969. Le livre qui en est tiré leur vaut la célébrité aux États-Unis, où ils exposent dès 1972 à la George Eastman House et à la galerie Sonnabend. Les Becher participent ensuite à plusieurs Documenta de Kassel, tandis que leurs photographies rejoignent les collections institutionnelles les plus prestigieuses du monde entier. Ils obtiennent en 1990 le Lion d'Or de la Biennale de Venise pour la sculpture, puis le prix Érasme en 2002 et le prix Hasselblad en 2004. Bernd Becher est mort en 2007. Hilla Becher est morte en 2015. Ils vivaient à Düsseldorf. Leurs œuvres sont régulièrement exposées dans des institutions de renommée mondiale.

LES ARTISTES ET LEUR ŒUVRE

Le couple doit sa célébrité à son œuvre rigoureuse et méthodique qui documente des typologies de structures industrielles, réservoirs de carburants, silos à grains, châteaux d'eau, hauts fourneaux, granges, mines et autres témoignages de l'architecture industrielle vernaculaire en Allemagne, en Europe et en Amérique du Nord, constituant une étude approfondie des relations complexes entre forme et fonction. À travers leur approche objective, employant systématiquement une chambre photographique au format 20 X 25 cm sous des ciels couverts et neutres, les structures isolées se font sculptures. L'effet en est encore accentué par la présentation en grilles de 3 images par 3, 4 ou 5, dans le cadre d'installations à grande échelle mettant en évidence les similitudes formelles des différentes structures.

« Lorsqu'on place des tours de refroidissement l'une à côté de l'autre, quelque chose a lieu, quelque chose de l'ordre de la musique tonale. Les différences entre les objets sont si subtiles qu'elles n'apparaissent pas si on ne les rapproche pas les uns des autres. » Cette pratique conceptuelle a rencontré un écho immédiat dans le monde de l'art contemporain, et influencé de nombreux artistes. Le corpus phénoménal accumulé par les Becher en plus d'un demi-siècle de carrière ne constitue pas seulement la plus scrupuleuse documentation existante d'une architecture industrielle en voie de disparition rapide, érigeant ces structures en emblèmes d'une époque. Il forme aussi un catalogue étonnant, plein d'images d'une beauté frappante. Leur filiation stylistique peut être retracée dans l'histoire de la photographie allemande depuis la Nouvelle Objectivité (*Neue Sachlichkeit*) et les œuvres de Karl Blossfeldt et August Sander. Au cours de leurs vingt années d'enseignement à la Kunstakademie de Düsseldorf, les Becher ont influencé à leur tour une génération entière de photographes aujourd'hui célèbres, parmi lesquels Andreas Gursky, Thomas Ruff, Thomas Struth et Candida Höfer.

Les images des Becher se distinguent par leur caractère spécifiquement photographique, qui renvoie à l'héritage d'une grande tradition tout en dépassant largement le médium en direction de la sculpture et de la musique, séduisant ainsi un vaste public en dépit de leur approche austère et de leurs cadrages serrés. Leur élégance puissante et sévère, associée à l'effet de fascination que suscitent toujours la répétition et la variation, démontre les possibilités illimitées de la photographie.



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
30.5 x 40.3 cm



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
30.5 x 40.3 cm



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
30 x 40.5 cm



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
31 x 40.3 cm



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
30.9 x 40.2 cm



Grube Anna, Alsdorf/Aachen, 1965

Tirage gélatino-argentique (imprimé ca. 1965)
40.4 x 30.7 cm

Linus BILL + Adrien HORNI

SUISSE

BIOGRAPHIE

Nés tous deux en 1982, respectivement à Genève et à Jegenstorf (BE), Adrien Horni et Linus Bill vivent et travaillent à Bienne. Le premier possède une formation de graphiste et le second de photographe. Formant un collectif dynamique, ils optent dès le début de leur collaboration en 2011 pour le médium de la peinture. Leurs premiers travaux sont dominés par une simplicité esthétique, s'inscrivant dans le sillage des travaux d'artistes comme Ellsworth Kelly ou Ray Parker. Avec les années, leur art évolue et devient plus complexe et hétérogène. Un choix délibéré pour tenter de mettre à distance toute référence à l'histoire de l'art et d'élaborer un vocabulaire propre et davantage tourné vers l'avenir. L'interaction entre le langage visuel numérique et pictural y est alors manifeste. Lauréats du Swiss Art Award 2013, au bénéfice d'expositions personnelles à New York (Nathalie Karg Gallery et Swiss Institute), à Milan (Istituto Svizzero) et plus récemment à Bienne (Centre Pasqu'art, 2018), ils ont également participé à des expositions collectives d'importance (Kunsthaus Langenthal, Helmhaus Zürich, Kunsthalle Bern).

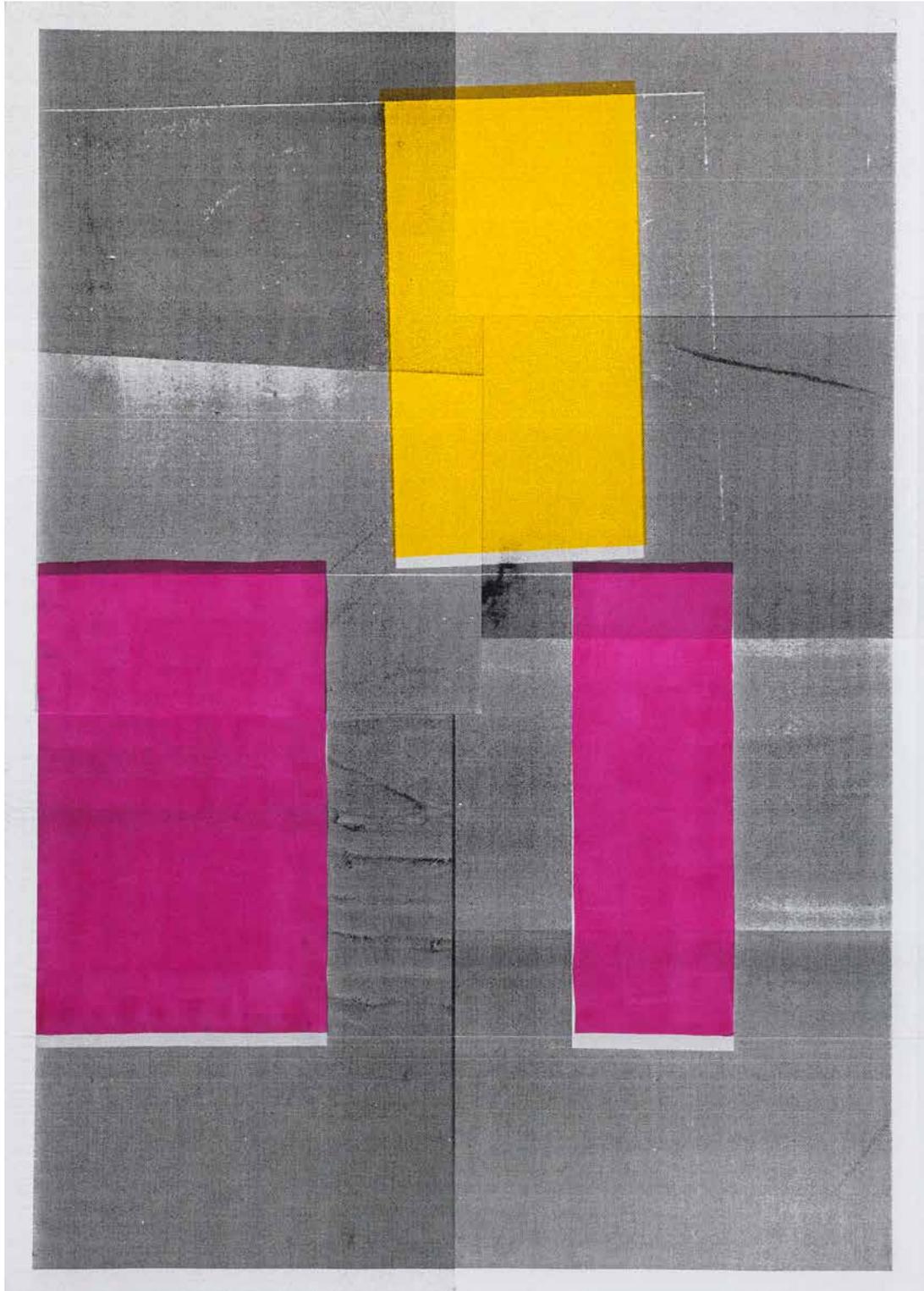
LES ARTISTES ET LEURS ŒUVRES

À l'aide de logiciels informatiques, Bill et Horni transforment à tour de rôle des images, avant de se renvoyer les fichiers pour la suite de leur travail collaboratif où le partage des responsabilités est équitablement réparti dans le processus de création. Tout commence sur de modestes formats noir et blanc qu'ils dessinent, découpent, collent, scannent et assemblent. Ces premières images de travail constituent le livre *Gemälde 2013-2017* – qui rassemble « 350 toiles potentielles » à réaliser avant 2017, date butoir de ce pré-catalogue. Puis, ils inversent les couleurs, distordent les formes, expérimentent, évitant tout rapport évident avec la source visuelle du départ. Les effets inattendus du traitement numérique renvoient à l'intérêt que les artistes ont pour l'imprévu et le hasard. Les variantes abouties sont ensuite transposées en peinture et sérigraphie sur toile. Par la répétition, la modification et la superposition, ils affirment leur volonté d'échapper à toute lecture univoque. Parfois, les fragments d'images aux couleurs vives semblent avoir pour intention d'éviter la longue contemplation. Bien que ces compositions soient abstraites, quelques motifs picturaux apparaissent non sans humour comme des créatures originales. Elles ont un aspect esquissé, et les aplats bariolés qui les composent renforcent leur fluidité présumée.



Gemälde, p. 93, 2015

Acrylique et sérigraphie sur toile
240 x 170 cm



P. 267, 2012

Acrylique et sérigraphie sur toile,
240 x 170 cm



NY p.2 TR, 2014

Acrylique, collage et impression jet d'encre sur toile
203 x 152 cm

Matti BRAUN

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Matti Braun est né en 1968 à Berlin, de parents allemand et finlandais. Il étudie l'art à Brunswick et à Francfort. En 2009, le Kunstmuseum de Liechtenstein lui consacre sa première rétrospective importante. L'année suivante, il fait l'objet d'une exposition personnelle au Kunstverein de Brunswick. D'autres expositions personnelles lui sont consacrées au Showroom de Londres, à Arnolfini à Bristol, au Rubin Museum of Art de New York et au Kunstverein de Fribourg-en-Brisgau. L'artiste vit et travaille à Cologne.

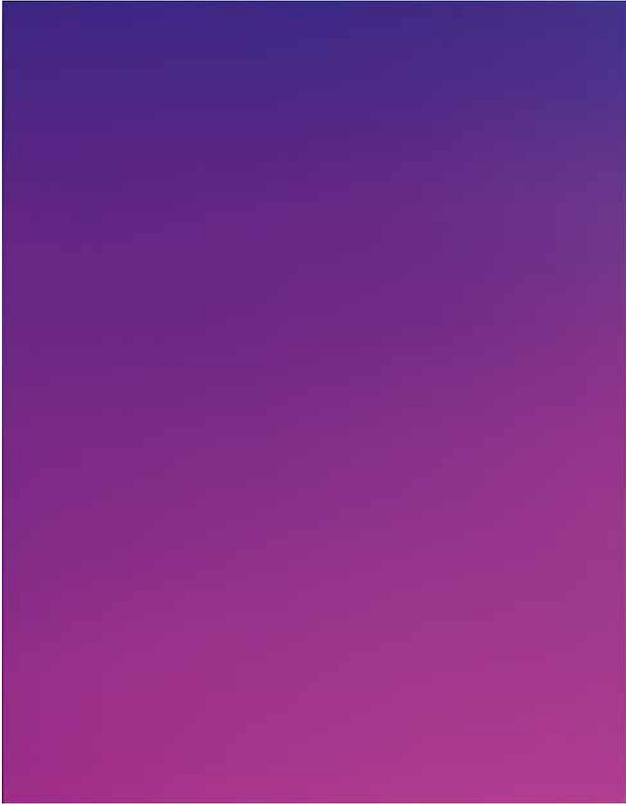
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les œuvres poétiques et sensuelles de Matti Braun sont présentées dans des atmosphères particulières et invitent à la contemplation et à la méditation, tout en témoignant d'un monde où les frontières culturelles sont subtiles et perméables.

L'artiste utilise pour son œuvre des matériaux évoquant la culture populaire : bois, sable, soie, céramique, verre, pierre, tissu. Son univers protéiforme se décline en tableaux, photographies ou installations. L'œuvre témoigne de l'intérêt de Braun pour l'artisanat et les techniques traditionnelles, dans une société mondialisée qui tend trop souvent à lui substituer des techniques mécaniques fallacieuses ; son art est riche de références à l'Orient ou à l'art populaire, loin de tout cliché exotique. Les échanges culturels sont son thème de prédilection, en particulier la manière dont ceux-ci détournent parfois la fonction d'un objet – arraché, par exemple, à son usage religieux ou rituel – ou son esthétique. Cette métamorphose est souvent le résultat d'une incompréhension de la signification originelle de l'objet en question.

Les compositions de Matti Braun sont claires, simples, voire minimalistes. Élaborées minutieusement, avec d'autant plus d'efficacité que leurs moyens sont plus limités, elles varient du plus petit au plus grand, jusqu'à des installations étendues sur l'ensemble de l'espace d'exposition. L'artiste se plaît à immerger le visiteur dans un univers singulier, inondant par exemple le sol du hall du Kunstverein de Fribourg, plongeant ailleurs l'espace dans une lumière ultraviolette, remplaçant le parquet par du béton ou y déversant du sable.

Curieux et érudit, Matti Braun présente un vaste éventail de connotations mettant en jeu la géographie, la biologie ou la culture, mobilisant des références à des personnages historiques comme Léopold Sédar Senghor ou Arno Breker. Ce réseau de citations aux multiples sources, dense, intense et riche, nourrit un récit articulé à travers l'ensemble des œuvres exposées, faisant de chaque exposition un événement.



Untitled, 2015
Soie, teinture et aluminium thermolaqué
130 x 100 x 3.5 cm



Untitled, 2015
Soie, teinture et aluminium thermolaqué
260 x 200 x 4 cm

Balthasar BURKHARD

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né à Berne en 1944, Balthasar Burkhard est un photographe suisse de renommée internationale. Il poursuit son apprentissage de photographe auprès de Kurt Blum, célèbre pour ses reportages pour la presse illustrée ainsi que pour ses œuvres artistiques expérimentales. Burkhard ouvre son propre atelier en 1965, et travaille comme photographe documentaire pour la Kunsthalle de Berne, en étroite association avec son directeur Harald Szeemann. Il y dresse le portrait de nombreux artistes et développe un intérêt pour l'art contemporain. En 1969, son exposition de photographies grand format sur toile, réalisée en compagnie de l'artiste Markus Raetz, suscite l'attention de la critique internationale. Il s'installe aux États-Unis où il est nommé professeur invité de photographie à l'université de l'Illinois, à Chicago, de 1976 à 1978. Il retourne en Suisse en 1982, et continue de collaborer avec d'autres artistes et d'exposer largement son œuvre. Il s'installe en France pendant quelques années, durant lesquelles il enseigne à l'école des Beaux-Arts de Nîmes de 1990 à 1992. En 1995, Balthasar Burkhard se réinstalle en Suisse, qu'il ne quitte plus que pour réaliser ses ambitieux projets. Il meurt à Berne en 2010. Entre 2017 et 2018, une grande rétrospective lui a été consacrée au Museum Folkwang à Essen, à la Fondation suisse pour la photographie et Musée de la photo à Winterthur, et le Museo d'arte della Svizzera italiana à Lugano.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Balthasar Burkhard travaille exclusivement par séries photographiques de grand format en noir et blanc. Ses thèmes favoris et récurrents sont la figure humaine et le nu, travaillés par séries consacrées aux parties du corps, ainsi que les animaux, les fleurs, les paysages naturels et urbains. Ses photographies utilisent une grande profondeur de champ, conférant une touche uniforme à toute l'image, mettant en valeur chaque détail et élevant l'ensemble du contenu à la surface de l'image. L'impression de densité et de présence aiguë qui en découle renforce l'effet de monumentalité de l'impression sur toile. L'artiste s'engage dans la production manuelle de ses vastes impressions, dirigeant chaque étape du processus afin de s'assurer de la bonne exécution de ses intentions. Le sujet de l'image importe moins, dès lors, que l'image effective qu'il en tire. Balthasar Burkhard ne photographie que des images qui l'émeuvent, sans idée ni intention préconçues.

Au début des années 1980, il associe à ses photographies noir et blanc des plaques couleur monochromatiques, accentuant ainsi le grain des images et les qualités abstraites de leur sujet. En 1984 et 1987, il voyage au Japon, dont l'esthétique l'inspire, en particulier les écrits de Tanizaki sur l'importance de l'ombre. Il en rapporte d'extraordinaires images de geishas, de temples et de jardins. Dans les années 1990, son travail se concentre sur une série d'animaux, qu'il représente à la manière de statues de profil, immobiles devant une grande bâche. Les images qu'il produit durant les dix dernières années de sa vie sont peut-être les plus spectaculaires, pourtant nées du même travail artisanal et méticuleux et de la même sincérité que les précédentes. Il y tourne son objectif vers l'immensité de villes comme Mexico, le paysage nocturne de Chicago, le désert de Namibie, les formations de nuages sur Rio de Janeiro et les hautes chaînes de montagne des Alpes orientales. Peu avant sa mort, Burkhard surprend son public avec une série de rotogravures en couleur de format plus réduit, représentant des fleurs brillantes sur un profond fond noir, rappelant le style des vanités.



Shanghai, 2005

Photographie sur papier baryté

Triptyque

Ed. de 7

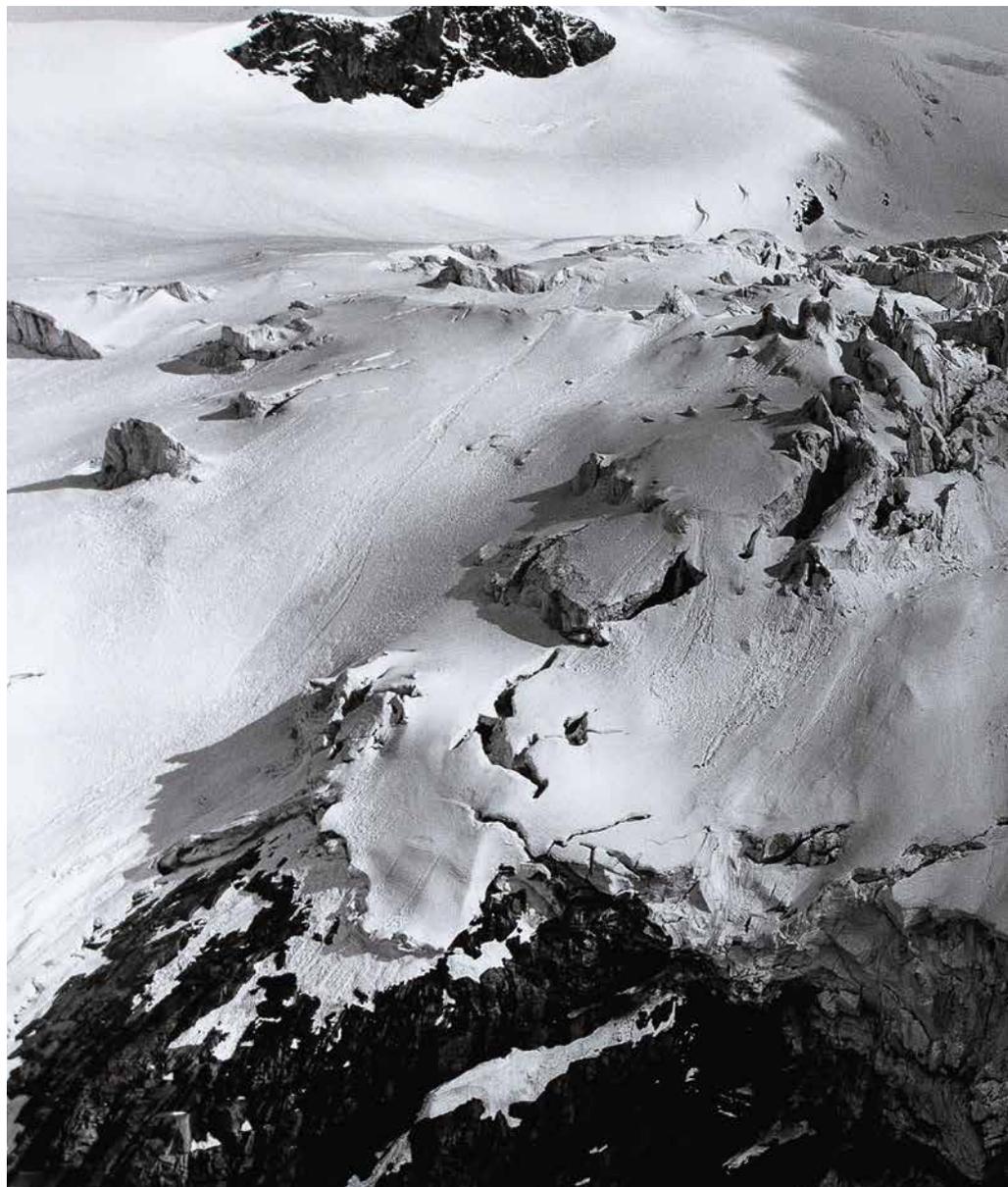
220 x 230 cm

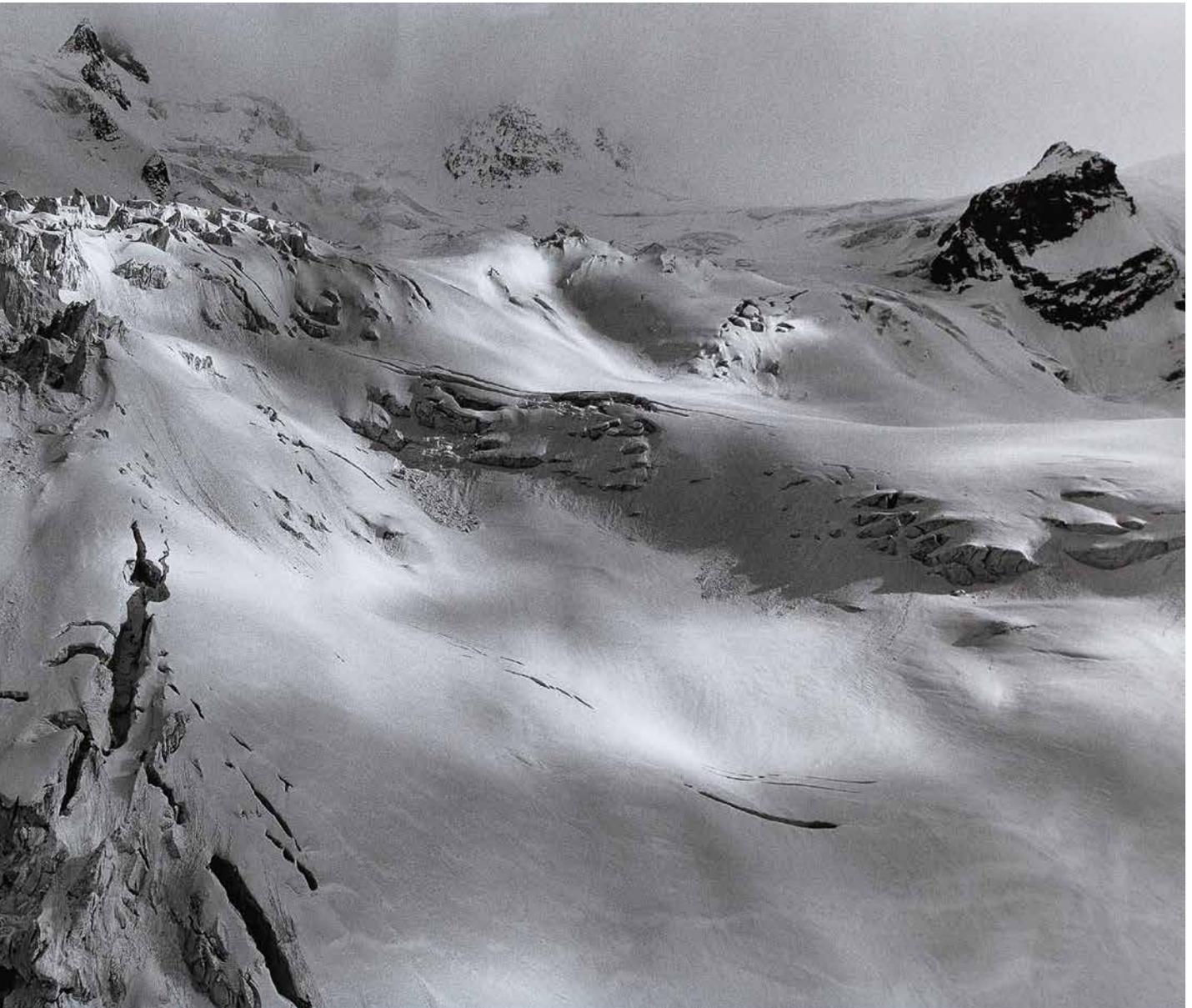
Bernina, 2003

Photographie sur papier baryté

Ed. de 7

125 x 250 cm





Carmen CALVO

ESPAGNE

BIOGRAPHIE

Carmen Calvo est née à Valence (Espagne) en 1950. Elle y suit des études d'art puis s'installe à Madrid, puis à Paris, avant de revenir vivre dans sa ville natale. En 1997, elle représente l'Espagne à la Biennale de Venise en compagnie de Joan Brossa et expose l'année suivante aux États-Unis et en Amérique du Sud. En 2002, le Musée national centre d'art Reina-Sofía de Madrid lui consacre une importante exposition monographique. En 2013, elle reçoit le Prix national des Arts plastiques du ministère espagnol de l'Éducation, de la Culture et des Sports, tandis qu'elle fait l'objet d'une exposition avec catalogue au Centro de Arte Tomás y Valiente de Fuenlabrada, à la Sala Alcalá en 2016 et au Musée Cerralbo en 2018.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

C'est un monde onirique, désuet et secret que celui de Carmen Calvo. L'artiste travaille avec des objets modestes, issus d'un passé évanoui, qu'elle trouve au hasard de ses pérégrinations, dans des brocantes ou au fond de greniers, et qu'elle assemble en de singuliers inventaires. Objets en morceaux, humbles souvenirs désormais dépourvus de valeur, hantent ses assemblages ou ses collages étranges et surréels. Carmen Calvo détourne également de vieilles photographies de famille à la saveur passée, leur ajoutant des touches de couleurs joyeuses, notamment autour des yeux et de la bouche des personnes représentées. Ces aplats de couleurs primaires viennent obstruer le regard ou masquer le visage des protagonistes, qui évoquent alors des fantômes énigmatiques surgis d'un passé lointain. Les regards sont en effet presque toujours dissimulés, comme dans *Un deleite triste*, tandis que les bouches sont barrées, peut-être en souvenir des périodes de dictature qu'a connues l'Espagne. L'œuvre d'art les extrait ainsi de l'univers privé et anonyme pour les verser dans l'espace public.

Les éléments qui composent les œuvres de Carmen Calvo renvoient non seulement au monde hispanique, mais aussi à la religion catholique et au féminin universel. L'esprit des cabinets de curiosités n'est pas loin, où les collectionneurs accumulaient autrefois des fragments de monstres ou émanant de mondes surréels. D'autres fois, les œuvres évoquent des autels surmontés d'*ex-votos*, créant autour d'eux un espace sacré que l'on n'aborde qu'avec respect et dans le silence. Dans *Retrato de Alicia*, l'artiste assemble ainsi des objets hétéroclites en une composition qui renvoie au monde de l'enfance et à celui des apparences. Au centre, un Christ aux yeux bandés semble presque perdu au milieu de cet univers baroque. Il repose dans le silence, comme pour interpeller notre intériorité.

Le travail de Carmen Calvo s'apparente à celui de l'archéologue fouillant d'anciennes strates de vies passées pour les recomposer et leur attribuer un sens nouveau. Les titres semblent nous révéler une anecdote singulière sur les personnages représentés, conférant ainsi une autre dimension aux œuvres. L'équilibre entre sujet anonyme et personnage célèbre est rétabli. Le spectateur n'a plus qu'à inventer sa propre histoire.



Un Deleite Triste, 2013
Technique mixte, collage, photographie
101 x 79 cm



Retrato de Alicia, 2006
Technique mixte, objets, collage
200 x 140 cm

Daniel CANOGAR

ESPAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1964 à Madrid où il vit et travaille, Daniel Canogar mène sa carrière entre l'Espagne et les Etats-Unis. Au bénéfice d'une double formation, en communication visuelle (Madrid, Universidad Complutense, 1987) et en photographie (New York University / International Center of Photography, 1990), il expose régulièrement des deux côtés de l'Océan Atlantique depuis le milieu des années 1980. Distingué par plusieurs prix — dont les plus récents sont le Photograph Prize, Premios de Cultura 2010 Comunidad de Madrid et le Photograph Prize, Premios Villa de Madrid 2009 Madrid City Hall — et de résidences d'artistes (en Italie, en Californie, au Canada, en Hongrie), il intervient très régulièrement dans des écoles d'art. À côté de nombreuses expositions à travers le monde, certains de ses travaux sont installés dans l'espace public, tels que *Fluctuations* à Madrid (Sala Alcalá 31) ou *Storming Times Square*, présenté sur 47 panneaux de LED à Times Square à New York.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Tourné d'abord vers la photographie, Daniel Canogar s'est rapidement intéressé à l'image en mouvement et à sa dimension installative. Fasciné par l'optique et les inventions techniques telles que la lanterne magique, les panoramas ou les zootropes - se fondant sur la persistance rétinienne pour créer des images animées -, il crée ses propres dispositifs pour diffuser ses animations. À la fin des années 1990, il invente par exemple un système de projections multiples avec de la fibre optique ; plus récemment, il a travaillé avec des panneaux LED qui offrent davantage de souplesse pour intervenir dans le domaine public. Ce qui lui a permis de déployer, par exemple, une installation vidéo sur un ruban gigantesque au plafond de l'aéroport international de Tampa (2016). Parallèlement à ces inventions en phase avec la haute technologie, il récupère des supports techniques pour la vidéo devenus aujourd'hui obsolètes pour y diffuser ses films, leur conférant de cette manière une dimension physique plus importante.

Sous des airs abstraits, *Xylem* traduit visuellement en temps réel le flux de près de 400 données d'indices financiers du monde entier. Toutes les dix secondes, à la manière d'une cascade d'eau, l'animation monte ou descend selon la hausse ou la baisse du cours. Rien n'est laissé au hasard : les couleurs se réfèrent à celles que l'on trouve dans les différentes monnaies du monde et le titre évoque la vascularité des plantes. Une manière d'insister sur l'énergie qui se dégage du monde financier, bien plus présent et influent sur notre quotidien que nous ne nous l'imaginons.



Xylem, 2017

Ecran 4K, animation générative, ordinateur

Ed. 1/7

180 x 106 cm

Valentin CARRON

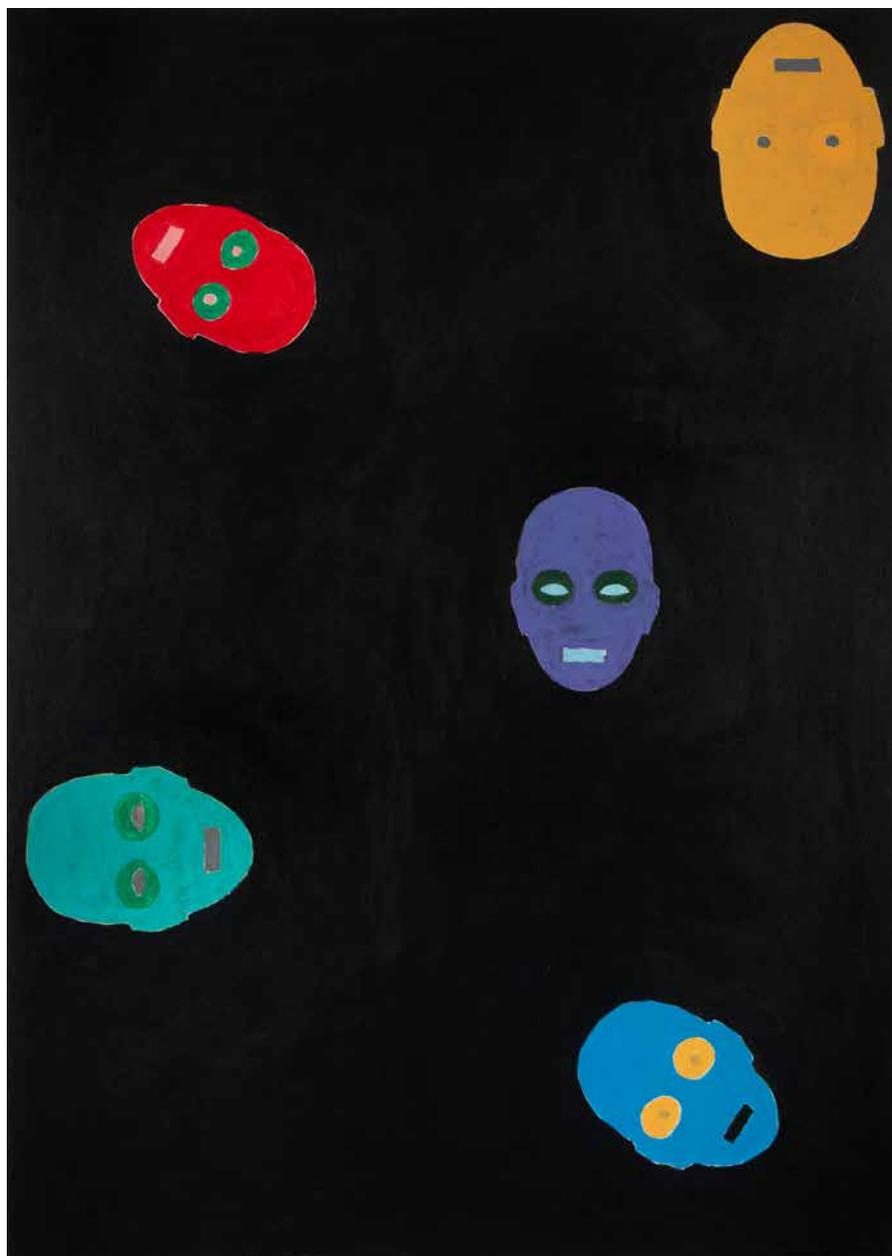
SUISSE

BIOGRAPHIE

Valentin Carron est né en 1977 à Fully et vit et travaille à Martigny dans le canton du Valais en Suisse. Il représente, aux côtés d'Andro Wekua, de Mai-Thu Perret ou de Vidya Gastaldon, un certain renouveau de la scène artistique suisse, dont il est l'une des figures de proue. Formé aux écoles cantonales d'art du Valais (ECAV) et de Lausanne (ECAL), il commence sa carrière en 2000 par une série d'expositions très vite remarquées : de Genève, où il présente son travail au Mamco et au Centre d'art contemporain à Zurich (Kunsthalle), en passant par New York (Swiss Institute). En 2009, il dresse une croix monumentale sur la Messeplatz dans le cadre de la foire Art Basel qui marque les esprits. En 2010, le Palais de Tokyo lui consacre une exposition individuelle alors qu'il est désormais célébré dans le monde entier. Trois ans plus tard, il représente la Suisse à la 55e Biennale de Venise. Son travail a obtenu plusieurs prix, dont le prix Moët Hennessy (2001), le Eidgenössischer Kunstpreis (2000, 2001), et en 1999, le prix Odette Steinmann, le prix de la Fondation Ernest Manganel et le prix d'encouragement à la création de l'État du Valais.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les sculptures, les peintures et les installations de Valentin Carron mélangent les genres et se situent au croisement de l'appropriationnisme et du pop art. L'artiste suisse réinterprète en effet les symboles familiers de formes vernaculaires qui échappent à la culture dominante, dont de nombreux symboles sont directement puisés dans l'héritage culturel de son canton d'origine. Décontextualisés, agrandis, tronqués parfois, ces objets deviennent alors ambigus et déroutants. Ni authentiques ni kitsch, ni ready-made ni réellement artisanales, les formes connues de l'art chrétien, de l'art décoratif ou de la sculpture officielle moderne qu'il transcende perdent de leur identité et suscitent le doute sur l'authenticité de leurs significations. Pour ce faire, Valentin Carron use abondamment de l'emploi trompeur des matériaux, pratiquant le faux bois, le faux béton ou le faux bronze. Ainsi, *Noir Jaune Noir* est un assemblage de trois caisses de pommes qui, coulées dans de l'aluminium, ont perdu leur fonction première au profit d'une décoration de fortune « pratique » ou « vintage », rehaussées de couleurs vives pour un intérieur « tendance ». Comme le précise l'artiste : « ces sujets ne m'ont rien demandé. Je les capture. Je les mets sur papier adhésif, je fabrique leurs silhouettes ou je me sers de leurs textures, physiques ou mentales. Tout ça traîne dans l'atelier et je cherche ensuite à les assembler, à produire des collisions et des grincements. »



Ovals In The Dark XI, 2022

Acrylique sur panneau de bois
118,8 x 84 x 2,8 cm

Noir Jaune Noir, 2018
Aluminium, peinture
60 x 60 x 40 cm





VALENTIN CARRON

Mathieu DAFFLON

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né à Genève en 1987, Mathieu Dafflon étudie entre 2007 et 2011 à la Haute école d'art et de design (HEAD) de la même ville et passe six mois au Maryland Institute College of Art à Baltimore, aux États-Unis. C'est toujours dans la Cité de Calvin qu'il vit et travaille aujourd'hui. Au bénéfice de trois expositions personnelles, ce jeune artiste suisse participe à de nombreuses expositions collectives, principalement dans le réseau des lieux d'art contemporain alternatif suisse. En 2014, il obtient le Prix de la Ville de Genève, Bourses Berthoud, Lissignol-Chevalier et Galland et, en 2016, le Prix Hirzel pour son exposition personnelle à la Salle Crosnier de la Société des Arts de Genève.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Pratiquant la peinture sous toutes ses formes, avec une maîtrise technique qui ose tous les formats et un geste aussi bien virtuose que désordonné, Mathieu Dafflon développe un art chargé d'histoire. Conscient des mouvements artistiques le précédant, usant délibérément du style et des sujets des grands artistes peintres du XXe siècle, tels que Karel Appel, Glenn Brown, Franz Gertsch, Malcolm Morley ou Steven Parrino, Mathieu Dafflon fait de la citation un genre qu'il assimile parfaitement au profit d'une veine artistique personnelle. Ainsi se télescopent des gestes expressionnistes, des traits hyperréalistes mêlés parfois avec des éléments tirés de magazines ou de la bande dessinée. Matières et couleurs s'expriment dans un zapping en peinture pour une vision dynamique de la contemporanéité de nos images. Sans hiérarchie, les images admirées comme démodées, de bon ou de mauvais goût, sont proposées dans une relecture décomplexée de l'histoire récente de l'art contemporain. Lorsque Mathieu Dafflon réinterprète une œuvre, il le fait ostensiblement en l'évoquant au moins dans le titre. La copie qui en ressort se situe souvent dans un rapport ambigu avec son modèle. Sans toujours respecter le format original, il traite l'image en différentes parties, les agence, les superpose parfois pour élaborer une nouvelle composition qui sera tout à la fois semblable à son modèle et totalement différente. Il ne s'agit pas de dupliquer fidèlement mais de revisiter ce qui est connu. Si l'art d'Anselm Kiefer se caractérise par une approche expressive du geste pictural, Mathieu Dafflon rejoue la touche pâteuse du maître allemand, qui recouvre la toile. Un cadrage resserré sur la composition initiale fait toutefois verser l'œuvre dans l'abstraction. Altéré dans la reproduction, le tableau se métamorphose en une image de peinture.



Anselm's Nightmare (Waste Session), 2017

Huile sur toile
220 x 350 cm



Petit Accrochage, 2019

Huile sur toile
200 x 800 cm







In situ : **Daniel Canogar** – *Xylem*, 2017 – Genève

In situ : **Ann Veronica Janssens** – *Magic Mirror Pink 2#*, 2013-2016 – Genève

Marlon DE AZAMBUJA

BRÉSIL

BIOGRAPHIE

Né à Porto Alegre en 1978, Marlon de Azambuja est un artiste brésilien basé à Madrid, où il vit et travaille. Formé au Brésil, au Edilson Viriato Center for Contemporary Art à Curitiba, il compte de nombreuses expositions personnelles à son actif, principalement en Espagne et en Amérique latine : Galería Max Estrella à Madrid (2014) ; CAAM (Atlantic Center of Modern Art) à Las Palmas de Gran Canaria (2011) ; Casal Solleric à Palma de Mallorca (2010) ; Matadero à Madrid (2009). Il a participé à plusieurs biennales (La Havane, 2012 ; Cuenca, Ecuador, 2011 ; Porto Alegre, Brésil, 2011 ; Le Caire, 2010) et son travail fait partie d'importantes collections dont celle du Musée d'art contemporain de Paraná, du Musée Oscar Niemeyer à Curitiba, du Itau Cultural Sao Paulo, du Centro Atlántico de Arte Moderno, Canarias, ou de la Fondation Nomàs à Rome.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Marlon de Azambuja s'intéresse à l'architecture. Quand bien même ses travaux prennent la forme de photographies, de dessins ou d'installations, de sculptures, de performances ou de collages, il en ressort toujours un commentaire sur le bâti. Dans l'idée de comprendre nos villes, il invente de nouvelles manières d'observer notre environnement direct, parfois avec humour ou poésie, mais souvent selon un protocole bien établi. C'est par exemple avec les éléments de base du monde de la construction — brique, étau — qu'il construit une ville brutaliste sous forme d'installation, c'est en s'appuyant sur le design industriel de nos villes qu'il crée des sculptures éphémères dans le domaine public avec du papier adhésif, annihilant la fonction des bancs, des abris-bus ou des lampadaires. À d'autres occasions, le scotch lui permet de révéler les lignes qui se dessinent au sol. Compilées sous forme de série, les photographies documentant ses interventions urbaines ressemblent à des équations géométriques régissant l'idée d'un possible ordre urbain, à moins que ce ne soit le contraire.

Dans *Cooling Waters*, l'artiste s'appuie sur l'histoire de l'art et de l'architecture du XXe siècle en noircissant les sujets des célèbres photographies des artistes Bernd et Hilla Becher. Depuis les années 1950, ces derniers ont répertorié les constructions industrielles condamnées à disparaître, tels que les châteaux d'eau, les usines ou les silos à grains. Toujours photographiés avec la même lumière, le même cadrage et la même technique de façon à créer des typologies de ces constructions qui mettent en valeur à la fois leurs points communs et leurs différences. Azambuja rehausse leur silhouette en les noircissant et insiste métaphoriquement sur la prophétie énoncée de leur disparition.



Cooling Towers, 2016

Feutre noir sur page de livre

9 éléments, chacun 28.8 x 22.7 cm

Emilie DING

SUISSE

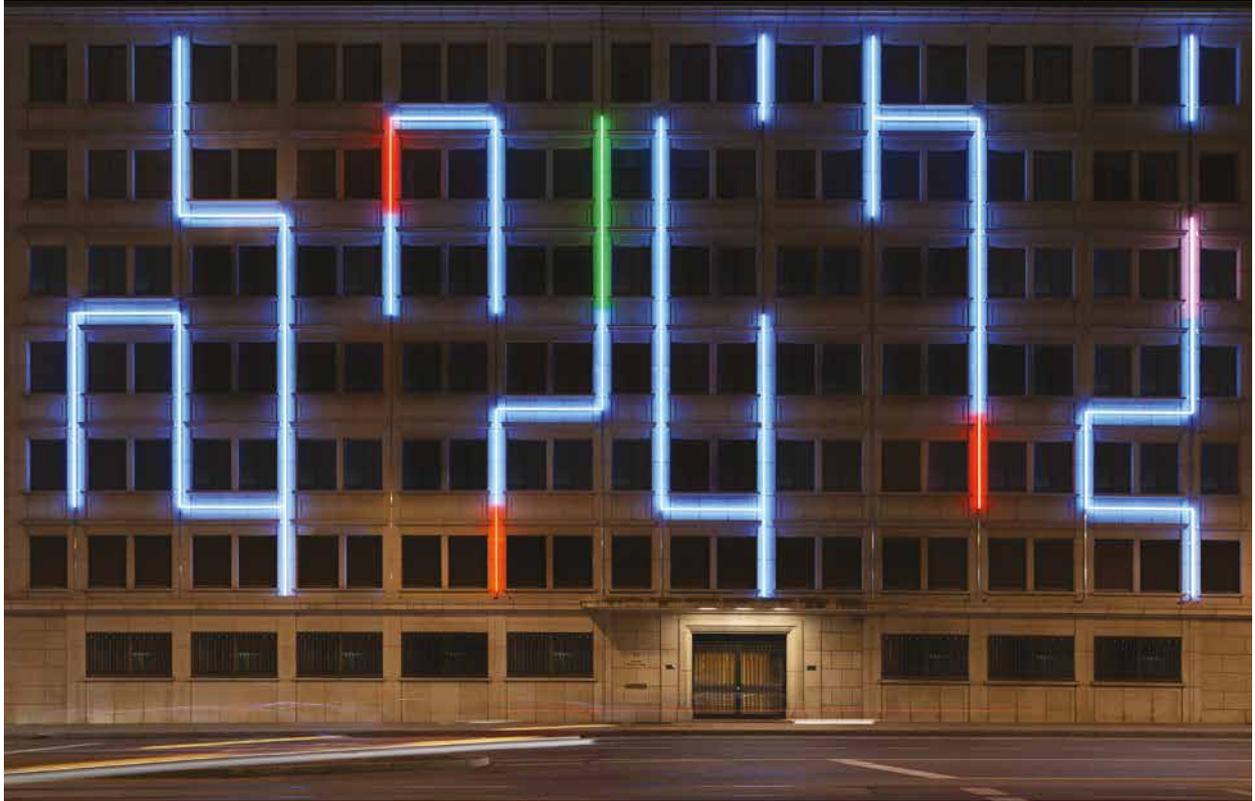
BIOGRAPHIE

Artiste plasticienne suisse, Emilie Ding est née en 1981 à Fribourg. Formée dans les écoles d'art de Bienne (Berne) et Genève entre 2000 et 2008, elle est lauréate en 2013 du Prix Grolsch du Off, du prix de la Fondation Gandur pour l'art et du prix de la Fondation Liechti pour les arts. En 2014, elle est également primée aux Swiss Art Awards à Bâle. Son travail a été présenté au Palais de Tokyo à Paris et au Mamco à Genève pour une exposition personnelle en 2015, mais également à Berlin et à Lausanne. Elle a bénéficié de différentes résidences d'artistes qui l'ont emmenée à Paris (2010), à Berlin (2012) — où elle décide alors de s'établir définitivement —, au Texas et à Johannesburg en Afrique du Sud (2013). En 2015, dans le cadre de travaux d'entretien du tunnel paravalanche de Corbalanche en France, elle réalise une œuvre d'art public d'envergure sur la route de la station de Flaine.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

À l'instar de Hugh Ferriss, ingénieur et dessinateur qui a longuement analysé le développement de New York au début du siècle passé, Emilie Ding compose aujourd'hui sur le thème de la construction, aux croisements de l'ingénierie et du dessin. Fascinée par la dimension technique de la construction, par les systèmes de distribution des forces mis en place au sein d'un ouvrage architectural en cours d'édification afin de le stabiliser, Emilie Ding a trouvé dans le langage formel de l'ingénierie un moyen à même d'évoquer de façon radicale ces tensions et ces équilibres.

Portant un intérêt pour les structures massives issues des bâtiments — pylônes, axes, contreventements ou contreforts —, elle s'intéresse aux possibilités formelles qu'offre l'architecture et y répond par des formes en béton, en acier ou en feutre, à mi-chemin entre sculpture et construction, représentation et fonction. Dans un langage minimaliste, elle se rapproche parfois de l'Arte Povera dans le choix de matériaux et, à d'autres occasions, flirte avec l'esthétique brutaliste. Aux monumentales structures qu'elle est capable d'ériger dans l'espace d'une salle d'exposition, les dessins géométriques qu'elle réalise au graphite sont d'une ténacité radicale qui n'est en rien réduite par le médium employé. Ils disent l'attrance pour la technique de la construction : les pattern ténus, répétés, axés, désaxés, s'engagent dans des perspectives puissantes qui provoquent cette sensation bien connue de vertige au pied des bâtiments de Manhattan. Ces dernières années, ses pièces bi- et tridimensionnelles arborent des motifs géométriques noirs et simples, osant parfois la courbe, plus isolés et imposants qu'auparavant, non sans référence à une science-fiction qui ouvre le scénario vers de nouvelles lectures du travail. *How High Can You Count*, qui orne la façade de la Banque Mirabaud à Genève, est constituée de tubes luminescents, et rend hommage à la compositrice Pauline Oliveros, fondatrice du concept de *Deep Listening* qui vise à différencier l'entendu de l'écouté, deux façons de traiter la même information sonore.



How High You Can Count, 2017

Installation

Tubes luminescents sur la façade du bâtiment Mirabaud

Dimensions variables



One Must Have a Mind of Winter and Have Been Cold a Long Time, 2014

Technique mixte sur ciment
260 x 200 x 10 cm



Sans titre, 2018

Graphite et technique mixte sur papier
203 x 120 cm

Olafur ELIASSON

DANEMARK

BIOGRAPHIE

Olafur Eliasson est né en 1967 à Copenhague. Il étudie de 1989 à 1995 à l'Académie royale des Beaux-Arts du Danemark, puis s'installe à Berlin où il fonde le Studio Olafur Eliasson, qui compte aujourd'hui près de 75 collaborateurs, architectes, techniciens spécialisés, programmeurs, historiens de l'art, archivistes, cuisiniers. En 2002, le Musée d'Art moderne de la Ville de Paris lui consacre sa première exposition importante. Son installation *The Weather Project*, présentée dans le Turbine Hall de la Tate Modern, à Londres, lui confère l'année suivante une vaste reconnaissance internationale. En 2003 également, l'artiste représente le Danemark à la Biennale de Venise. En 2007, il reçoit le prix Joan Miró, tandis que le musée d'art moderne de San Francisco organise une importante exposition qui voyage jusqu'en 2010 dans différents musées dont le MoMA de New York. Fin 2014, la toute nouvelle fondation Louis Vuitton lui consacre son exposition inaugurale. Des expositions récentes de ses œuvres ont eu lieu au Moderna Museet à Stockholm en 2016, au Musée d'art contemporain de Montréal en 2017 et à la Marciano Art Foundation à Los Angeles en 2018. Olafur Eliasson vit actuellement à Copenhague et à Berlin.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Olafur Eliasson s'exprime principalement dans les domaines de l'installation, de la photographie, du cinéma, de la sculpture et de la peinture. Sa pratique déborde les limites de l'espace d'exposition, interpellant souvent un vaste public. La nature, son pouvoir et ses effets sont un des thèmes de prédilection de l'artiste, qui s'intéresse particulièrement aux effets de la lumière, de l'eau, de la pression atmosphérique et de la température, aux variations météorologiques et aux interférences de ces différents éléments avec le monde humain. Le public, dès qu'il entre en contact avec les œuvres d'Eliasson, est entièrement intégré au processus vivant de ses créations. Le visiteur ne peut qu'être interpellé par les effets visuels, les mouvements, les changements de couleurs, de formes et de lumières que mettent ses œuvres en jeu. La relation passive devient dès lors une interaction pleinement consciente.

Olafur Eliasson importe les phénomènes naturels dans le milieu urbain, par exemple dans son installation *New York City Waterfalls* (2008), et dans l'espace clos des musées et des galeries, comme avec ses installations imitant le soleil ou le vide total. Reproduisant la nature par des moyens anthropiques et délibérément visibles, mobilisant à la fois les mécanismes de la perception et d'autres modes de compréhension comme la neurologie ou la psychologie, les univers insolites d'Olafur Eliasson visent à s'emparer de la puissance que la nature exerce sur les spectateurs.

Fortement marqué par l'Islande, pays natal de ses parents, l'artiste introduit dans son art ses volcans, son univers mystérieux, sauvage et lunaire, la beauté de ses paysages, jamais très éloignés d'une aridité hostile, sa poésie infinie.

De 2009 à 2014, Eliasson enseigne à l'université des arts de Berlin, où il dirige l'*Institut für Raumexperimente* (« Institut de recherches sur l'espace »), programme expérimental d'enseignement artistique dont l'approche rappelle sa pratique d'atelier. Généreux, enthousiaste et surprenant, il continuera encore longtemps de nous éclairer de ses œuvres spectaculaires et sensibles.

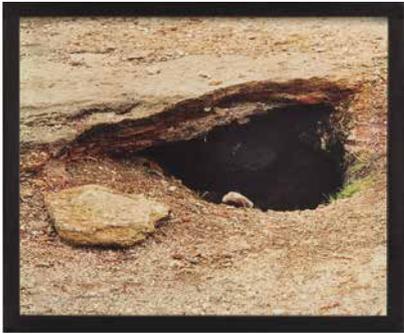


Lucky Stone Compass, 2018

Bois flotté, pierre, aimant, aluminium, acier, fil
34 x 30.5 x 48 cm



The Hole Series, 1997
Tirage couleur, cadre de l'artiste
Epreuve d'artiste (Ed. de 3 + 1EA)
15 éléments, chacun 27.9 x 34.3 cm





The Landscape Series, 1997

Tirage cibachrome
Épreuve d'artiste
39 x 59 cm

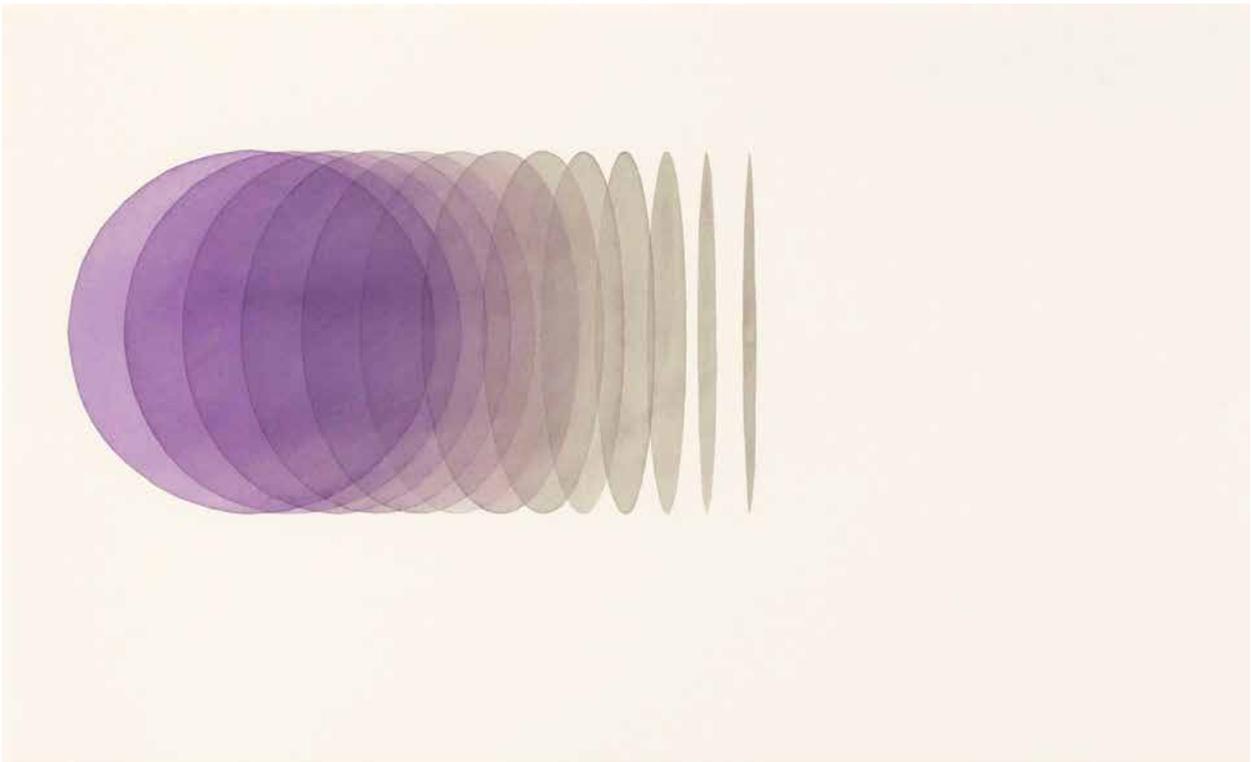


Landscape, Iceland, 1997

Tirage cibachrome

Unique

59 x 89 cm



Thirteen Purple to Grey Movie, 2010

Aquarelle et graphite sur papier
56 x 76.2 cm



OLAFUR ELIASSON

The Eighteen Moons in Penumbra (#6), 2014

Encre de Chine et crayon sur papier

145.2 x 110.3 cm

mounir fatmi

MAROC

BIOGRAPHIE

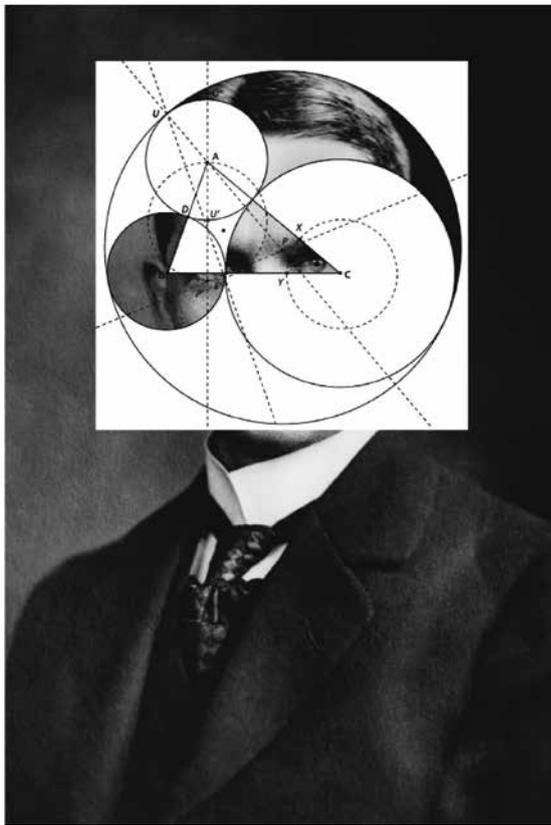
mounir fatmi est né à Tanger, au Maroc, en 1970. Ses parents et lui s'installent à Casablanca alors qu'il est tout petit. Il étudie à l'école des Beaux-Arts de Casablanca puis à l'Académie des Beaux-Arts de Rome. Son œuvre a fait l'objet de nombreuses expositions personnelles en Europe et autour de la Méditerranée. Ses installations ont été sélectionnées dans de nombreuses manifestations d'art, dont les 52^e, 54^e et 57^e Biennales de Venise, notamment dans le cadre de la première exposition panarabe *The Future of a Promise*, la 5^e Biennale de Gwangju, la 10^e Biennale de Lyon les 10^e et 11^e Biennales africaine de la photographie à Bamako et les 7^e et 13^e Biennales de Dakar. Il a obtenu le prix de la Biennale du Caire en 2010, et a été sélectionné pour le Jameel Prize du Victoria and Albert Museum, à Londres, en 2013. Il vit et travaille actuellement entre Paris, Lille et Tanger.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

mounir fatmi travaille à grande échelle sur des superpositions de langage et d'images, construisant jeux visuels et espaces littéraires. L'histoire, l'identité, le corps, l'exil, tels sont les thèmes récurrents de son œuvre, qui va de la profanation d'objets religieux à la déconstruction de dogmes et à la fin des idéologies. L'artiste s'intéresse également aux machines et à la mort des biens de consommation, des cassettes VHS aux photocopieurs, aux antennes et aux mouvements politiques. Ses vidéos et ses installations révèlent nos peurs, nos désirs, nos doutes, mettent le doigt sur l'état du monde, sur lequel elles posent un regard différent, décalé, hors de nos conventions.

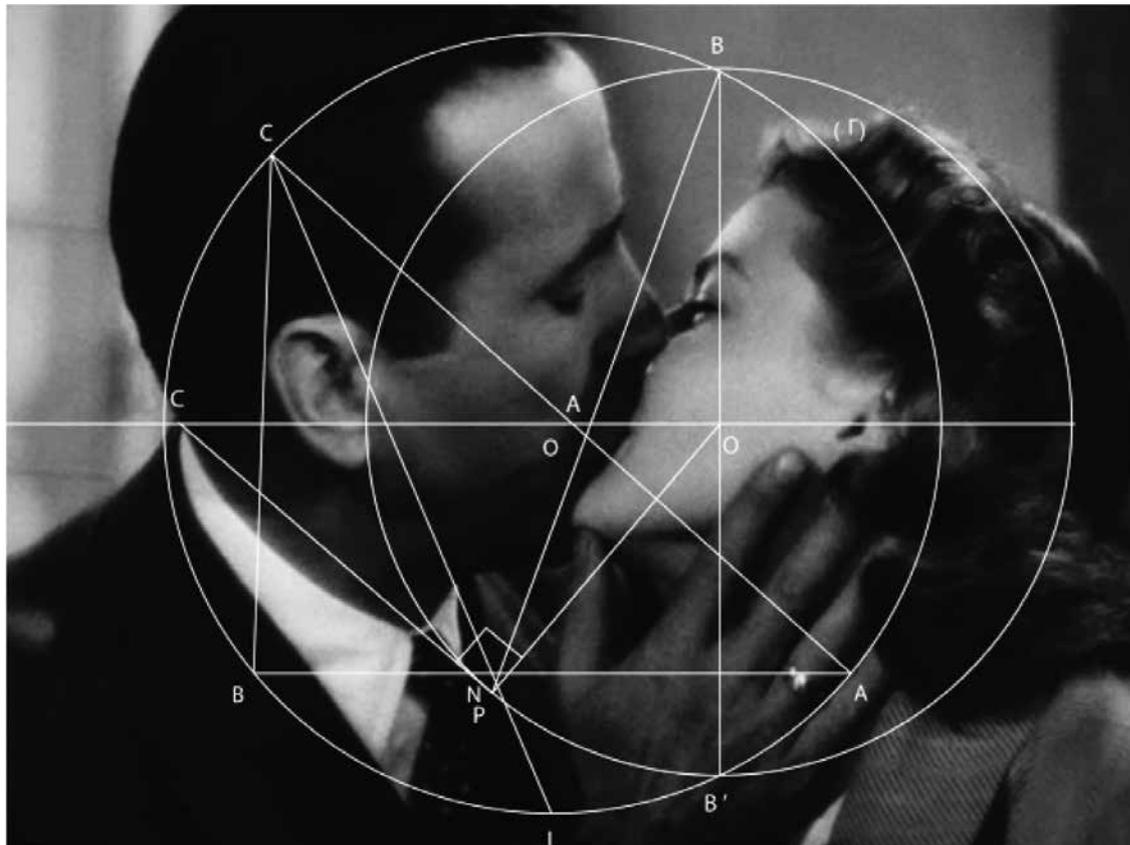
L'œuvre de mounir fatmi fait écho aux événements du monde autant qu'à son histoire personnelle. Après les attentats du 11 septembre, il produit une série d'installations intitulées *Save Manhattan*, avant d'exposer *The Lost Spring* en réaction aux printemps arabes. Son exposition *Permanent Exiles*, présentée au MAMCO de Genève en 2015, aborde le thème de son propre exil du Maroc, et les questions de la séparation et de la fracture.

Casablanca, la ville de ses souvenirs d'enfance, se mêle au mythique film Casablanca dans une importante série d'images et de vidéos intitulée *Casablanca Circles*, où se trouvent réunies toutes les préoccupations de mounir fatmi. Des diagrammes de cercles et de lignes, annotés au moyen de chiffres et de lettres, sont surimprimés sur une sélection de photogrammes extraits de la célèbre scène du baiser entre Humphrey Bogart et Lauren Bacall. Ces esquisses géométriques s'inspirent du poème *The Kissing Precise* (1936), dont l'auteur, le radio-chimiste et prix Nobel Frederick Soddy, revisite le théorème de Descartes afin de comparer à un baiser le point de tangence où quatre cercles se rencontrent. fatmi relie donc son obsession de la poésie et de la maîtrise technique à un chimiste prix Nobel, à la géométrie des sentiments, au scandale du « baiser de Nador » (causé par deux adolescents marocains qui s'étaient embrassés en public) et, tout ensemble, à un baiser hollywoodien et au film de son enfance. « Tout est désir, tout est poésie, tout est science, tout est art et, au bout du compte, tout est politique », explique l'artiste. L'image contient toujours plus que ce qu'elle révèle.



Soddy 2014

Tirage sur papier baryté, encre
Ed. 2/5 + 1EA
30 x 20 cm



Casablanca Circles 11, 2012

Tirage sur papier baryté, encre
Ed. 2/5 + 1EA
90 x 120 cm



Fragile, 1997
Acrylique sur papier
20 éléments, chacun 24 x 17,7 cm







In situ : Emilie Ding – How High You Can Count, 2017 – Genève

Peter FISCHLI & David WEISS

SUISSE

BIOGRAPHIE

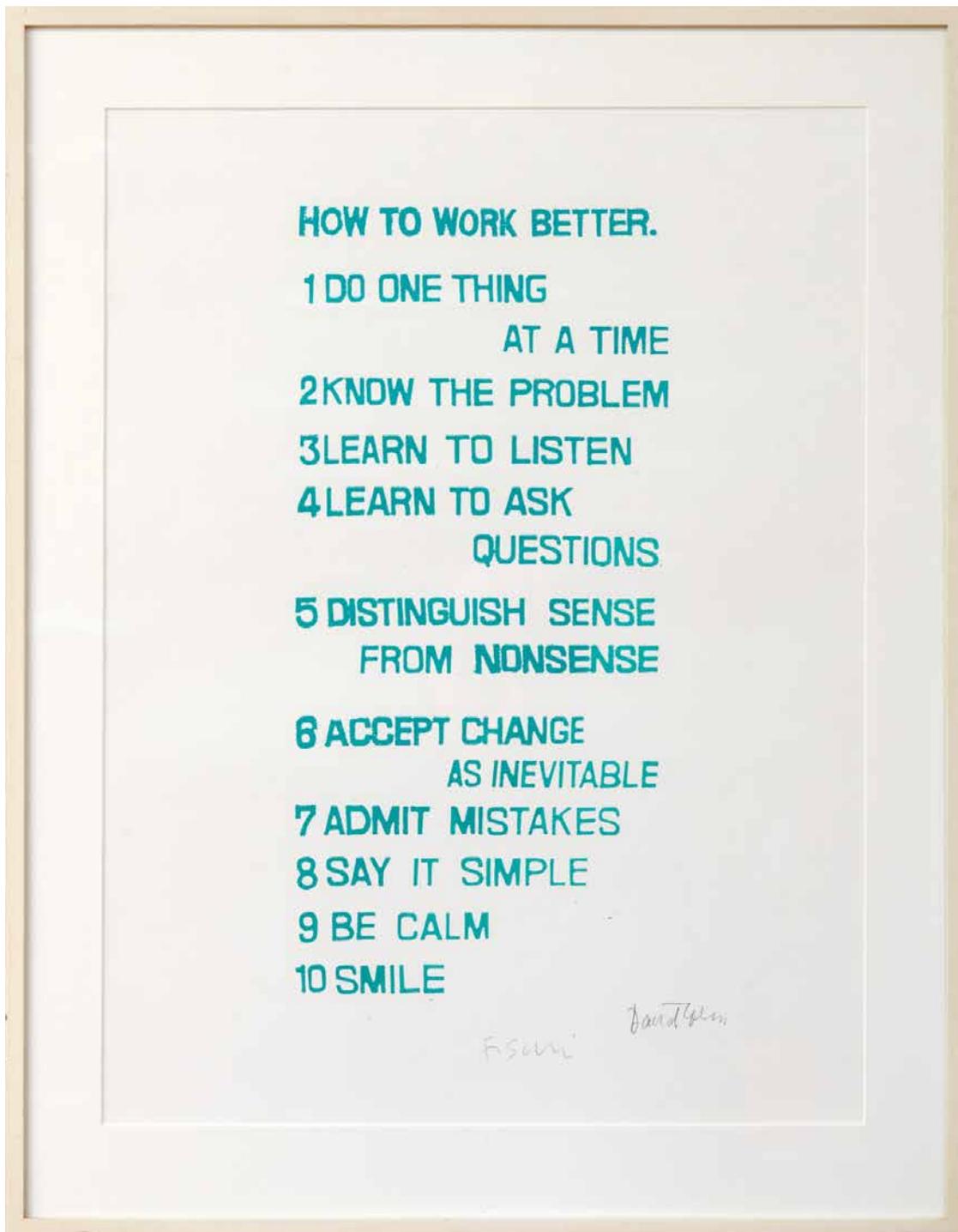
Né en 1952 à Zurich, Peter Fischli grandit dans un milieu artistique influencé par l'esthétique du Bauhaus. Il étudie en 1975 à l'Académie des Beaux-Arts d'Urbino, puis à l'Académie des Arts de Bologne. De six ans son aîné, David Weiss est né à Zurich en 1946. Il suit les cours de l'École des Arts appliqués de Zurich jusqu'en 1964, puis étudie la sculpture à l'École des Arts appliqués de Bâle. Fischli et Weiss se rencontrent en 1978. Jusqu'à la mort de Weiss en 2012, ils forment ensemble le duo Fischli/Weiss, généralement rangé aux côtés des plus grands artistes contemporains. Au long de ses 25 ans d'activité, le duo expose dans les institutions et les musées les plus importants du monde entier, et fait l'objet de rétrospectives majeures aux États-Unis en 1996 et à la Tate Modern de Londres en 2006. Fischli/Weiss représente la Suisse à la Biennale de Venise en 1995 et obtient en 2003 le prestigieux Lion d'Or pour l'installation *Questions*. En 2016, le musée Guggenheim à New York organise une rétrospective de leur œuvre : *How to Work Better*.

LES ARTISTES ET LEUR ŒUVRE

Fischli/Weiss abordent des thèmes du quotidien sous une forme satirique, pleine d'allusions ironiques à des paradigmes artistiques. La construction et la composition de leurs projets mobilisent souvent une grande variété de médiums non artistiques, et prend la forme de photographies, films, sculptures et installations. La dissolution des hiérarchies et des valeurs conventionnelles est un thème récurrent de leur œuvre, en référence manifeste à Marcel Duchamp, Dieter Roth ou Jean Tinguely. Fischli/Weiss jouent avec l'authenticité et la fiction, la réalité et les apparences. Toujours au juste point d'équilibre entre préoccupations conceptuelles et divertissement, directement accessible sans prérequis artistiques, leur œuvre rencontre à la fois la reconnaissance de la critique d'art et l'enthousiasme d'un large public.

Leur première œuvre en collaboration, la *Wurstserie* (« Série Saucisse ») est un ensemble de photographies où articles ménagers, morceaux de nourriture et saucisses sont assemblés en de petites scènes, donnant le ton d'un style employant l'humour afin de dévoiler des aspects de la condition humaine. Les objets volent, s'écrasent et explosent ainsi dans tout l'atelier dans le film *Der Lauf der Dinge* (*Le Cours des choses*, 16 mm, 30 minutes), leur œuvre la plus connue, présentée en 1987 lors de la Documenta 8 de Kassel, où l'histoire de la sculpture au 20^e siècle se voit précipitée en une réaction en chaîne délirante et irrésistible.

La dimension encyclopédique est un aspect important de leur pratique, comme dans la série *Airports*, où des centaines de vues prises depuis des aéroports montrent des avions au sol et l'environnement banal de la routine quotidienne du voyage ; ou dans la série *Suddenly This Overview*, consistant en 250 petites sculptures d'argile crue dépeignant des scènes significatives ou ordinaires de l'histoire et de la culture.



How To Work Better, 1991

Sérigraphie sur papier vélin
70,5 x 54,7 cm (encadré)



Airport, 1988-89

Tirage cibachrome sur papier Fuji Crystal

Unique

12 éléments, chacun 29 x 40.5 cm



Thomas FLECHTNER

SUISSE

BIOGRAPHIE

Thomas Flechtner est né à Winterthur en 1961. Il étudie la photographie à l'École d'Arts appliqués de Vevey. Il travaille en tant que photographe indépendant depuis 1987. Son œuvre a été montrée dans de nombreuses expositions personnelles et collectives majeures, notamment au Centre de la Photographie à Genève, au Centre Pasquart à Bienne, au Musée des Beaux-Arts à La Chaux-de-Fonds, au Fotomuseum à Winterthur, au Centre Pompidou à Paris et au Kunsthaus à Zurich. En 1986 et 1987, il travaille comme assistant à Bâle et à Hambourg. Il obtient la Bourse suisse pour l'art en 1988, 1990 et 1992. En 1989, son œuvre artistique est récompensée par le prix Kodak Europe. En 1993, il reçoit une bourse d'atelier à Londres de la Fondation Landis & Gyr, à Zoug. Il a obtenu d'autres prix, notamment le Prix de photographie du Canton de Neuchâtel (2004) et le prix UBS Anerkennungspreis en 2013. Flechtner vit et travaille actuellement entre Zurich et Vallière, en France.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Thomas Flechtner ne maîtrise pas seulement à fond les possibilités de son médium : il a développé une compréhension complète de l'intervention dramatique du créateur, de l'importance d'un choix méticuleux du détail et du temps nécessaire à réaliser l'image qu'il a en vue. Aussi attentif aux vastes textures qu'aux petits détails qui sautent aux yeux du spectateur, il crée ainsi de fascinantes images grand format sur la base de rythmes définis par la couleur et la forme. Une impression d'intemporalité baigne son œuvre. Ses photographies sont réalisées au moyen d'une chambre grand format, dont la technique exige une approche lente, précise et méthodique.

Les premiers succès internationaux de Flechtner se rapportent à ses images de neige de la série *Walks* (1999-2001) où l'acte photographique s'accompagne de son propre effet créatif sur le paysage. Chaussé de skis, l'artiste marche sur la neige, où ses traces évoquent une écriture sur une plaque photographique. Le photographe devient lui-même lumière, celle-ci étant l'agent par lequel l'image a lieu. Longuement exposées, sujettes à des interventions méthodiques, jamais théâtrales ni narratives, ces images respirent le calme. Le temps semble s'y être ralenti, ou parvenu à un arrêt complet ; le spectateur n'a besoin, pour y accéder, que de se laisser absorber, comme l'artiste, par l'environnement. Une autre série sur la neige, *Colder* (1996-2000), met la réverbération et l'intensité propre aux couleurs d'un paysage urbain enneigé au service d'images mémorables, d'une beauté déconcertante.

Depuis 2003, Flechtner se livre à une nouvelle passion : la nature organique, avec ses couleurs exubérantes, son mouvement et sa singularité. Le célèbre photographe américain Ansel Adams a dit un jour : « On ne prend pas une photographie, on la fait. » Thomas Flechtner pourrait adhérer à cette démarche, non seulement parce que la nature est son thème principal, mais aussi parce qu'il recompose toujours l'image avant de déclencher.



THOMAS FLECHTNER

Walks: Piora, 2000

Tirage cibachrome contrecollé sur aluminium

Ed. 3/3

180 x 220 cm



***Berina*, 2001**

Tirage contrecollé sur aluminium

Diptyque

Ed. 2/5

2 éléments, chacun 140 x 175 cm



Sylvie FLEURY

SUISSE

BIOGRAPHIE

Artiste genevoise célèbre dans sa ville et au-delà, Sylvie Fleury est née en 1961. Elle travaille d'abord comme assistante de John Armleder, qui l'invite en 1990 à exposer à la galerie Rivolta, à Lausanne. Peu après, elle présente son travail à la Biennale de Venise. Une exposition lui est consacrée au Magasin de Grenoble en 2001. Après une première exposition personnelle en 1996, le MAMCO de Genève lui consacre une rétrospective en 2008-2009. Le CAC de Málaga et le Centre Artsonje de Séoul exposent eux aussi ses œuvres. Elle conçoit par ailleurs les affiches de différentes institutions suisses, notamment l'Opéra de Lausanne ou le Montreux Jazz Festival. Son œuvre figure dans les plus grandes collections, du MoMA de New York au musée d'art contemporain Migros à Zurich. Elle remporte en 2015 le Prix de la Société des Arts de Genève que suit, à l'automne, une exposition au Palais de l'Athénée. Elle est lauréate du prestigieux Grand prix suisse d'art / Prix Meret Oppenheim 2018.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

La société de consommation inspire le travail de nombreux artistes. Sylvie Fleury en étudie les symboles et leur résonance dans les domaines de la mode et du luxe, leur association à la féminité et au pouvoir. Rouges à lèvres, chaussures, sacs à main, voitures, caddies, tels sont les objets qu'elle exploite et met en valeur dans ses installations, ses photographies ou ses sculptures. Surdimensionnés, enrichis de couleurs roses, dorées ou argentées inspirées des teintes du maquillage, ils se voient érigés en emblèmes d'un univers envahi par les images de la télévision, du cinéma ou de la publicité. La fourrure, les strass, les miroirs évoquent quant à eux le glamour. Pour ses célèbres *Shopping Bags*, Fleury entasse des sacs griffés en carton au coin d'une pièce, où ils semblent avoir poussé comme des champignons. Les néons sont également un de ses médiums de prédilection, traçant lisiblement de brefs slogans en anglais. L'une des devises préférées de l'artiste est « *Yes to All* », déclinée dans des formes et des supports variés. Elle apparaît notamment sur les toits d'un immeuble de la plaine de Plainpalais, à Genève, jouant sur plusieurs niveaux d'interprétation, oscillant entre plaisir positif et soumission.

« *Be Good, Be Bad, Just Be* » produit un effet similaire, le slogan du parfum de Calvin Klein CK Be se développant cette fois sur des bidons en métal. Les bidons n'ont d'habitude d'autre valeur que celle de leur contenu, essence, huile ou eau ; c'est au contraire la légende de néon qui la leur confère ici.

Influencée par de grandes figures de l'art contemporain comme Mondrian, Fontana, César ou Vasarely, Sylvie Fleury s'efforce de dépasser les apparences, de démasquer les symboles superficiels qui animent notre société. Son œuvre est une invitation à la réflexion, au rêve, à l'évasion et au jeu, soulevant parallèlement de nombreuses questions sur notre monde.



Cuddly Painting, 2017

Fourrure synthétique
100 x 100 cm



Be Good, Be Gad, Just Be, 2010

3 fûts en acier peint,
Peinture gris métallisé et néon rouge
180 x 130 x 80 cm

Michel FRANÇOIS

BELGIQUE

BIOGRAPHIE

Michel François est né à Saint-Trond (Belgique) en 1956. Sa carrière débute dans les années 1980. Il participe en 1992 à la Documenta de Kassel puis, deux ans plus tard, à la Biennale de São Paulo en compagnie d'Ann Veronica Janssens, avec qui il réalise également l'installation *Horror Vacui* pour le pavillon belge de la 48^e Biennale de Venise, en 1999. Il expose au SMAK de Gand en 2009, à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne en 2010 et au musée des arts contemporains de la Fédération Wallonie-Bruxelles en 2012. Toutes ces expositions monographiques confirment son rôle majeur sur la scène de l'art contemporain. Michel François collabore aussi régulièrement avec des chorégraphes et enseigne depuis 2009 à l'école nationale supérieure des Beaux-Arts de Paris.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Artiste hétéroclite qui s'exprime dans la sculpture, l'installation, la vidéo et la photographie, Michel François travaille avec une vaste gamme de matériaux. Ceux-ci, toujours expressifs, sont parfois empruntés à la vie quotidienne, comme par exemple l'aluminium dans les deux œuvres présentées. La simplicité du médium autorise alors la tenue d'un discours puissant, à l'impact visuel fort. La sculpture sous toutes ses formes reste toutefois la technique privilégiée de l'artiste pour exprimer ses questionnements. Michel François cherche en effet à capter la matière, l'espace et la densité des choses. En constante évolution, son travail demeure toutefois d'une grande pureté moderne, et fait un usage très modéré de la couleur ; la plupart de ses photographies sont en noir et blanc.

Les œuvres de Michel François instaurent des rythmes dont naissent tensions et dynamiques. L'idée de forme explosée est également présente. D'œuvre en œuvre, les compositions se répètent, se renouvellent, selon un processus de transformation et de mutation des formes et des idées. Le concept de recyclage lui est essentiel. Les œuvres sont pleines de mouvement, d'instabilité et de fluidité, tout en tendant vers autre chose, comme si elles devaient bientôt disparaître. Le propos vise à capter le vivant dans toutes ses formes, végétales, minérales ou humaines.

Dans ses photographies, ce sont des fragments de la vie qui sont saisis : personnages, mouvements, points de vue insolites – instants fugaces. Comme pour mieux accentuer son idée de l'art comme mouvement, Michel François imprime à l'occasion ses images sur de grandes affiches à la disposition du public de ses expositions. Généreuse, dense et intense, son œuvre peut ainsi être perçue comme un processus de transformation continue, jamais achevé.



MICHEL FRANÇOIS

Instant Gratification, 2014

Gouttes d'aluminium

Unique

250 x 280 cm



Froissé, 2015
Aluminium moulé
Ed. 2/3 + 2 EA
2 éléments, chacun 120 x 90 x 15 cm



Ryan GANDER

ROYAUME-UNI

BIOGRAPHIE

Né à Chester en 1976, Ryan Gander étudie les Arts Interactifs à la Manchester Metropolitan University (1996-1999). En 2000, il passe une année à la Jan van Eyck Academie de Maastricht, en tant que chercheur en art, avant d'effectuer une résidence à l'Académie Royale des Beaux-Arts d'Amsterdam l'année suivante. En 2011, il participe à la Biennale de Venise et, en 2012, à la Documenta de Kassel, où il présente la pièce *I Need Some Meaning I Can Memorise (The Invisible Pull)* : un courant d'air investissant une grande pièce vide. Jouant sur les narrations et sur le détournement — à titre d'exemple, à la Kunsthalle de Berne en 2019, une petite souris pointe son museau hors d'une plinthe et réinterprète, grâce à la voix de sa fille, le discours du Dictateur de Chaplin —, son travail tend à revisiter non sans humour le champ de l'art conceptuel et s'exprime en des médiums variés : sculpture, installation, dispositif interactif, performance, vidéo, design, écriture. À Londres — où il vit et travaille désormais —, Paris, New York, Amsterdam, Vienne, Zurich, Miami, Los Angeles, Tokyo, Mexico... le travail de Ryan Gander fait l'objet d'expositions personnelles dans le monde entier.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Il est des artistes contemporains dont le style et la manière se reconnaissent immédiatement, soit parce que leur art s'exprime dans un médium unique, soit parce qu'il évolue dans une esthétique particulière ou encore parce qu'il suit un protocole bien défini. Le lauréat du Prix de Rome de Sculpture en 2003 n'est pas de ceux-ci : ses sculptures n'ont en général aucun lien entre elles. Si ce n'est qu'elles suscitent toujours la curiosité. Car, « permettre aux gens d'imaginer est un cadeau aussi précieux que l'éducation », pour reprendre ses termes. C'est que Ryan Gander, qui se déplace en chaise roulante, connaît l'expérience de l'exclusion et met alors parfois en scène sa différence. Il estime en effet que « l'accessibilité est surestimée et cette idée emplit [son] travail », expliquant que lorsqu'il ne peut pas monter les marches qui le séparent d'une fête, il se met à l'imaginer. Ainsi, son travail aussi est fait d'une part « manquante », pour reprendre son expression. *I is... (i)* fait partie de la série des abris de fortune — d'une grande diversité de taille, forme et architecture — réalisés depuis plusieurs années par sa fille Olive, devenus sculptures de marbre. Imitant les drapés caractéristiques de la sculpture classique et figées dans un matériau noble, les cabanes commémorent en quelque sorte de façon pérenne ces univers éphémères où l'imagination détient une place cardinale.



I is... (i), 2012
Marbre coulé
96 x 165 x 122 cm

Vidya GASTALDON

FRANCE

BIOGRAPHIE

Diplômée de l'École des beaux-arts de Grenoble en 1997, Vidya Gastaldon s'établit la même année à Genève. Née en 1974 à Besançon, elle est sensibilisée très tôt à diverses formes de spiritualités – ses parents vivent en communauté et pratiquent la méditation –, ce qui la conduit à pratiquer le yoga parallèlement à sa démarche artistique, et à s'intéresser à des domaines tels que la géobiologie ou la médecine quantique. De 1994 à 2001, elle développe un travail en collaboration avec Jean-Michel Wicker. Son travail est régulièrement exposé dès la fin des années 1990, d'abord en duo, puis en solo, notamment au Mamco à Genève (2005), au Swiss Institute de New York (2007) et au Domaine de Kerguéhennec (F) (2009). Récompensé en 2005 et 2006 par le Prix fédéral d'art, son travail est également montré en galeries à Genève, New York, Paris, Tokyo et Zurich.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

En 2012, l'exposition de Vidya Gastaldon au Mamco de Genève « Tu es monstrueux et je t'aime beaucoup » vient de fermer ses portes quand celles de l'exposition collective « Les Étincelles de Meret » du Kunstmuseum de Berne sont sur le point de s'ouvrir. Là, son travail est présenté comme l'une des ramifications actuelles du Surréalisme né il y a bientôt un siècle du côté de Paris. L'installation principale au Mamco était dominée par un œil tridimensionnel fait de cheveux de laines étirés en une toile d'araignée, un réseau sanguinolent ou un dessin spatial évoquant un capteur de rêves. Se découvraient également des sculptures, des céramiques ou des peintures dont la puissance psychédélique permettait de réunir à la fois des savoirs sacrés venus d'Orient, des réminiscences surréalistes ou de la culture populaire imprégnée notamment par la bande dessinée. Entre le familier et l'étrange, le spirituel et le trivial, les ténèbres et la lumière, au milieu de nombreux regards de cyclopes, son univers est adossé à l'inconscient et au rêve. Des êtres rassurants, menaçants, sombres, amicaux sont générés par les formes existantes d'un monde regorgeant de cumulus. Vidya Gastaldon pratique un art de l'hallucinogène et prend le risque par moment de décliner en trois dimensions les subtilités apparues dans un premier temps dans ses aquarelles. Son monde enchanteur, peuplé de visions surréelles emprunte autant aux films d'animation qu'aux fantaisies ésotériques, aux divinités chrétiennes qu'aux manuscrits sacrés hindous. En somme, c'est peut-être le « cela » du philosophe indien Krishnamurti qu'elle tente de donner à voir : « l'inspiration ne doit pas venir du *je*. La beauté, c'est l'abandon total du soi, et avec l'absence totale du soi, il y a *cela* ».



The Anonymous Power, 2011
Technique mixte, acrylique et huile sur toile
80 x 160 cm

Kendell GEERS

AFRIQUE DU SUD

BIOGRAPHIE

Kendell Geers est né à Johannesburg. Il date sa naissance de 1968, année de grands bouleversements sociaux. Il quitte son pays en 1989, refusant d'effectuer son service militaire. Il participe à la Biennale de Venise en 1993 puis à de nombreuses expositions dans le monde entier. En 2008, une rétrospective itinérante présente son travail en Belgique, en France, en Italie et au Royaume-Uni. En 2013, la Haus der Kunst à Munich lui consacre une rétrospective. Il vit depuis 2000 à Bruxelles.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Choquant, violent, tels sont les termes qui accompagnent le plus souvent l'art de Kendell Geers. Né dans une famille blanche, engagé dans la lutte contre l'apartheid dès ses quinze ans, l'artiste a sans aucun doute été marqué par l'histoire tourmentée et les conflits de son pays. Les premiers travaux de Kendell Geers s'inscrivent dans un art contestataire, hostile au système de l'apartheid. Depuis 2000, son art témoigne d'une inspiration plus poétique, tournée vers des thèmes universels et des problématiques globales, interrogeant en même temps les limites de l'art et de l'humain.

La politique, la société, la religion, le sexe sont parmi ses thématiques de prédilection. Son vocabulaire artistique se caractérise par les couleurs criardes associées au danger, par l'usage de cônes de signalisation, de verre éclaté, de fil barbelé, de sirènes. Ses installations, ses peintures, ses vidéos, ses photographies et ses performances dégagent une tension palpable.

L'artiste s'intéresse également à la mystique, détournant des symboles religieux de différentes manières – mais aussi des images pornographiques ou kitsch. On retrouve aussi dans son œuvre des symboles et des signes connus de tous, ou des mots réfléchis en miroir de part et d'autre de la surface de l'œuvre, l'effet visuel, saisissant, tendant à oblitérer leur signification.

En 2011, Kendell Geers rédige un manifeste où il exprime son désir de révolution et appelle à une vie plus authentique. Son art s'oppose à la morale établie, aux codes sociaux mais aussi artistiques. C'est ainsi qu'il urine dans la célèbre *Fontaine* de Duchamp, restituant celle-ci à sa fonction première d'urinoir, ou met son sperme en boîte. Quant à la violence, l'œuvre de Kendell Geers vise précisément à comprendre le rôle de premier plan qu'elle occupe aujourd'hui dans notre société et dans notre univers visuel, verbal et physique.



Four Letter Brand (Play), 2009-2014

Miroir en plexiglas et bois calciné
160 x 110.5 cm





GENERAL IDEA

CANADA

BIOGRAPHIE

Actif de 1967 à 1994, le collectif General Idea est composé des artistes canadiens Ronald Gabe, alias Felix Partz (1946), Slobodan Sala-Levy, alias Jorge Zontal (1944), et Michael Tims, alias AA Bronson (1946). Les trois artistes vivent et travaillent ensemble, et participent à plus de 100 expositions personnelles et à d'innombrables expositions collectives et projets artistiques publics temporaires ; l'identité générique du collectif ayant pour fonction de les libérer de la tyrannie du génie individuel. Leur collaboration demeure un modèle pour de nombreux projets organisés par des artistes. Felix Partz et Jorge Zontal sont tous deux morts du sida en 1994. AA Bronson continue de travailler et d'exposer. De 2006 à 2011, il a dirigé la maison d'édition d'artistes Printed Matter, Inc., à New York. Les archives du collectif sont conservées à la bibliothèque du Musée des Beaux-Arts du Canada. Leur travail est encore régulièrement exposé dans des institutions internationales telles que le MALBA à Buenos Aires et le MAMCO à Genève, tous deux en 2017.

LE COLLECTIF ET SON ŒUVRE

General Idea doit sa notoriété à sa production ininterrompue de multiples à bon marché, et à son engagement précurseur dans le punk, la théorie queer, l'activisme anti-sida et autres causes militantes. Le collectif utilise le cinéma, la vidéo, la performance, la peinture, la photographie et la sculpture afin de critiquer les produits de la culture populaire, les médias de masse et le rôle des artistes, accumulant peu à peu un extraordinaire corpus d'œuvres d'art vivant. General Idea est extrêmement présent dans les principaux réseaux artistiques des années 1960 et 1970.

En 1970, le collectif crée Miss General Idea, muse fictionnelle qui intervient dans les *Miss General Idea Beauty Pageants* (« Concours de beauté de Miss General Idea »), série de performances satiriques dans lesquelles les artistes abordent la question des marques et des modes de consommation. Le collectif développe une pratique conceptuelle originale, employant la parodie afin de critiquer le système et la structure du monde de l'art et de la culture populaire. Afin de réaliser concrètement ses objectifs, le collectif décide de prendre le contrôle de la production et de la diffusion de son œuvre. Il crée pour ce faire le *1984 Miss General Idea Pavilion* (« Pavillon de Miss General Idea 1984 »), structure décentralisée regroupant diverses installations constituant un musée indépendant à l'intérieur de musées du monde entier, et tenant lieu de point de vente pour leurs multiples et leurs éditions.

En 1972, se réappropriant le titre et le logo du magazine *LIFE*, le collectif crée le subversif *FILE Magazine*, médium de diffusion de leurs préoccupations et de leur œuvre, mais aussi gazette établissant une communication entre artistes. En 1974, ils fondent Art Metropole, centre à but non lucratif d'archivage et de distribution pour artistes, l'un des premiers centres d'art créés par des artistes au Canada, et qui existe encore aujourd'hui. De 1987 à 1994, ils concentrent leur travail sur la question du sida. Leur action la plus mémorable est alors la réappropriation du célèbre *LOVE* de Robert Indiana avec les lettres *AIDS* (« sida »), démarche emblématique de l'activisme de l'époque.



\$\$\$, 1984

Feuilles d'or sur gesso, teinture à l'aniline sur papier fait main
3 éléments, chacun 76.8 x 57.2 cm



Untitled (Drawings for Cornucopia), 1982

Encre sur papier

34 éléments:

Quatre dessins, chacun 30.2 x 22.5 cm

Neuf dessins, chacun 34.7 x 27.4 cm

Six dessins, chacun 35.7 x 43 cm

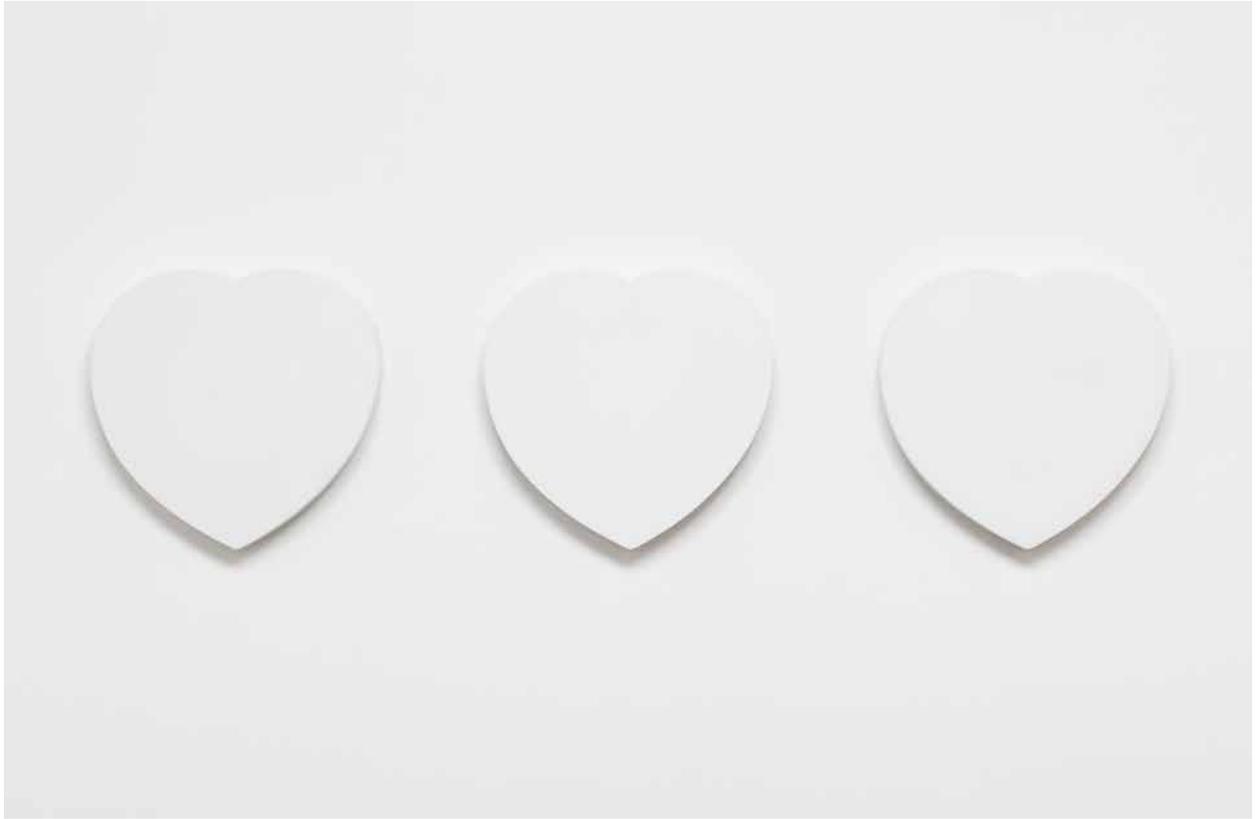
Deux dessins, chacun 43 x 35.7 cm

Six dessins, chacun 27.4 x 34.7 cm

Un dessin, 25.7 x 36.2 cm

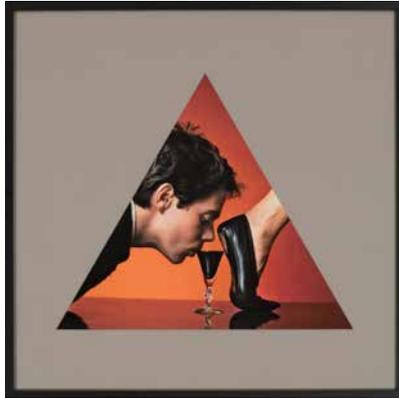
Six dessins, chacun 22.5 x 30.2 cm





Cœurs Volants Reinhardt (White Series #4, #5, #6), 1994

Acrylique sur bois
3 éléments, chacun 24 x 24 cm



Color Bar Lounge, 1979/2017

Tirage couleur

Ed. de 7

6 éléments, chacun 61.5 x 61.5 cm

Franz GERTSCH

SUISSE

BIOGRAPHIE

Franz Gertsch est né en 1930 à Möriegen, dans le canton de Berne. De 1947 à 1950, il étudie la peinture auprès de Max von Mühlenen, puis de Hans Schwarzenbach. Il connaît sa première exposition personnelle en 1949 à la galerie René Simmen, à Berne. Le Pop Art des années 1960 l'influence profondément. Gertsch voyage en Écosse et dans le sud de la France, et commence à réaliser des collages avec des papiers de couleur. Il obtient en 1967 la bourse Louise Aeschlimann. En 1972, il participe à la Documenta de Kassel puis en 1974 aux expositions *Hyperréalistes américains/Réalistes européens* au Centre Pompidou à Paris et *New Photo Realism* au Wadsworth Atheneum de Hartford, qui lui valent une reconnaissance internationale. Il participe en 1999 à la Biennale de Venise. En 2002, il fonde son propre musée près de Berne. Ses œuvres ont récemment été exposées dans des institutions telles que le Kunstmuseum à Berne en 2014, le Musée Jenisch à Vevey en 2017 ou le Swiss Institute à New York en 2018. Franz Gertsch vit et travaille à Rüschegg dans le canton de Berne.

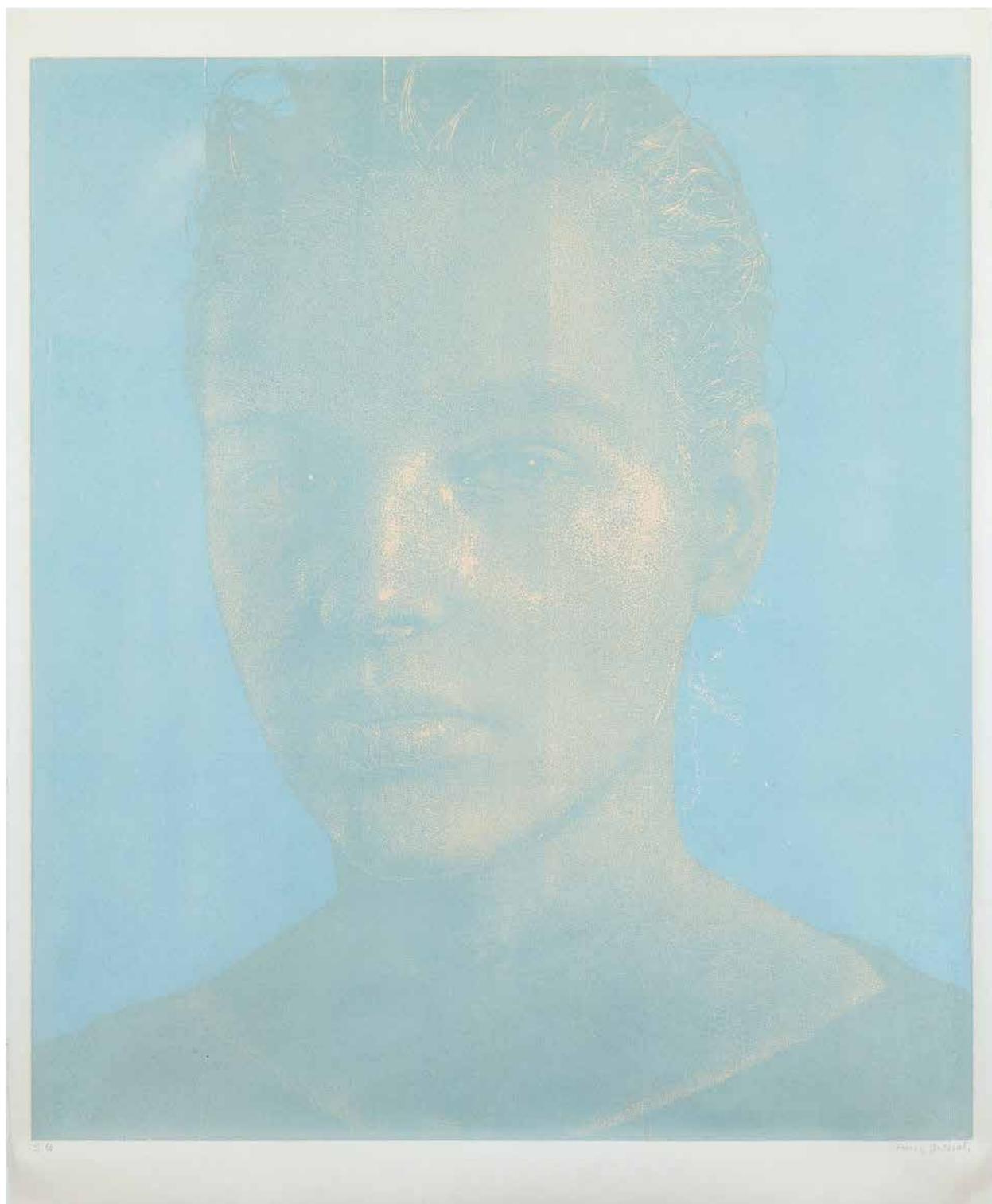
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

En 1969, l'œuvre photoréaliste grand format *Huaa...!* définit le protocole de l'œuvre ultérieure de Gertsch, qui se fondera dès lors sur la réalité objective produite par un appareil photographique. Aspirant à travailler de manière purement picturale, dépourvue de tout style personnel, l'artiste développe un système objectif, consistant en la reproduction à la main d'une diapositive projetée sur son support ; il utilise pour ce faire la méthode pointilliste imaginée dans les années 1880 par Georges Seurat à partir de sa théorie du mélange des couleurs. Travaillant d'abord avec des images de magazines, Gertsch opte très vite pour une iconographie domestique et personnelle. Sa femme, ses enfants, des amis artistes, deviennent ainsi ses sujets de prédilection, ainsi que des images de groupe en relation avec des événements locaux ou réels. Le peintre Luciano Castelli, avec son allure androgyne, devient le modèle favori d'images où deux personnages posent devant son appartement en arrière-plan, au milieu de ses colocataires. Gertsch est ainsi considéré comme un des chroniqueurs de la génération hippie.

Les cinq célèbres portraits qu'il fait de Patti Smith en 1978-1979 sont un premier pas hors du cercle des intimes de Gertsch. En 1980, un premier autoportrait marque un tournant dans sa carrière, qui s'émancipe désormais de tout contenu narratif au profit de portraits féminins et de détails de la nature. En 1986, il abandonne la peinture et adopte la technique ancestrale de la gravure sur bois, qu'il revisite sous la forme de grands formats imprimés sur un papier japonais spécialement produit pour lui à Kyoto. Il renonce également à la polychromie en faveur du monochrome, employant plusieurs couleurs minérales pour un même sujet, produisant ainsi séries et multiples.

Une attention méticuleuse au détail, à la couleur et au matériau, et la lenteur infinie avec laquelle il réalise ses œuvres, travaillant parfois sur la même image pendant plusieurs mois voire un an, rapprochent l'art de Gertsch de celui d'un peintre de la Renaissance. Le choix de ses sujets, l'angle de la composition et l'utilisation du modèle photographique ancrent en revanche sa pratique dans une esthétique post-photographique qui exerça une influence certaine sur les artistes hyperréalistes américains de la même époque.

Le travail de Gertsch interroge de façon exhaustive le domaine de l'art figuratif. Son « absence de style » et la technique méthodique du pointillisme sont devenues sa marque de fabrique. Toute l'œuvre procure une réflexion sur le temps nécessaire à une œuvre pour qu'elle émerge.



Natascha I, 1986

Gravure sur bois

Ed. II, 6/6

105 x 90.5 cm

Nan GOLDIN

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Nancy « Nan » Goldin est née à Washington en 1953. Benjamine d'une famille de quatre enfants, elle admire sa sœur aînée, jeune femme révoltée et angoissée dont le suicide à l'âge de 19 ans la marque profondément. Nan est scolarisée dans une école alternative où un appareil photographique lui tient lieu d'éducation. Elle étudie d'abord la photographie dans des magazines *Vogue* français et italiens volés, avant que le livre de Larry Clark *Tulsa*, qui chronique la vie de jeunes rebelles, lui révèle le thème qui sera celui de sa vie entière. En 1977, elle obtient le diplôme de l'École du Musée des Beaux-Arts de Boston et s'installe à New York, où elle vit et travaille jusqu'à son départ pour Paris en 2001. Son œuvre a fait l'objet de deux rétrospectives itinérantes majeures, d'abord en 1996 au Whitney Museum of American Art, puis en 2001 au Centre Pompidou et à la Whitechapel Gallery. Entre 2016 et 2017, son installation par excellence *The Ballad of Sexual Dependency* a été présentée au MoMa, au Museo di Fotografia Contemporanea de Milan et au Musée de l'Élysée de Lausanne. Elle reçoit la médaille de la Ville de Paris en 2004, le titre de Commandeur des Arts et Lettres en 2006, le prix Hasselblad en 2007 la Edward MacDowell Medal en 2012.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Depuis son premier appareil, à l'âge de 15 ans, Nan Goldin documente infatigablement sa vie et celle de ses amis. Alors qu'elle vit à Boston, elle « va avec les drag queens » et entreprend de les photographier avec respect et amour, les dépeignant comme un troisième sexe et non comme des hommes. Son chef-d'œuvre est *La Ballade de la dépendance sexuelle*, diaporama originellement projeté pour ses amis dans une boîte de nuit new-yorkaise en 1979 et qui comprend aujourd'hui plus de 900 images, sur des musiques du Velvet Underground, de James Brown et Nina Simone, entre autres. L'œuvre dresse le portrait de ses amis du Lower East Side, drogués, prostitués, travestis dont elle retrace les vies dissolues. Son exposition au Whitney Museum of American Art en 1985, et la version livre publiée par Aperture en 1986, étendent la renommée de Goldin au-delà du cercle de ses intimes. L'ouvrage traduit le « style instantané » de l'artiste ; la plupart des images sont éclairées au flash et les couleurs saturées, Goldin ne se souciant guère de la technique. Mais rien ne rend mieux justice à l'œuvre que sa forme originelle d'installation-diaporama, emblématique de l'artiste. Goldin modifie et révisé constamment *La Ballade*, tout en initiant de nombreux autres projets et livres, toujours fidèles à son thème de prédilection.

En 2004, Goldin présente une nouvelle installation, *Sisters, Saints and Sybils*, hommage à sa sœur Barbara et à toutes les femmes qui se révoltent et luttent pour la survie dans notre société. Son dernier livre, *Eden and after* (2014), est un portrait inattendu de l'enfance en plus de 300 photographies prises sur plus de 25 ans, œuvre intime et émouvante où l'artiste révèle une nouvelle facette de son voyage au long-cours.

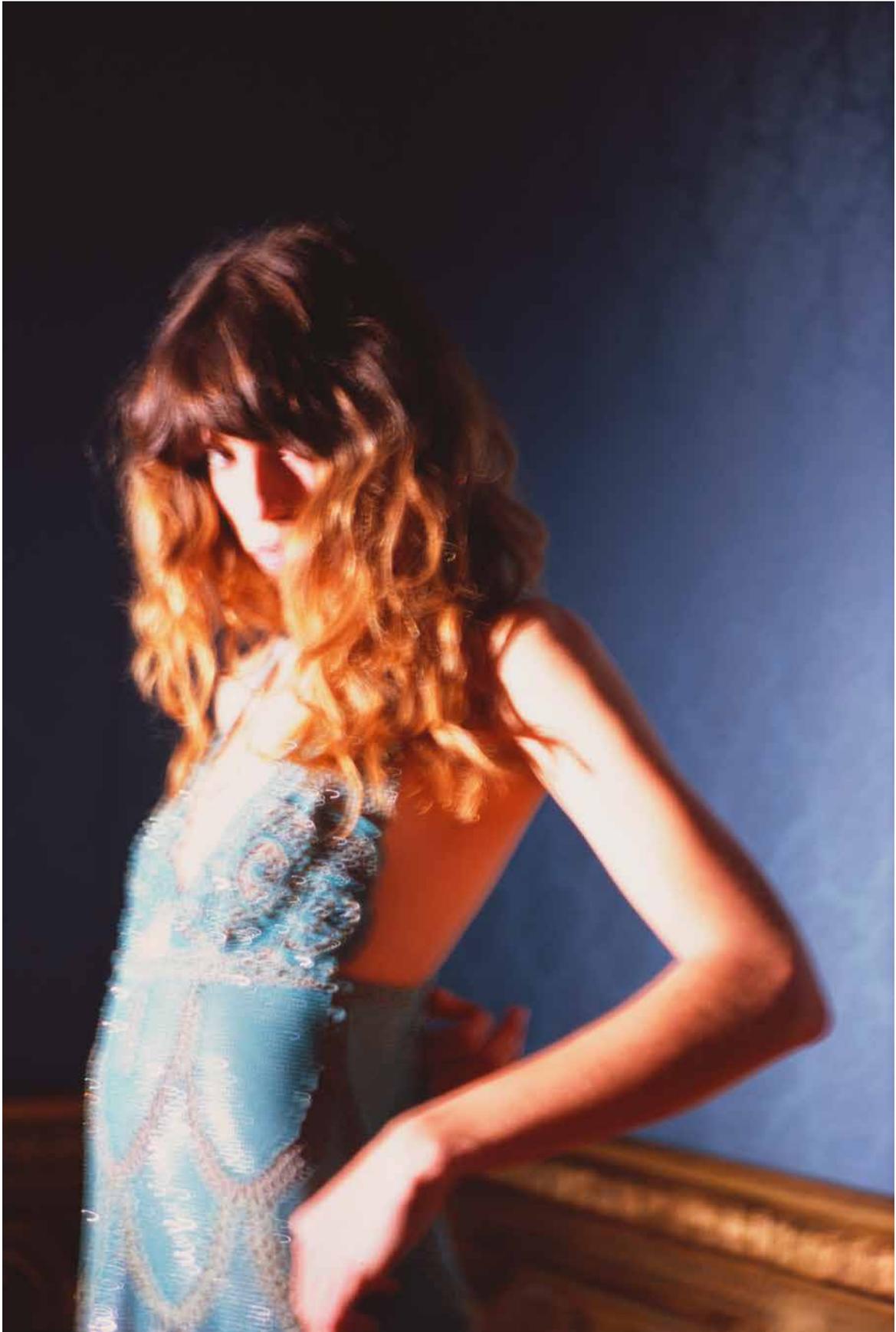


Charlotte Gainsbourg with the Owl, Musée de la Chasse, Paris, 2008

Tirage cibachrome contrecollé sur dibond

Ed. 3/15

101.6 x 69.5 cm

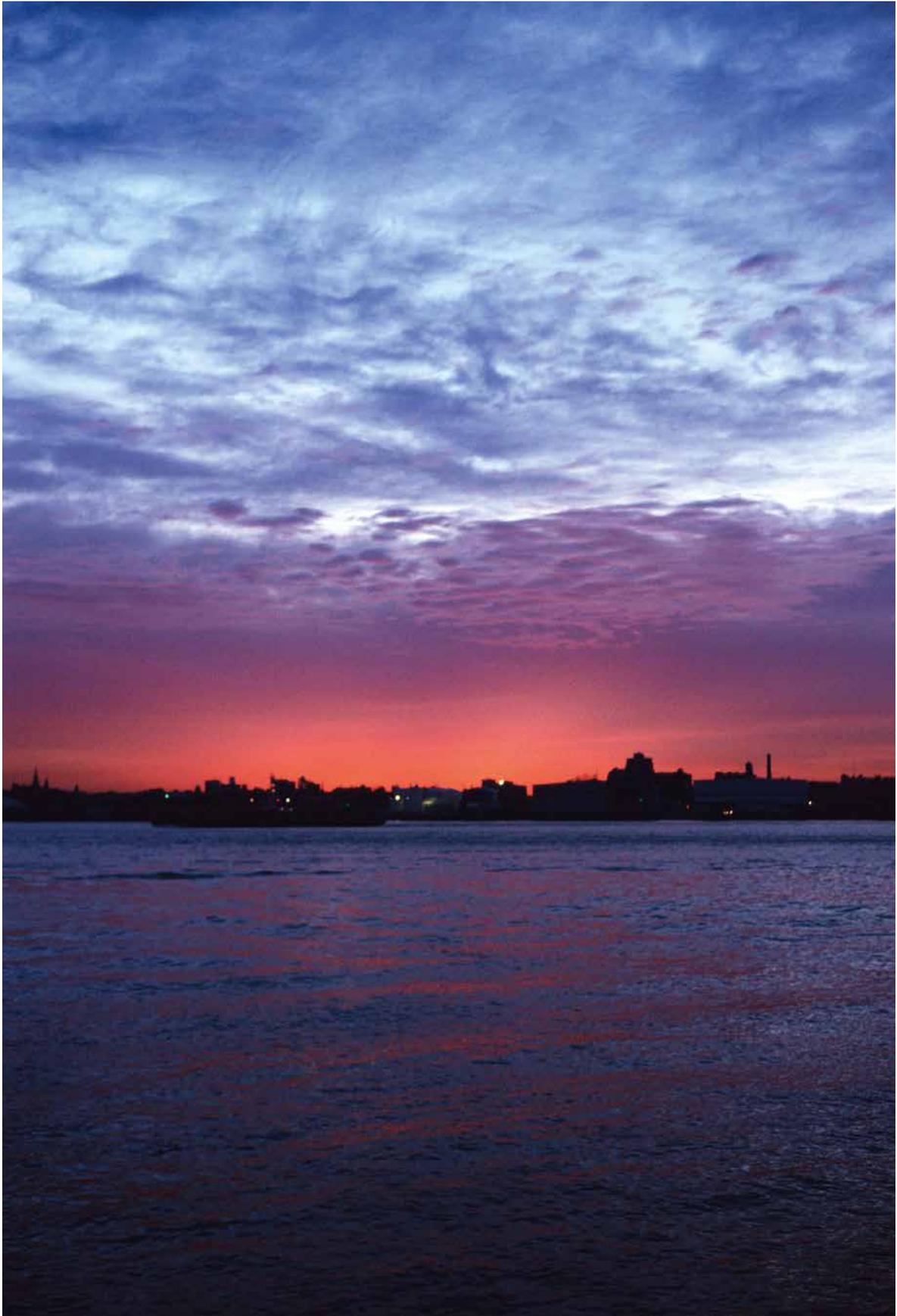


Lou in Blue, Paris, 2008

Tirage cibachrome contrecollé sur dibond

Ed. 2/15

101.6 x 69.5 cm



Dawn over Brooklyn, NY, 2006

Tirage cibachrome contrecollé sur dibond

Ed. 1/3

152.4 x 101.6 cm

Christian GONZENBACH

SUISSE

BIOGRAPHIE

Christian Gonzenbach naît en 1975 à Genève, où il vit et travaille aujourd’hui. Après un détour par des études de biologie à la faculté des Sciences de l’université de Genève, il se tourne vers l’art en faisant des études de céramique à la Haute École des arts appliqués de la même ville entre 1995 et 1999. Il poursuit sa formation dans le domaine des beaux-arts, à Londres, où il obtient en 2005 un Master of Art du Chelsea College of Art and Design. Depuis 2001, il enseigne à la Haute École d’art et de design, au CERCCO, Centre d’expérimentation et de réalisation en céramique contemporaine. Récompensé par différentes distinctions – bourse Berthoud en 2000, bourse Lissignol en 2008, prix Irène Reymond en 2009 –, il a effectué également des résidences au Japon (1997, 1998), à Cuba (2003) et au CERN à Genève (2009). Il est très régulièrement invité à présenter son travail dans des expositions personnelles ou collectives, en Suisse et à l’étranger.

L’ARTISTE ET SON ŒUVRE

Au carrefour des sciences naturelles et des sciences artistiques, Christian Gonzenbach œuvre comme un chercheur dont la production prend des formes aussi variables que les expérimentations qui jalonnent son parcours. À travers les différents modes d’expression qu’il emploie, il tente de saisir notre monde et sa représentation physique par des voies peu conventionnelles et de le donner à voir autrement. Ses travaux sont le résultat d’une fine alchimie entre une observation de la vie au sens large du terme, une curiosité insatiable, une imagination poétique et un besoin constant de renouvellement. Détournées de leur apparente réalité, souvent empruntées d’humour, les pièces de Gonzenbach flirtent avec la fiction. Réalisées dans de multiples matières – de la fonte de métal au charbon, en passant par le ciment, le polystyrène, le soufre, le plâtre, la céramique ou le verre –, elles trahissent le savoir-faire d’un métier solidement acquis dans les premières années de formation. Moteur de ses chantiers – en atelier comme en extérieur –, même quand il délègue, Christian Gonzenbach a la particularité de mettre la main à la pâte à tous les stades de ses productions. Animé par une grande force de travail, il développe des travaux à échelles variables, œuvrant aussi bien avec le petit – quand il immerge des asticots dans de l’encre de Chine pour dessiner des rhizomes – qu’avec le monumental. Dans cette dernière catégorie, il réalise par exemple un buste inversé de Louis Chevrolet à la Chaux-de-Fonds (2013), considéré à ce jour comme la plus grande sculpture fondue en inox de Suisse (5 m. de hauteur ; 8 tonnes). La série « Hanabi » résulte d’un protocole précis où un vase est systématiquement placé dans du sable réfractaire et de la fonte d’aluminium le fait éclater, matérialisant ainsi un instantané quasi explosif au profit d’une métaphore de feu d’artifice.



Hanabi, 2021
Porcelaine, fonte d'aluminium
55 x 19 x 18 cm



Hanabi, 2021
Porcelaine, fonte d'aluminium
54 x 25 x 16 cm

Yann GROSS

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1981 à Vevey, Yann Gross grandit à Chexbres et s'engage dans des études de communication visuelle et de photographie à l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL). En 2005, il part trois mois en *road trip* dans la Vallée du Rhône, et y découvre un groupe d'irréductibles qui a adopté un mode de vie à l'Américaine. Cela lui inspire le projet *Horizonville*, qui lui vaut le Prix Découverte des Rencontres d'Arles en 2011. Les sujets de prédilection de son travail sont dès lors grandement liés aux questions d'identité et d'environnement : il se plaît à débusquer les communautés, bousculer les repères et interroger les sous-identités. Citons la série *Kitintale* sur des skateurs ougandais ou *Le Livre de la jungle* sur la région amazonienne. Régulièrement récompensé par de nombreux prix depuis 2005, il a notamment remporté en 2010 le Prix du Jury de Photographie du Festival International de Mode et de photographie à Hyères. Outre des expositions réalisées de par le monde, son travail est publié dans de nombreux magazines comme *Aperture*, *The New York Times Magazine*, *Colors Frieze* ou encore *The National Geographic*.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Crystal Clouds est une installation de 1176 m², installée au plafond d'une salle de gymnastique, dans un collège à Sion, au pied des montagnes valaisannes. Visible dans son ensemble uniquement depuis un angle bien précis, ce dispositif ne semble présenter autre chose que des nuages translucides et tournés vers le ciel quand on le regarde depuis en bas. Yann Gross met pourtant en scène une avalanche de poudreuse dans le vallon de la Sionne qui se lit dans les pliages des sheds de la toiture. Tout comme la série des photographies *Lavina (Avalanches)* d'où il a été tiré, ce gigantesque plafond magnifie l'image abstraite d'un phénomène naturel, menace quotidiennement présente à l'esprit des habitants des Alpes. Le projet photographique que Yann Gross mène depuis une dizaine d'années dans les montagnes va bien au-delà des tirages finaux présentés dans une exposition, sa valeur réside essentiellement dans l'expérience vécue. « Ne me dites surtout pas que je fais du photojournalisme ! Mes préoccupations sont très éloignées de cette tendance. Bien que la plupart de mes images soient d'ordre documentaire, je ne cherche ni la véracité ni à être descriptif », précise celui qui vit tous les hivers dans les hauteurs enneigées, travaillant auprès de guides ou de professionnels qui déclenchent les avalanches à la dynamite afin de prévenir les accidents dans les zones habitées. Sous leurs actions, le cadre immobile de la montagne se transforme instantanément et prend alors une forme sculpturale que Yann Gross sait immortaliser de la plus belle des manières.



Avalanche 10, 2017

Impression pigmentaire sur papier photo semi-mat

Ed. 5/9

150 x 120 cm

José GUERRERO

ESPAGNE

BIOGRAPHIE

José Guerrero est né à Grenade (Espagne) en 1979. Il étudie l'architecture technique à l'université de Grenade, où il obtient un diplôme d'ingénieur, puis la photographie à l'École d'Art de Grenade, dont il est diplômé en 2004. Il publie son premier livre *Efimeros (Éphémères)* en 2006. José Guerrero n'a cessé depuis lors d'exposer et de recevoir des bourses. Il a été nommé pour le prix Pictet en 2010. En 2011, la bourse de la Fondation Manuel Rivera-Ortiz lui permet de travailler comme artiste invité avec le photographe Mark Klett à l'université d'Etat de l'Arizona. José Guerrero vit et travaille à Madrid.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'œuvre de José Guerrero tourne autour de thèmes comme le souvenir et l'oubli, l'empreinte de l'homme dans le temps et l'espace, la transformation des paysages, la manière dont ces paysages sont perçus au moyen des images, et en particulier les relations entre nature et ville, ruralité et urbanité. Le photographe travaille toujours par séries ; les images doivent être interprétées individuellement, mais font également partie d'un ensemble. Elles sont interconnectées, dit l'artiste, « comme les vers d'un poème ou les notes d'une composition musicale ». La quête d'une vision universelle y rend la lumière, la couleur, l'atmosphère et l'horizon – traditionnellement des éléments-clés de la photographie de paysage – particulièrement pertinents.

Calmes, fortes, directes, authentiques, les photographies de Guerrero n'ont rien de chic ni de spectaculaire. Chez d'autres, la couleur tend parfois à séduire ; l'usage qu'en fait Guerrero demeure sobre, presque monochromatique. L'attention de l'artiste porte sur les atmosphères et les tons, aux confins du néant, dans les intervalles du temps.

Dans la série *La Mancha*, la ligne d'horizon unit et sépare à la fois les deux éléments primordiaux que sont la terre et le ciel, révélant la structure géométrique du paysage, confinant à l'abstraction. La vision de Guerrero est dénuée de romantisme, l'éloignement et le vide privant ses images de tout sentiment et de toute narrativité. Le paysage devient métaphysique.



La Mancha #17, 2012

Tirage pigmentaire sur papier coton

Ed. 1/5 + 2EA

120 x 160 cm



La Mancha #1, 2012

Tirage pigmentaire sur papier coton

Ed. 1/5 + 2EA

5 éléments, chacun 62 x 80 cm



J. M. GUSMAO & P. PAIVA

PORTUGAL

BIOGRAPHIE

Nés respectivement en 1977 et en 1979 à Lisbonne, Pedro Paiva et João Maria Gusmão étudient à l'École des Beaux-Arts de leur ville natale (FBAUL), où ils se rencontrent. Ils démarrent leur collaboration en 2001 et mettent progressivement en place l'écriture d'une « fiction poétique philosophique » qu'ils traduisent en divers médiums, tels que la sculpture, l'installation, le film, l'écriture ou l'édition. Leurs travaux sont influencés par la science-fiction, l'ethnographie ou les phénomènes paranormaux : leurs courts-métrages muets questionnent par exemple les limites de la perception à travers des scénarios énigmatiques. Réalisés en mode *low-tech*, leurs films ne dissimulent jamais les ressorts de leur fabrication. Parallèlement à leur travail artistique, ils publient depuis 2005 la revue philosophique *Eflúvio Magnético* rendant compte notamment de leurs différentes recherches. Les œuvres sont présentées régulièrement à travers le monde dans des expositions personnelles comme dans des biennales : à São Paulo, à la Manifesta, à Gwangju et à Venise (2009). Elles figurent par ailleurs dans les collections de plusieurs musées internationaux, parmi lesquels la Tate Modern, le musée Reina Sofia, le Centre Georges Pompidou, le Philadelphia Museum of Modern Art.

LES ARTISTES ET LEURS ŒUVRES

Depuis bientôt vingt ans, le duo portugais João Maria Gusmão et Pedro Paiva poursuit une recherche phénoménologique sur le monde qui nous entoure, cherchant à produire une forme de voyage composé de films, photographies, installations et sculptures, travaillant en particulier sur la perception et la vision. Des questions qui résonnent avec les préoccupations qui, par essence, sont celles de l'art. Si leur démarche semble revêtir au premier abord un caractère scientifique, elle s'apparente davantage à la pataphysique d'Alfred Jarry, détournant de manière humoristique les méthodes d'investigation de l'archéologie ou de l'anthropologie. Leurs images, constituées de micro-faits provisoirement assemblés, ne cherchent pas à être explicites. Bien au contraire, elles contiennent un fort pouvoir d'interprétation et de suggestion, offrant la possibilité de donner libre cours à l'imaginaire ou de créer des correspondances résultant des rencontres et des expérimentations proposées : les artistes mettent en effet en lumière des phénomènes hors du commun qui s'imposent par leur singularité et leur profonde étrangeté. Une manière de remettre en cause certaines des certitudes les plus établies face aux fondements de notre manière d'être, de voir et de penser.



Smaller than Beans, 2013

Tirage cibachrome couleur

Ed. 4/6

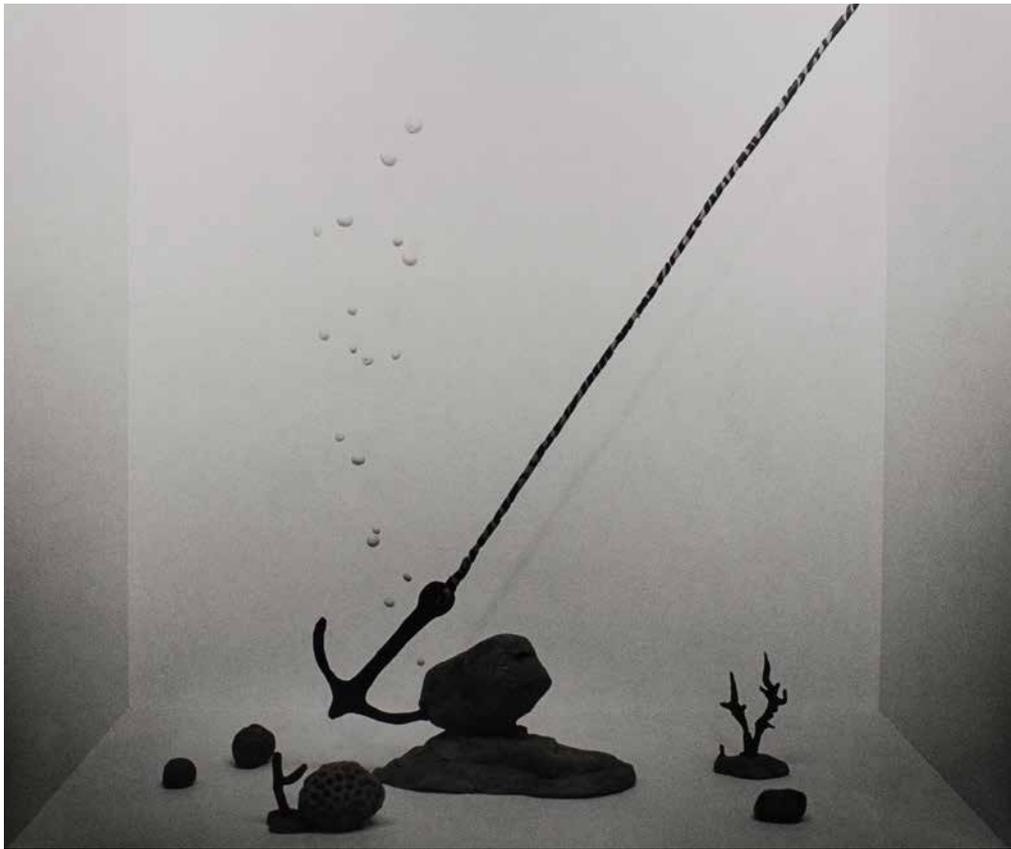
140 x 112 cm



Untitled, 2017
Tirage argentique
Ed. 4/4
40 x 50 cm



Untitled, 2017
Tirage argentique
Ed. 4/4
40 x 50 cm



Untitled, 2017
Tirage argentique
Ed. 4/4
40 x 50 cm

Fabrice GYGI

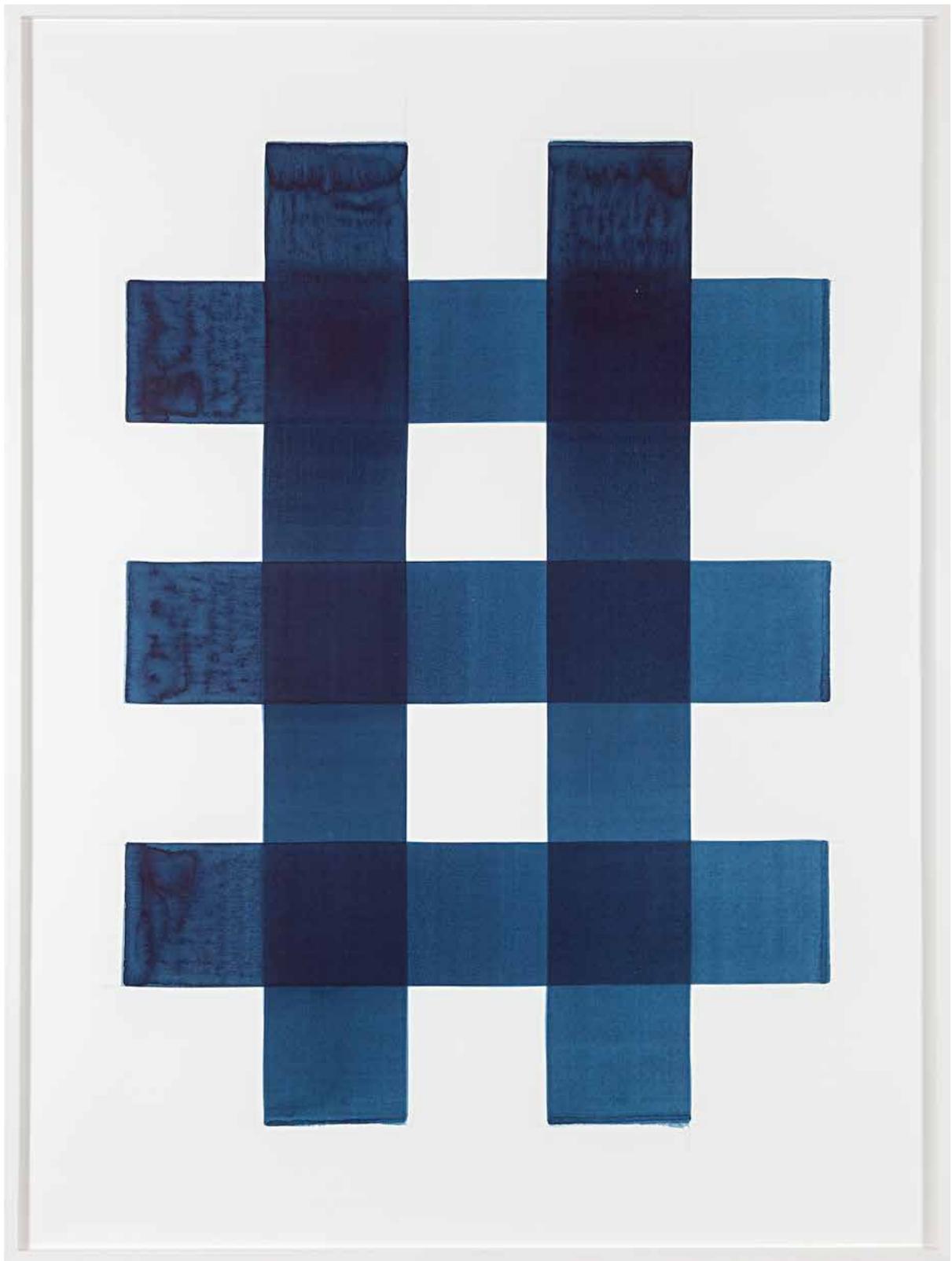
SUISSE

BIOGRAPHIE

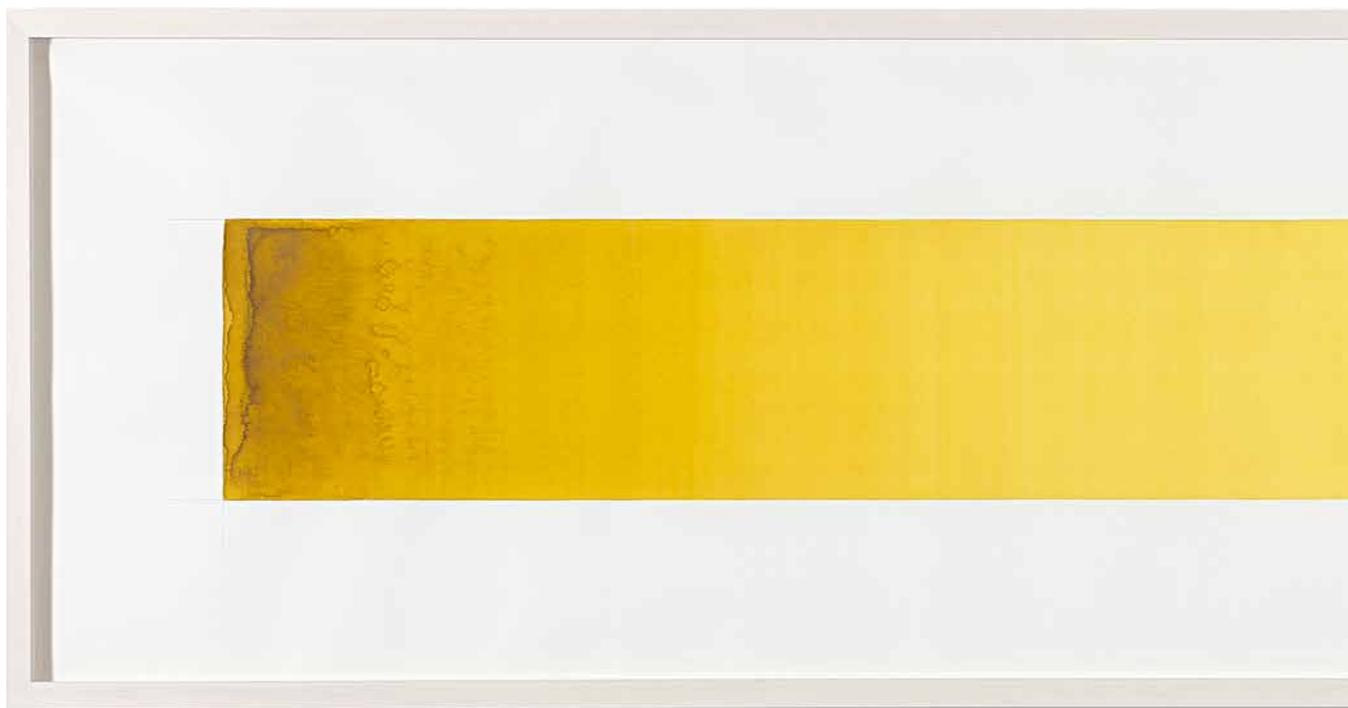
Issu de la performance radicale, Fabrice Gygi, né en 1965, a maintenant quitté ces pratiques, même s'il poursuit assidûment son travail engagé dans le champ de l'art contemporain depuis les années 1980. Formé à l'École des arts décoratifs, puis à l'École supérieure d'arts visuels de Genève, il participe à la création de l'espace indépendant d'art contemporain Forde à Genève en 1994, puis de la Galerie Darse, dans la même ville en 2007 et monte l'exposition Rathania au Musée Rath à Genève en 2011. Entre 1995 et 2007, son travail est distingué par plusieurs prix dont le prix Lissignol-Chevalier et Galland, le prix de la 6e Biennale internationale du Caire, la Bourse fédérale, le prix de la Société suisse de gravure, le premier prix de la Triennale de l'estampe contemporaine du Locle (Neuchâtel) et le premier prix QuARTier des Bains de Genève. Il vit et travaille à Genève.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

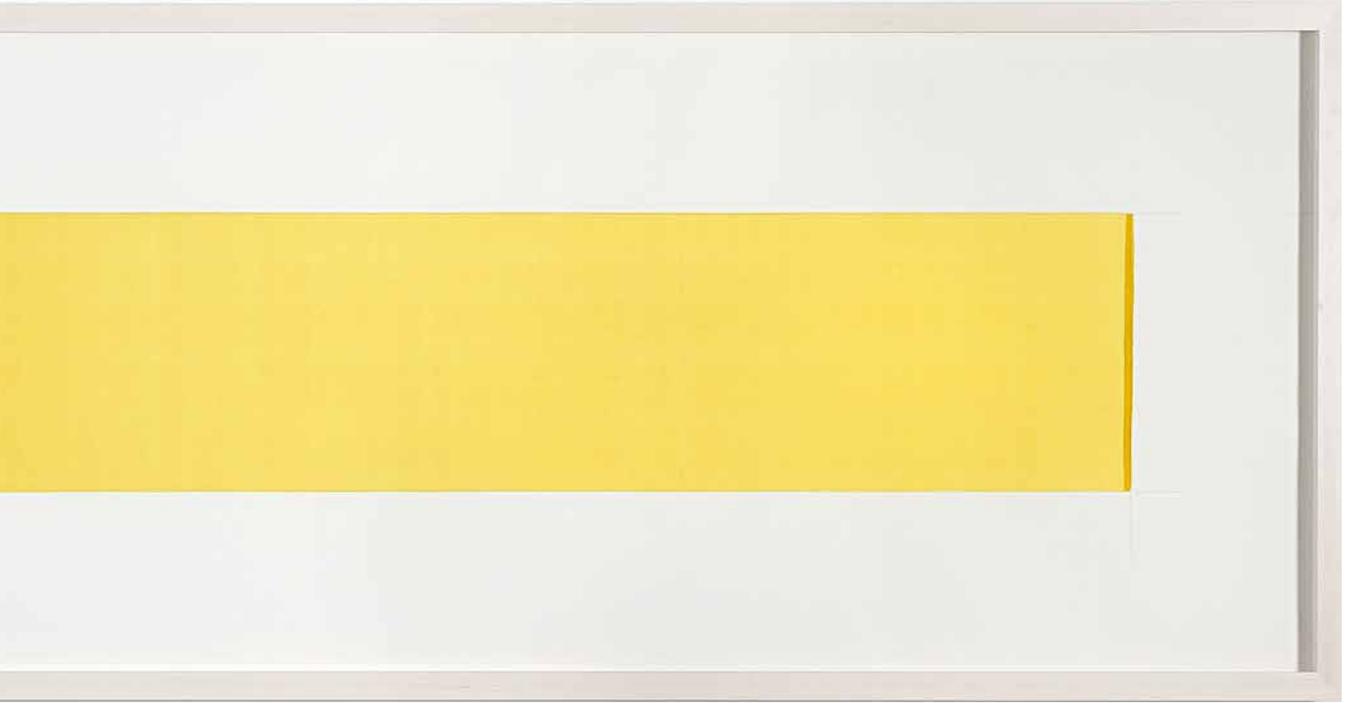
Depuis toujours Fabrice Gygi s'efforce de mettre au jour des mécanismes autoritaires inscrits dans notre société: « Ce qui m'intéresse, c'est de pointer l'autorité sous ses aspects les plus communs et les plus pervers: figure héroïque et civile du pompier, micro-sociétés comme les chorales, les fanfares ou autres associations populaires reproduisant une organisation de milice, etc. [...]. Je tente toujours de montrer l'autorité comme elle apparaît dans la réalité, c'est-à-dire de façon "naturalisée". » Pour ce faire, dès 1998, Fabrice Gygi construit ou fait construire industriellement des structures composées de bâches, d'acier, de bois et de tubulaires. Il élabore des structures sculpturales qui contiennent en elles une forme de violence, de répression ou de menace. Fabrice Gygi est un rebelle sorti très tôt des rangs de la société avec laquelle, dit-il, il se sent fondamentalement en désaccord. Dans ses œuvres toutefois, il cherche moins à exprimer ce désaccord de manière agressive, que de manifester l'ordre des choses. Ces dernières années, il lui arrive de travailler dans des formats de plus petites dimensions, réalisant notamment des pendentifs en argent ou des linogravures rehaussées par l'éclat de l'écoline. Ces dimensions plus petites — et de facto plus humaines — traduisent une envie de maîtriser l'œuvre, du concept à sa réalisation, en renonçant, pour un temps, aux grandes installations ou constructions, complexes en termes de gestion et de délégation. L'aquarelle offre un exemple de technique plus spontanée et un résultat plus abstrait caractérisé par une légèreté faite d'aplats de couleur, des caractéristiques qui contrastent avec le motif de la grille dont la symbolique est autrement plus sévère.



Sans titre, 2018
Aquarelle sur papier
177.3 x 132.4 cm



Sans titre, 2018
Aquarelle sur papier
74.4 x 284.3 cm







In situ - Allan McCollom - Four Perfect Vehicles, 1992 - Unframed, 1982-1989 - Genève

Charlotte HERZIG

SUISSE

BIOGRAPHIE

Née à Vevey, Charlotte Herzig partage sa vie entre la Suisse et Berlin. Formée à l'École cantonale d'art de Lausanne, elle obtient par la suite son master en peinture aux Etats-Unis, au San Francisco Art Institute. En 2007 et 2008, elle gagne le prix Kiefer Hablitzel et, en 2016, le prix Nestlé pour l'Art. Elle expose régulièrement, principalement en Suisse et en Allemagne, pour des expositions personnelles ou collectives. Le Studiolo de Milan lui consacre en 2017 sa première exposition personnelle en Italie. Son travail se concentre sur la peinture, un champ qu'elle élargit volontiers par le mode de l'installation, sortant de la toile traditionnelle pour intervenir de façon sensible dans l'espace. Elle développe également des projets en collaboration avec d'autres artistes comme Guy Meldem (Pully, 2016), Christopher Füllemann (Lausanne et Yverdon-les-Bains, 2016) ou Catherine Biocca (Berlin, 2016) pour des installations augmentées parfois de musique, parfois de végétaux.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Pour Charlotte Herzig, la peinture — qu'elle pratique en écoutant de la musique — est « comme une prise de notes » accumulées au cours des dix dernières années. Laisant une place cardinale à l'improvisation, sans jamais établir de croquis ou d'intention particulière avant le geste sur la toile, elle travaille toujours à partir d'une palette réduite à l'essentiel : les couleurs primaires — qui peuvent se mélanger à l'infini — et le noir et blanc. Végétaux, superpositions, patterns reviennent comme un vocabulaire formel familier. Des jeux de surface nés très librement d'une observation inconsciente de son environnement : « il s'agit sans doute de choses que je vois tous les jours mais sur lesquelles je ne fixe pas mon attention de façon délibérée ». Ainsi, tout est dans tout, selon une logique organique et une vision lyrique du monde, souvent dominées par un voile bleuté.

Hard Treck Soft Cover et *Harmless Hiccup* font partie d'une série qui, pour le moment, compte quatre peintures. Autant de paysages pensés à la fois de manière autonome ou comme les séquences d'une fiction racontée à la manière d'un rêve éveillé. Tout en douceur, ces compositions évoluent dans l'apparition et la disparition des éléments qui les composent sans jamais menacer le regardeur, bien au contraire.



Miniature sur paysage, 2016

Aquarelle sur papier contrecollée sur lithographie

Série de 15

70 x 90 cm



Hard Treck Soft Cover, 2017

Acrylique sur toile
153 x 120 cm



Harmless Hiccup, 2016

Acrylique sur toile
155 x 120 cm

Alain HUCK

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1957, diplômé de l'École des beaux-arts de Lausanne, Alain Huck participe activement dès 1987 à la fondation de l'espace M/2 à Vevey. Il s'agit là d'un lieu d'exposition qu'il gère avec plusieurs artistes que sont Jean Crotti, Robert Ireland, Jean-Luc Manz, Christian Messerli et Catherine Monney, sa compagne d'alors. Structure alternative, M/2 est durant son activité un pôle incontournable de la jeune scène artistique, mettant sur pied plus de quarante expositions en quatre ans et valorisant des pratiques artistiques encore absentes dans la région lémanique. Alain Huck est par la suite l'hôte de l'Institut suisse de Rome de 1989 à 1990, puis de la Cité internationale des arts à Paris de 1997 à 1999. Parmi d'autres distinctions, il reçoit en 2013 le Grand Prix de la Fondation vaudoise pour la culture et le prix Pro Litteris. Au bénéfice de nombreuses expositions personnelles et collectives, il est représenté par la galerie Skopia à Genève, vit et travaille à Lausanne.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

« Je vis dans un univers d'images et je travaille avec les images qui existent », explique Alain Huck qui dit ne pas avoir assez d'imagination pour en créer ex nihilo. S'il s'exprime parfois par la photographie, la vidéo ou avec des objets, le dessin est son langage premier. Au fusain volatil et charbonneux et sur des formats le plus souvent monumentaux – qui font le succès de son œuvre dès les années 2000 –, son lent et minutieux travail superpose différents niveaux d'images qui sont réalisées en plusieurs étapes. La première consistant en un transfert sur la feuille, simplement par la projection d'une photographie. Dans ses compositions, force est de constater que la figure humaine est le plus souvent absente, ou n'apparaît qu'en creux, silhouettée ou fantomatique. Imbriquant souvenirs personnels et mémoire collective, l'artiste vaudois évoque l'asphyxiante et tentaculaire complexité du monde, les grandes blessures de l'Histoire et les tyrannies sanguinaires, mais aussi la beauté et la grandeur des œuvres humaines et de la nature. Travaillant la trame, le trait, les ombres, les lumières, les « pixels artisanaux » pour reprendre ses termes, il fait de ses compositions des « kaléidoscopes de la réalité », exagérant certains aspects pour mieux rendre compte du rapport conflictuel qu'il entretient avec le monde, prenant le contrepoint de l'accélération des modes de vie actuelle, jouant sur des zones plus ou moins floues pour que le regardeur y trouve lui-même le chemin d'une narration. Car ses dessins se veulent des supports à l'échange, sinon tout cela n'aurait aucun sens selon lui.



Ruta V, 2020
Fusain sur papier,
151 x 220 cm

Alfredo JAAR

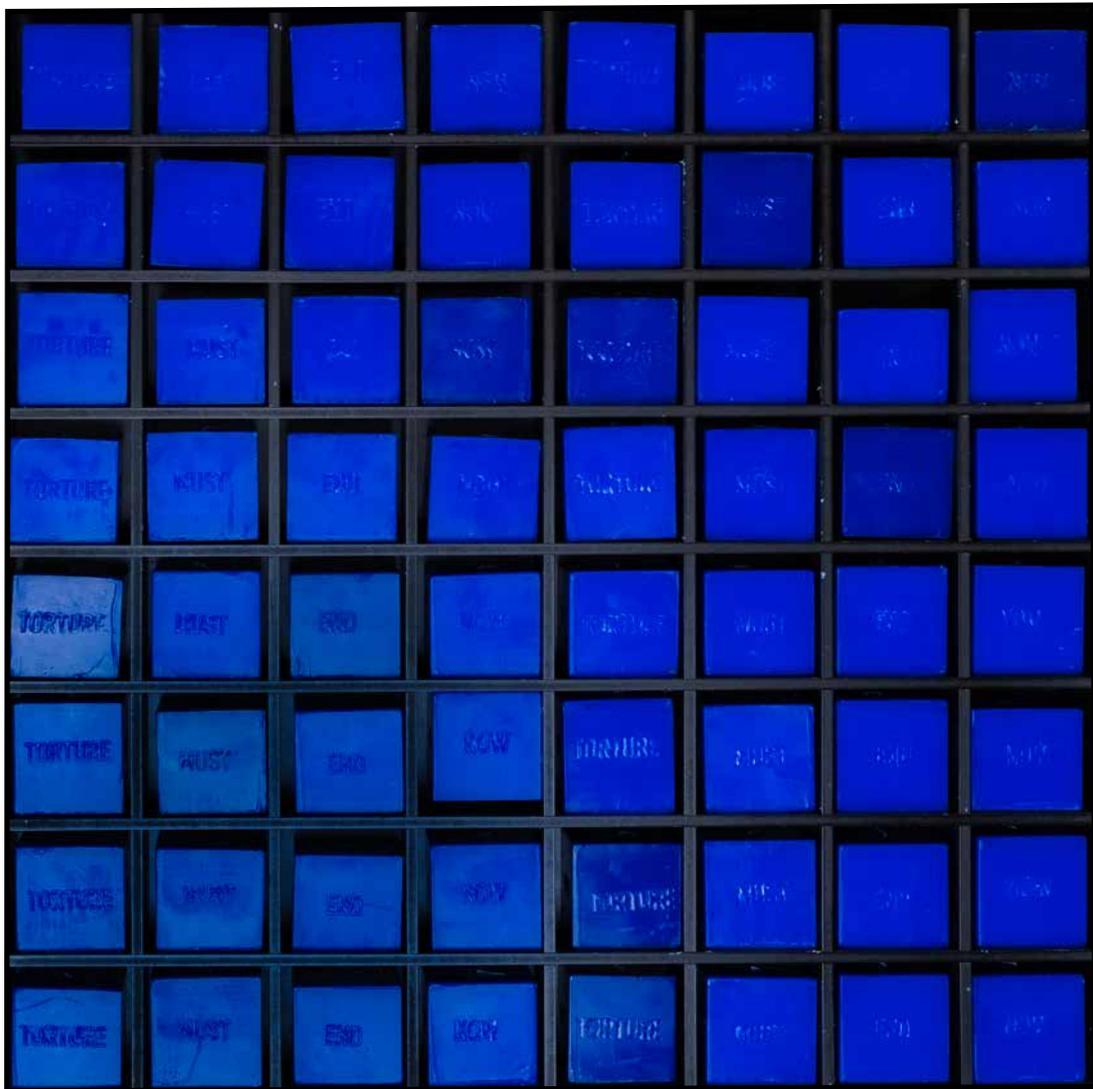
CHILI

BIOGRAPHIE

Né en 1956 à Santiago au Chili, Alfredo Jaar se forme à l'architecture et au cinéma et réalise ses premières œuvres sous la dictature avant d'arriver à New York en 1981, où il vit et travaille aujourd'hui. Celui qui se dit « artiste de projets » — appliquant les méthodes d'un architecte à des projets artistiques d'envergure —, répartit son temps de travail entre la production d'œuvres, des commandes publiques et l'enseignement (séminaires, conférences). C'est en 1986 qu'il se fait connaître internationalement alors qu'il participe à la Biennale d'art contemporain de Venise. Outre de nombreuses expositions de son œuvre organisées aux États-Unis — New Museum of Contemporary Art de New York (1992), Museum of Contemporary Art de Chicago (1992) — et en Europe — Pergamon Museum à Berlin (1992), Whitechapel de Londres (1992), Musée cantonal des beaux-arts de Lausanne (2007) —, il a pris part à plusieurs biennales d'art comme celles de Sao Paulo (1987, 1989), Johannesburg (1997), Istanbul (1995), Kwangju (1995, 2000), ainsi qu'à la Documenta de Kassel (1987, 2002). Il a reçu le Hiroshima Art Prize en 2018 et le Hasselblad Award en 2020.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Intimement touché par la situation de son pays, Alfredo Jaar s'est très vite intéressé à d'autres événements, ailleurs dans le monde — la famine au Soudan, les chercheurs d'or en Amazonie, le génocide au Rwanda — développant une conception de l'art comme moyen de secouer l'indifférence qui les entoure. Car, sans se dire artiste politique, il lui paraît tout simplement impossible de ne pas agir : « L'art est toujours politique », dit-il. « Un jour d'avril 1994, je lisais le *New York Times*, et je vois, en page 7, cinq lignes qui disaient que 35 000 corps flottaient sur le lac Kiguéla. Cinq lignes, vous vous rendez compte ! Autant d'indifférence était si indécent qu'il fallait que j'y aille, que j'exprime ma solidarité. J'ai pris une décision folle : je suis parti comme volontaire avec une ONG. Et sur place j'ai entamé un travail de témoignages visuels, d'entretiens, de cinéma. » Sans plan précis, Alfredo Jaar reste finalement un an sur place, prend 3000 photographies et tente de trouver un juste équilibre entre l'art et le politique afin d'éviter l'écueil d'une « pornographie de la violence ». Il lui faudra six ans pour donner forme à ce travail (*The Rwanda Project*, 1994–2000). C'est toujours le projet qui finit par déterminer la forme artistique à donner et non l'inverse. Quel que soit le dispositif retenu — photographie, sculpture, installation, vidéo, texte — et sa complexité, Jaar veille à prendre le contre-pied du compte rendu sensationnaliste exploité par les médias, et propose au contraire un « arrêt sur image ». *Torture Must End Now* est constituée de bougies, symbole de prière dans toutes les religions, symbole de lumière dans les périodes sombres de l'existence.



Torture Must End Now, 2022

64 bougies de cire bleue dans cadre en bois

Ed. 2/10

75,2 x 75,2 x 9,5 cm

Ann Veronica JANSSENS

ROYAUME-UNI

BIOGRAPHIE

Née en 1956 à Folkestone au Royaume-Uni, Ann Veronica Janssens vit et travaille à Bruxelles. Après s'être formée en histoire de l'art en Angleterre, elle étudie en Belgique à l'École nationale supérieure des arts visuels de La Cambre. Conjuguant peinture, sculpture et lumière – naturelle et artificielle – son travail est présenté à l'international depuis le début des années 1990. En 1999, elle représente la Belgique avec Michel François à la Biennale de Venise. Elle a exposé dans de nombreuses institutions, en Europe comme aux États-Unis. Récemment, des expositions personnelles lui ont été consacrées, en 2017, à l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne (France) et, en 2018, au Baltimore Museum of Art (USA). Œuvrant aussi bien dans le domaine public que muséal, elle réalise en 2012 un néon à Genève, en 2013 des vitraux pour la chapelle Saint-Vincent de Grignan (France) et travaille actuellement à l'achèvement d'une commande pour l'Université Paris Diderot.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Ann Veronica Janssens développe depuis la fin des années 1970 un travail expérimental qui privilégie les installations in situ et l'emploi de matériaux délibérément choisis pour leur simplicité ou leur pauvreté – comme le bois aggloméré, le verre ou le béton – ou encore leur immatérialité – comme la lumière, le son ou le brouillard artificiel. À travers ses interventions, l'artiste questionne la relation du corps à l'espace en confrontant le spectateur à des environnements ou à des dispositifs qui provoquent une expérience directe, physique et sensorielle, de l'architecture et du lieu. Elle cherche, par exemple, à intégrer le vide en le mettant « en mouvement, [en] lui conférant une sorte de temporalité ». Fondées sur des phénomènes scientifiquement démontrés, ses œuvres aux apparences minimalistes troublent la perception du regardeur principalement grâce à l'effet de la lumière. Ses recherches l'ont conduite à mettre en scène le miroitement des surfaces aux couleurs changeantes de certains matériaux chimiquement sensibles à la lumière, ou des mélanges instables de matières ou encore les effets hypnotiques des bombardements lumineux et des éblouissements. Avec les œuvres d'Ann Veronica Janssens, le spectateur est ainsi confronté à « l'insaisissable », à une expérience singulière où il perd un certain nombre de repères. Le temps que l'on passe à regarder l'œuvre et l'espace dans lequel elle est présentée sont deux paramètres à considérer dans la compréhension du travail d'Ann Veronica Janssens, ce qui rend la rencontre avec l'œuvre unique pour chaque regardeur.



ANN VERONICA JANSSENS

Magic Mirroir Pink #2, 2013-2016

Film polyester dichroïque, verre de sécurité, verre flotté

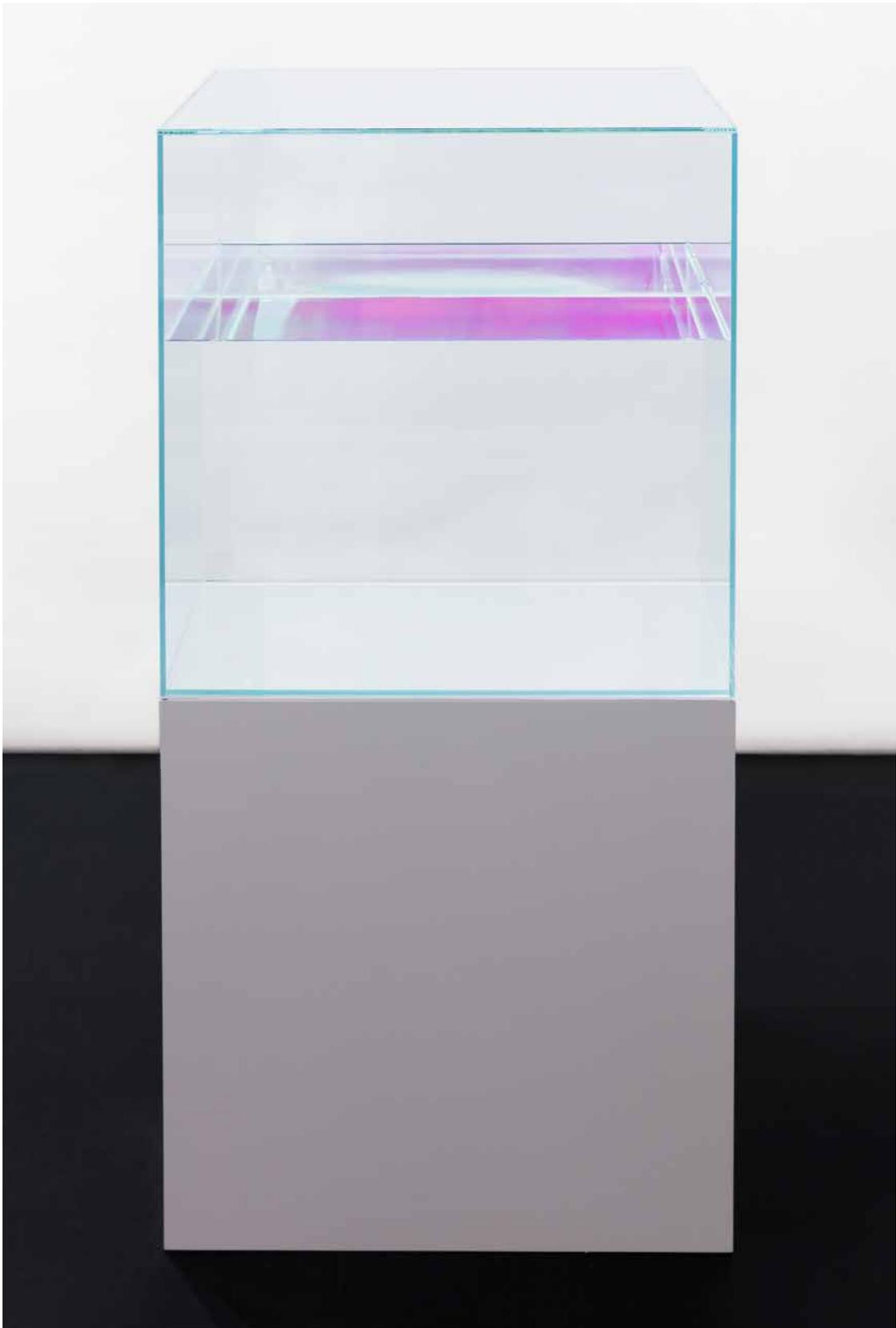
Ed. de 1 + 1EA

120 x 120 x 1,8 cm



Blue Hawaii, 2018

Film polyester dichroïque, verre de sécurité, verre flotté
Détail



ANN VERONICA JANSSENS

Blue Hawaii, 2018

Verre, huile de paraffine, film dichroïque mat, base en bois
120 x 60 x 60 cm

Alexandre JOLY

FRANCE

BIOGRAPHIE

Alexandre Joly est né en 1977 à Saint-Julien-en-Genevois, à la frontière suisse. Il étudie de 1997 à 2003 à l'École supérieure des Beaux-Arts (aujourd'hui la HEAD) de Genève. Il a reçu de nombreux prix de prestige, y compris plusieurs bourses et résidences. En 2010, le programme d'échange d'artistes suisses en résidence de recherche de Pro Helvetia lui permet de collaborer avec des biologistes en Chine, où il étudie et enregistre des batraciens. Il collabore régulièrement avec des compagnies de danse et de théâtre, contribuant à leurs créations originales. Il vit et travaille à Genève. En 2016, Alexandre Joly s'est vu décerner la Bourse d'art visuel de la Ville de Genève.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

La nature, les paysages, les animaux, tels sont les thèmes récurrents des installations d'Alexandre Joly. L'artiste développe progressivement une œuvre en mutation, cherchant constamment à se surprendre lui-même dans sa quête de magie. Chacune de ses œuvres recèle un enchantement, la recherche de perceptions particulières s'accompagnant chez lui du désir de partager son monde merveilleux. La mythologie, les lieux sacrés, voire les forces primitives, s'y déposent en strates, au gré de chronologies variées, stimulant les sens, évoquant des souvenirs et l'imaginaire de l'enfance dans une iconographie débridée, exubérante, rappelant la bande dessinée ou les mangas.

Les œuvres sont souvent cinétiques, résonantes. L'artiste travaille en effet à créer du son par la vibration de surfaces variées. Depuis des années maintenant, il utilise de petits haut-parleurs piezo qu'il installe dans des murs de galeries, dans des bûches ou des animaux en peluche, et relie avec du fil de cuivre afin de former un réseau amplifiant les sons naturels, quelquefois mixé avec des sons et des fréquences électroniques. Dans les installations de Joly, le son devient un matériau sculptural, redoublant l'effet visuel.



Samvada, 2015

Installation, sculpture sonore

Haut-parleurs piezo, système audio, corde de piano, papier peint

Dimensions variables



Les terrains d'attente, 2022

Marbre découpé
250 x 120 x 37 cm



Tobias KASPAR

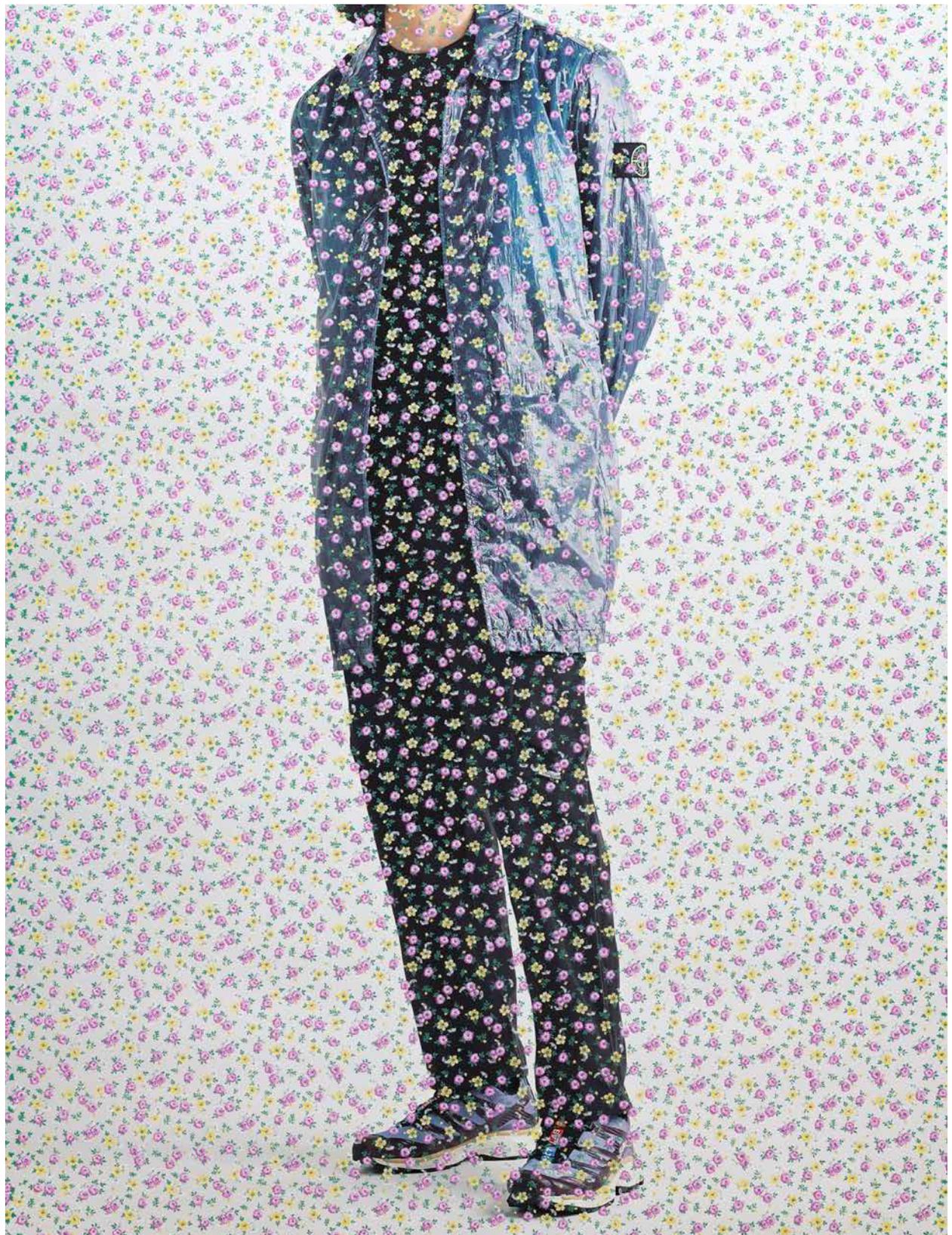
SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1984 à Bâle, Tobias Kaspar vit et travaille à Riga et à Zurich. Formé à la Hochschule für Bildende Künste de Hamburg puis de Frankfurt entre 2005 et 2010, il est très vite récompensé par divers prix, dont le Förderpreis HFBK Hamburg en 2009, obtient les Swiss Art Awards en 2010 et 2013, et bénéficie également de différentes résidences aux États-Unis, en France, en Espagne et en Italie. Des expositions personnelles ont été organisées par le KIM, Centre d'art contemporain de Riga, Lettonie (2017), le Swiss Institute à Rome, la Kunsthalle de Saint-Gall en Suisse, le Midway Contemporary Art Center de Minneapolis et encore la Kunsthalle de Berne.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Tobias Kaspar cherche à comprendre comment l'objet, l'image, le texte, la forme et son contenu interagissent. Son art se décline en de multiples facettes qui échappent à toute tentative de synthèse, promettant d'amener l'art bien au-delà de sa définition. Si la photographie est un médium qu'il emploie régulièrement, il travaille également la vidéo, l'installation ou la sculpture. Le recours aux tissus et aux broderies renvoie quant à lui à des questions liées à l'identité telle que l'on tente de la construire dans nos sociétés occidentales. Comment se comporter aujourd'hui dans notre monde capitaliste ? Comment, quand et en quelles circonstances peut-on encore trouver son propre espace à l'heure où tout se ressemble, où la mondialisation envahit tout ? Par le biais de son travail artistique, Kaspar propose une forme de stratégie pour se positionner en tant qu'artiste et en tant que citoyen de façon plus générale. Ainsi, avec le styliste Joy Ahoulou, il crée en 2012 sa propre marque de jeans, et il est également le co-fondateur avec Hannes Loichinger en 2009 du magazine *Provence* qui sort huit fois par an. Trois ans plus tard, il inaugure le Toby's Tristram Shandy Shop à Berlin, présente une installation et une performance à Art Basel et participe dans le même temps à la Berlin Esoteric Fair. Enfin, récemment, Tobias Kaspar a dessiné des costumes pour le ballet « The Parade » du chorégraphe Adam Linder (2013). Autant d'activités qui forment une pratique artistique plurielle dans l'idée d'entrer en dialogue avec notre monde à différents niveaux. Les rapprochements qu'il parvient à créer entre les univers de la mode et de l'art démontrent par exemple combien les règles de l'un et de l'autre se rejoignent en de nombreux points, et comment la mode courtise les protagonistes de l'art contemporain en tant que ressources et groupes cibles dans le même temps.



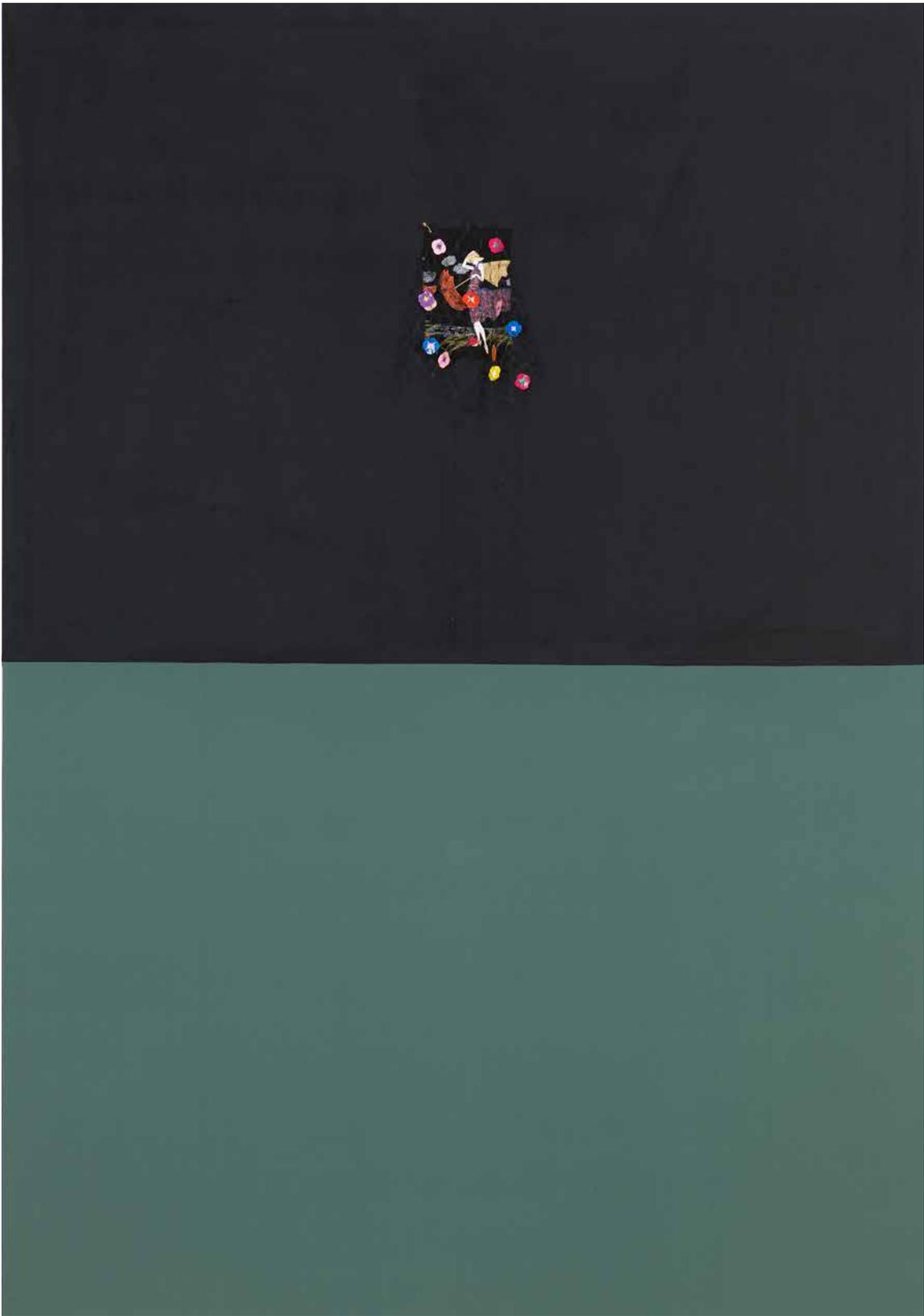
Mille Fleurs (Leif Randt), 2022

Acrylique, sérigraphie et impression jet d'encre
184 x 139 cm



Untitled (NFS15-Blue-Black Embroidery), 2018

Broderie sur tissu
200 x 140 cm



Untitled (NFS13 Green-Black Parapluie), 2018

Broderie sur tissu
220 x 140 cm

Imi KNOEBEL

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Imi Knoebel est né Klaus Wolf Knoebel à Dessau (Allemagne) en 1940. De 1962 à 1964, il étudie le design structurel et la composition constructive à la Werkkunstschule de Darmstadt, selon les théories des fondateurs du Bauhaus Johannes Itten et László Moholy-Nagy. Il doit son surnom « Imi » à son ami et camarade Rainer Giese ; ensemble, ils forment le duo Imi & Imi, c'est-à-dire « Ich mit Ihm » (« Moi et lui »). De 1964 à 1971, ils étudient ensemble à la Kunstakademie de Düsseldorf avec Blinky Palermo, sous la direction de Joseph Beuys. Imi Knoebel participe aux Documenta de Kassel de 1972, 1977, 1982 et 1987. En 1996, le Haus der Kunst de Munich lui consacre une vaste rétrospective itinérante. En 2009, une autre rétrospective a lieu à la Gare de Hambourg et à la Neue Nationalgalerie de Berlin. En 2018, Imi Knoebel a présenté une exposition personnelle de grande envergure au Museum Haus Konstruktiv à Zurich.

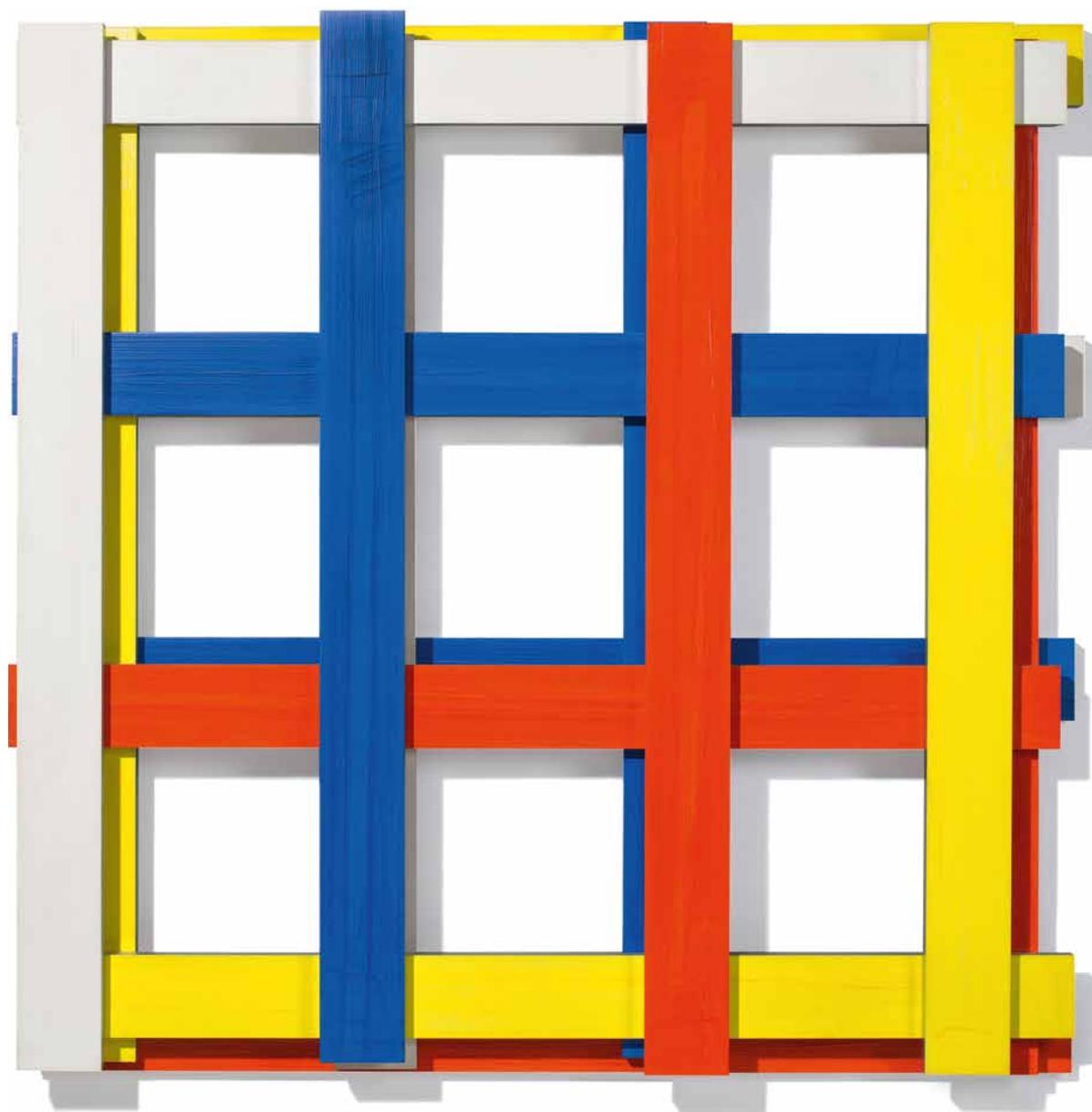
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Imi Knoebel est l'un des artistes essentiels de sa génération. Son œuvre aux nombreuses facettes s'étend sur plus de 50 ans de dessins, peintures, sculptures, photographies, projections et installations. Très tôt, il adopte une position réductionniste fondée sur les lignes pures, les projections de lumière et les images blanches. En 1968, il projette de la lumière dans des pièces vides et documente ces projections avec des photographies : il est alors parmi les premiers à utiliser la photographie comme médium artistique.

L'influence du Bauhaus se fait plus sensible par la suite, notamment dans son utilisation de la géométrie et de la couleur. À partir de 1974, il expérimente la peinture antirouille industrielle, qu'il applique en brillantes et expressives combinaisons colorées sur des plaques de métal ou de contreplaqué. Les panneaux sont ensuite disposés en relation spatiale les uns avec les autres, formant d'immenses sculptures interrogeant les relations entre l'espace, la surface et la couleur. Quand son ami le célèbre artiste Blinky Palermo meurt en 1977, Imi Knoebel lui rend hommage avec sa série *24 colours for Blinky*. Il cessera ensuite d'utiliser le noir et blanc, pour se consacrer exclusivement à la couleur. Ses toiles sont à la fois expressionnistes et formalistes, mettant en question les effets du matériau et de la couleur. Knoebel rejette toute idée de spiritualité.

En 1988, Imi Knoebel réalise l'œuvre d'art sociale *Kinderstern*, et crée la fondation du même nom, qui lutte aujourd'hui encore pour les droits des enfants. Les étoiles produites sont vendues au profit d'enfants nécessiteux, Knoebel se montrant ici fidèle à l'enseignement de Joseph Beuys selon lequel l'art doit changer la société.

Geste éminemment symbolique de la part d'un artiste allemand, Knoebel dessine en 2011 des vitraux pour la cathédrale de Reims, qui voisinent ceux commandés à Marc Chagall en 1974.



IMI KNOEBEL

Alle Vier, 1998

Acrylique sur tubes carrés en aluminium
102.5 x 102.5 x 8.6 cm



Ohne Titel, 1990
Acrylique sur plexiglas
100 x 72 cm



Ohne Titel, 1994
Acrylique sur plexiglas
90 x 66 cm

Stéphane KROPF

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1979, Stéphane Kropf vit et travaille à Lausanne. Il participe à de nombreuses expositions collectives depuis le début des années 2000. En 2004, il expose *Minerva* au MAMCO de Genève. Avec son frère Laurent, il investit l'Espace Curtat à Lausanne, en 2010. En 2014, il expose seul au château de Gruyères, présentant ses œuvres dans toutes les salles de l'édifice. La même année, il expose à la Villa Bernasconi, à Genève. Stéphane Kropf est aujourd'hui responsable du Bachelor en Arts visuels de l'École cantonale d'arts de Lausanne, où il a lui-même étudié, et curateur de l'Espace lausannois d'art contemporain, la galerie de l'école.

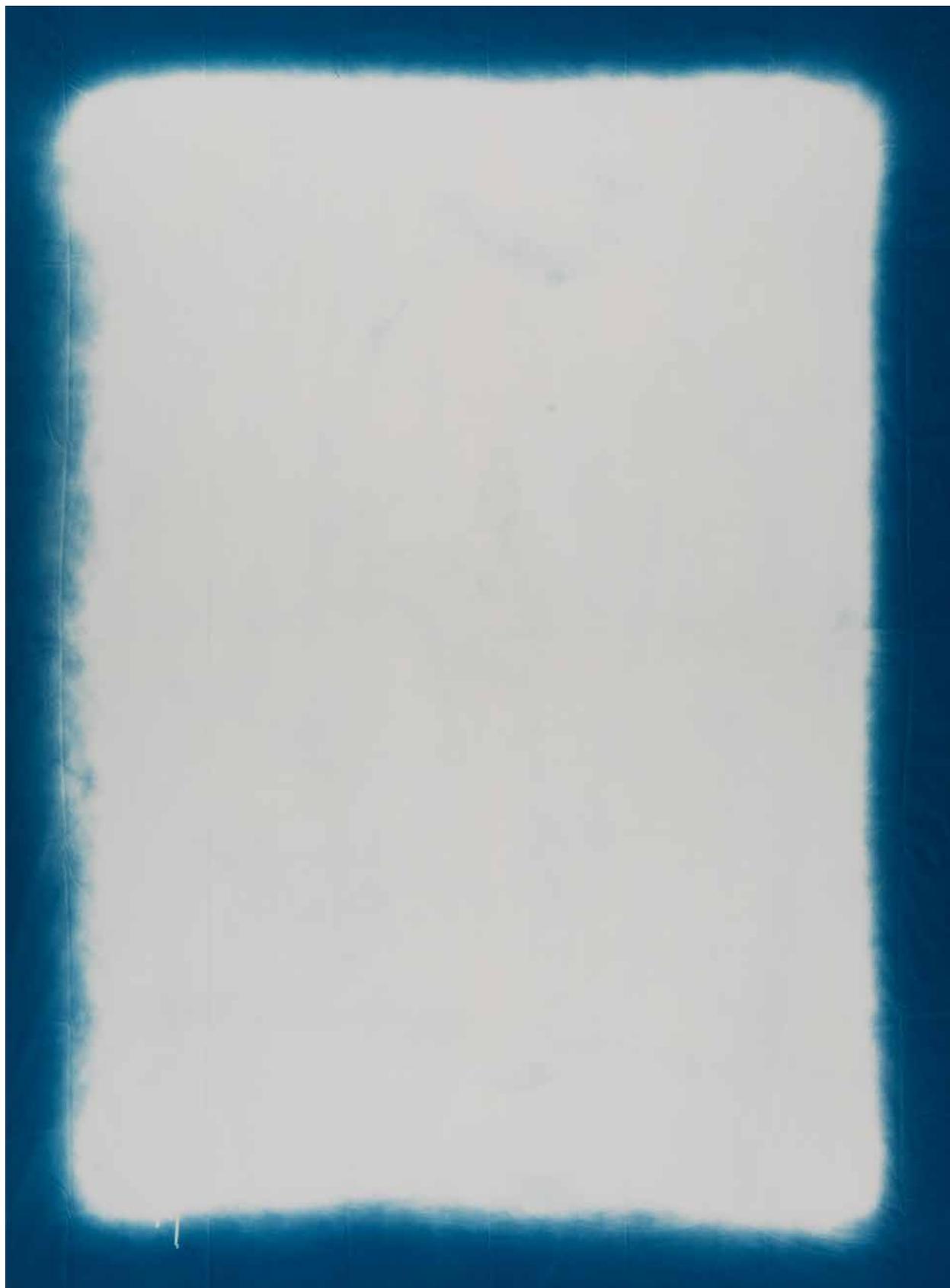
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

La peinture, une affaire d'illusion et d'impressions. Une affirmation que le jeune artiste suisse Stéphane Kropf a érigée en leitmotiv de son travail et en principe de sa démarche artistique. Ses œuvres jouent sur les effets d'optique et sur les perceptions du spectateur. Ses toiles incarnent une abstraction expressive et éloquente, produisant un impact naturel. Les grandes dimensions de ses œuvres, souvent conçues en séries, ne font que décupler leur puissance.

Stéphane Kropf s'efforce d'exploiter pleinement le potentiel de ses ressources artistiques. Pour lui, la matière est primordiale. Certaines de ses toiles sont peintes avec un acrylique particulier réfléchissant la lumière, interagissant avec l'espace environnant et modifiant ainsi la réception de l'œuvre. L'œil du spectateur est ainsi conduit à changer de réaction plusieurs fois, à l'instar de l'atmosphère ambiante. Cette attention portée à l'observateur, qui joue un rôle essentiel, est à la fois requise et recherchée. C'est pourquoi les œuvres de Kropf sont plus percutantes observées *in situ*, quand les surfaces et la densité variable de la peinture interagissent et communiquent.

Reproduits sur d'immenses tableaux, des objets du quotidien aussi banals que des tickets de caisse ou des notes de restaurant révèlent une beauté inédite. Dans ces œuvres, la composition s'affranchit de l'abstrait pour dévoiler un panorama de montagnes, un de ces paysages typiquement suisses à l'image de ceux que les billets de train helvétiques affichaient naguère sur la bande anti-contrefaçon.

Les tableaux *Porrima*, *Epsilon Eridani*, *Kajam* et *Suzaku* portent le nom d'étoiles ou de constellations. L'astronomie et le cosmos sont des références récurrentes dans le travail de Kropf. Dans cette série, le contraste entre la zone blanche du centre et les couleurs iridescentes qui l'entourent, appliquées à l'aérographe, est des plus frappants. Ces couleurs vives mettent en évidence l'espace de la toile autant qu'elles se fondent avec lui. Sa démarche inclut une remise en question de la peinture : qu'est-ce qui occupe le centre ? Les marges font-elles partie du tableau ou le délimitent-elles ? A chacun de répondre en fonction de sa propre perception.



Vivacious, 2017
Cyanotype sur coton
190 x 140 cm



Epsilon Eridani, 2013

Acrylique sur toile
180 x 140 cm



Porrina, 2013

Acrylique sur toile
180 x 140 cm



Suzaku, 2013
Acrylique sur toile
90 x 80 cm



Ginga, 2013
Acrylique sur toile
90 x 90 cm





6



Wolfgang LAIB

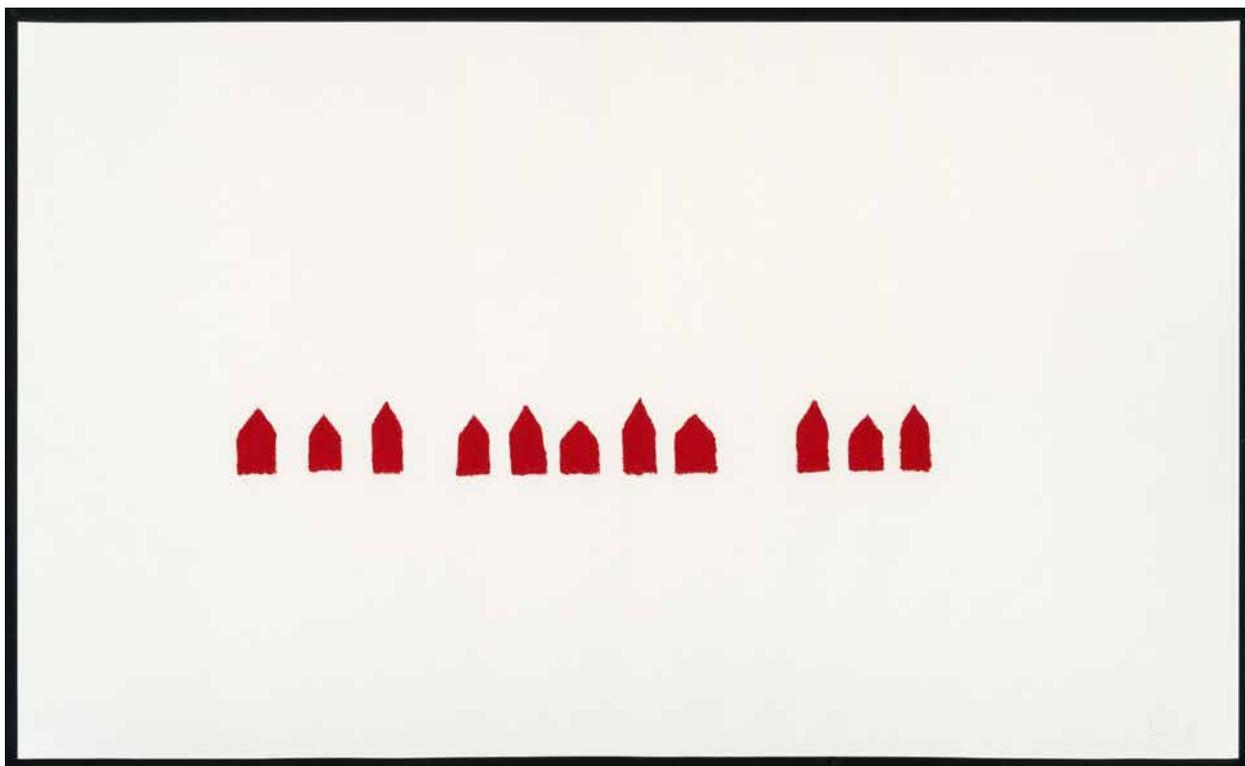
ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1950 à Metzingen en Allemagne, Wolfgang Laib entretient depuis l'enfance une relation étroite avec l'Inde où il a suivi ses parents dans les années 1960. Adolescent, il découvre l'art – ses parents collectionnent l'art minimaliste – en même que Tao, Nietzsche, Lao Tseu et Schopenhauer. Il se lance dans des études de médecine à l'Université de Tübingen, quand, en 1972, il réalise une première œuvre en sculptant un parfait Brahmanda – inspiré d'objets qu'il a vus en Inde – après avoir découvert une pierre noire en Allemagne. Il décide alors de devenir artiste. Depuis, il organise sa vie entre son pays natal (Hochdorf) et l'Inde. Il participe à la documenta 7 et 8. En 1986, sa première grande exposition institutionnelle a lieu au Musée d'art moderne de la Ville de Paris. Une rétrospective de son œuvre parcourt les États-Unis au début des années 2000, présentée notamment au Hirshhorn Museum à Washington. Il obtient le prix Arnold-Bode-Preis à la documenta de 1987 et en 2015 le Praemium Imperiale à Tokyo.

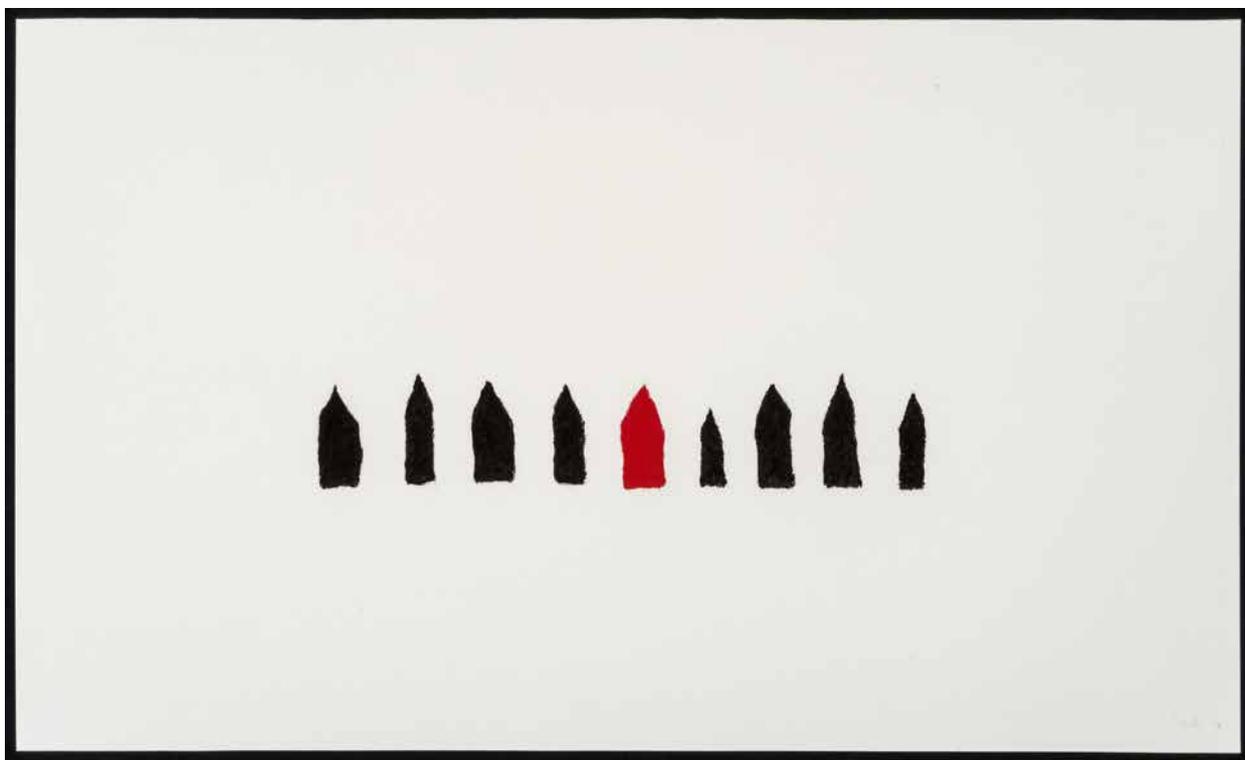
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

« Est-ce que je crois en Dieu ? Je crois en l'art, ce qui est une manière de croire en Dieu. » Très influencé par l'artiste-chamane Joseph Beuys et Mario Merz dont il retient les matériaux pauvres et à cheval entre les cultures de l'Occident et de l'Orient, Wolfgang Laib a la sagesse de laisser parler son œuvre. Inspiré par les sutras indiens et les poèmes soufis, il évoque le monde dans ses plus modestes détails, cherche la quintessence du moment présent sans s'encombrer de grands discours. « La vie n'est pas une question d'évolution. C'est une question d'essence, pas de devenir ». Caractérisé par une grande simplicité, immédiatement identifiable, son travail se répète obsessionnellement avec les mêmes motifs, tels que des cônes et des rectangles, ainsi que des motifs stylisés de maisons. Depuis plus de trente ans, Laib pose au sol des carrés de pollen – qu'il récolte lors de longues promenades – qui irradient, sculpte des *Milchsteine* (« pierres de lait ») : de grands blocs de marbre remplis avec du lait, creuse dans l'espace des chambres de cire qui diffusent leur odeur et invitent au repli. Rencontre du minéral et de l'organique, de l'inerte et du vivant. Autant de leitmotifs que Laib déploie avec zen, cherchant constamment à restaurer une relation spécifique à la nature qui, selon lui, a été modifiée par la science. Dans son travail, l'infiniment petit est souvent lié à l'infiniment grand de manière à interroger notre place dans l'univers.



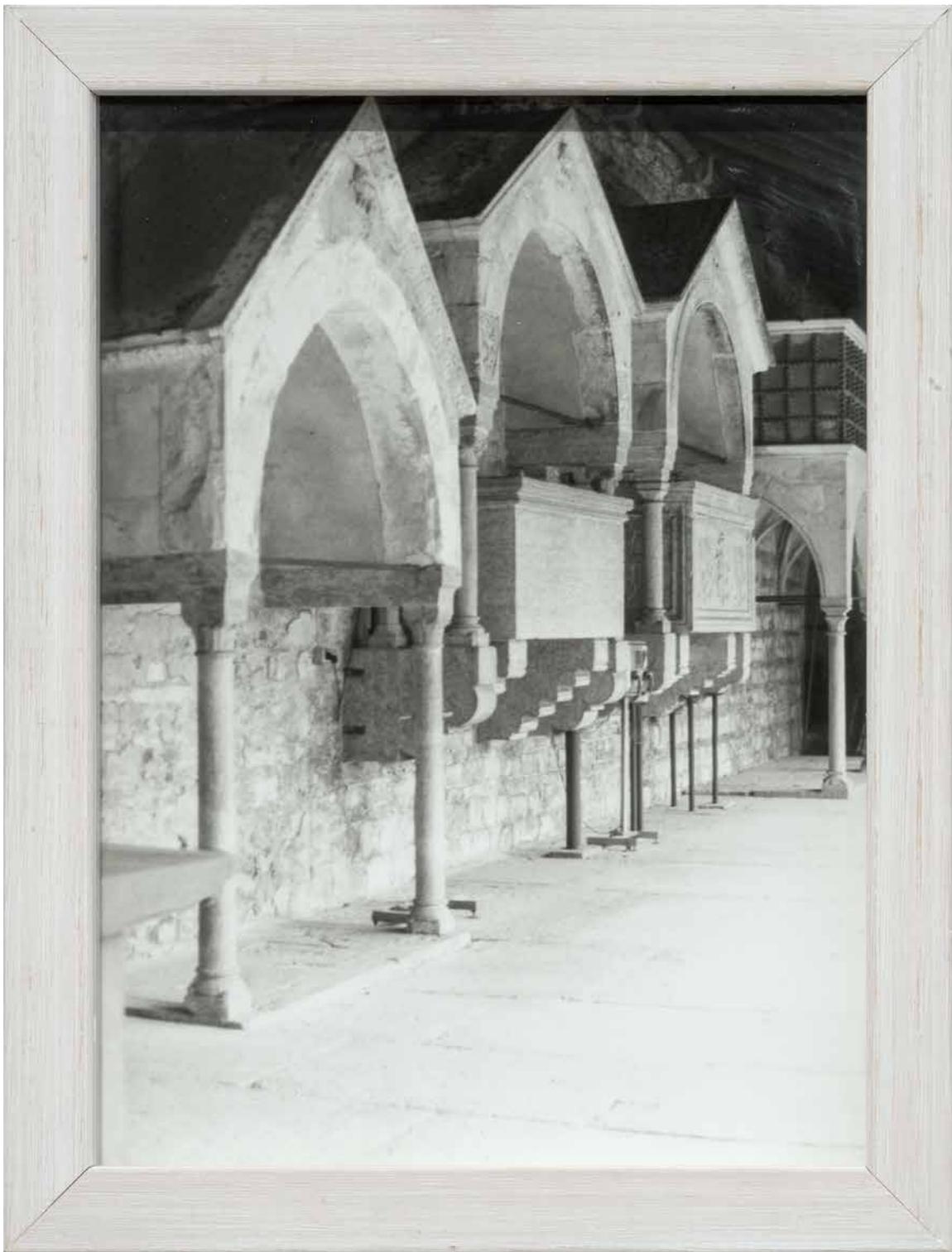
Untitled, 2010

Crayon et pastel à l'huile sur papier
39 x 64 cm



Untitled, 2010

Crayon et pastel à l'huile sur papier
39 x 64 cm



Verona, Italien, 1996

Tirage cibachrome

Ed. 1/6

25 x 18.3 cm



Islamisches Grab, Gujarat, Nordwestindien, 1997

Tirage cibachrome

Ed. 1/6

25.3 x 20.5 cm

Leo GABIN

BELGIQUE

BIOGRAPHIE

Le collectif Leo Gabin est fondé en 2000 par Lieven Deconinck, Gaëtan Begerem et Robin De Vooght. Tous trois nés à Gand, les artistes y étudient à l'Académie royale des Beaux-Arts, l'une des plus anciennes écoles d'art de Belgique, où ils enseigneront également en tant que collectif. Renommé sur la scène de l'art contemporain, le trio exploite la vidéo, la peinture, le dessin et la sculpture, livrant des œuvres inspirées des médias et des images de l'Internet.

LES ARTISTES ET LEUR ŒUVRE

Désormais bien connu sur la scène de l'art contemporain, le collectif Leo Gabin s'intéresse aux milliers d'images qui forment notre paysage visuel et virtuel, courant et quotidien. L'Internet représente en effet une fenêtre sur le monde, où des images de toutes sortes circulent et cohabitent, délivrant une masse d'informations qu'il est nécessaire de décrypter. Le collectif s'approprie ces images pour créer des œuvres nouvelles, qui fixent ce mouvement incessant sur toile, dans la sérigraphie, des installations ou des vidéos. À une époque où tout le monde est auteur et contribue à enrichir l'univers virtuel, les œuvres du trio accèdent à une nouvelle dimension.

Les techniques et les matériaux s'y mêlent, non sans laisser toujours visible l'image originelle, moteur de la création. Leo Gabin interroge particulièrement la culture américaine qui a abreuvé la jeunesse des trois artistes, mettant en scène ses stéréotypes, ses excès ou ses paradoxes.

On ne s'étonne donc pas de l'attention que prête Leo Gabin aux comportements des adolescents, chez qui la frontière entre vie privée et vie publique est souvent mince, par exemple lorsqu'ils exhibent leur vie sur la toile. Certains films du collectif recueillent ce genre de scènes et les compilent en des suites incongrues d'actions répétitives. C'est sur YouTube encore que Leo Gabin a trouvé l'idée de reproduire la chambre d'une adolescente vue sur Internet, pour une exposition à l'espace New Holland à Saint-Petersbourg. Rien n'y manque : posters de stars hollywoodiennes et de chanteurs à la mode, bibelots d'enfant sur les meubles, la couleur rose dominant l'ensemble. Aussi attiré par la culture dont elles émanent que par leur intérêt plastique, exubérant et coloré, le collectif s'approprie donc des images ou des vidéos postées par des particuliers afin de les déplacer dans un nouveau contexte. Dans un environnement où le flux médiatique ne s'arrête jamais, le jeune collectif promet de nous révéler des aspects encore insoupçonnés de la culture visuelle actuelle.



Bone Dance, 2013

Laque industrielle, peinture à la bombe, acrylique et sérigraphie sur toile
210 x 150 cm



No Introduction, 2013

Laque industrielle, peinture à la bombe, acrylique et sérigraphie sur toile
210 x 150 cm



Post Face Tat, 2013

Laque industrielle, peinture à la bombe, acrylique et sérigraphie sur toile
210 x 150 cm

Sol LEWITT

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Sol LeWitt est né en 1928 à Hartford (Connecticut). Après un Bachelor de Beaux-Arts de l'université de Syracuse (New York), obtenu en 1949, il voyage en Europe avant de servir dans l'armée pendant la guerre de Corée. En 1953, il s'installe à New York où il travaille comme graphiste dans l'agence d'architecture de I. M. Pei. En 1960, il est engagé comme réceptionniste au MoMA, où ses collègues s'appellent Lucy Lippard, Robert Ryman, Dan Flavin et Robert Mangold, comme lui jeunes artistes à la recherche d'une nouvelle direction pour leur travail. Sol LeWitt participe à plusieurs expositions collectives fondatrices, parmi lesquelles *Primary Structures* au musée juif de New York, la Documenta IV de Kassel en 1968 et l'exposition de Harald Szeemann *Quand les attitudes deviennent forme à la Kunsthalle* de Berne. Ses œuvres figurent dans les collections des musées les plus influents du monde. Sol LeWitt est mort en 2007.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Sol LeWitt doit sa place dans l'histoire de l'art à sa contribution essentielle au mouvement de l'art conceptuel. Il joue en effet un rôle-clé dans la révolution esthétique des années 1960, qui tourne radicalement le dos à l'expressionnisme abstrait à la mode dans le New York des années 1950 et 1960. LeWitt ne s'intéresse ni au récit interne, ni à l'imaginaire descriptif : l'artiste est à ses yeux un générateur d'idées. Cette conception joue un rôle central dans la transition entre modernité et postmodernité. Ses *Phrases sur l'art conceptuel* (1969) font de lui l'un des premiers théoriciens cohérents de ce courant. Son œuvre continue de faire référence pour les artistes des générations suivantes.

La conception de l'activité artistique comme acte intellectuel et pragmatique ajoute une dimension nouvelle au rôle de l'artiste, radicalement différente du modèle romantique régnant jusqu'alors. Pour LeWitt, l'idée est une œuvre d'art en elle-même. De la même manière qu'un architecte dessine le plan directeur d'un immeuble avant de passer la main à son équipe, l'artiste doit être capable de déléguer à d'autres la réalisation de l'œuvre qu'il a conçue, voire de renoncer à la produire. L'œuvre de LeWitt s'étend de la sculpture, de la peinture et du dessin à des pièces presque exclusivement conceptuelles, n'existant que sous forme d'idées ou d'éléments du processus artistique.

Sol LeWitt publie plus de 50 livres d'artistes entre 1966 et 2002. En 1976, il participe, avec Lucy Lippard et d'autres, à la fondation de Printed Matter, Inc., organisme pour la publication et la diffusion de livres d'artistes.



Complex Forms, 1990

Sérigraphie couleur
Détail



Complex Forms, 1990

Sérigraphie couleur

Ed. 11/15

5 éléments, chacun 43.2 x 150 cm



Los CARPINTEROS

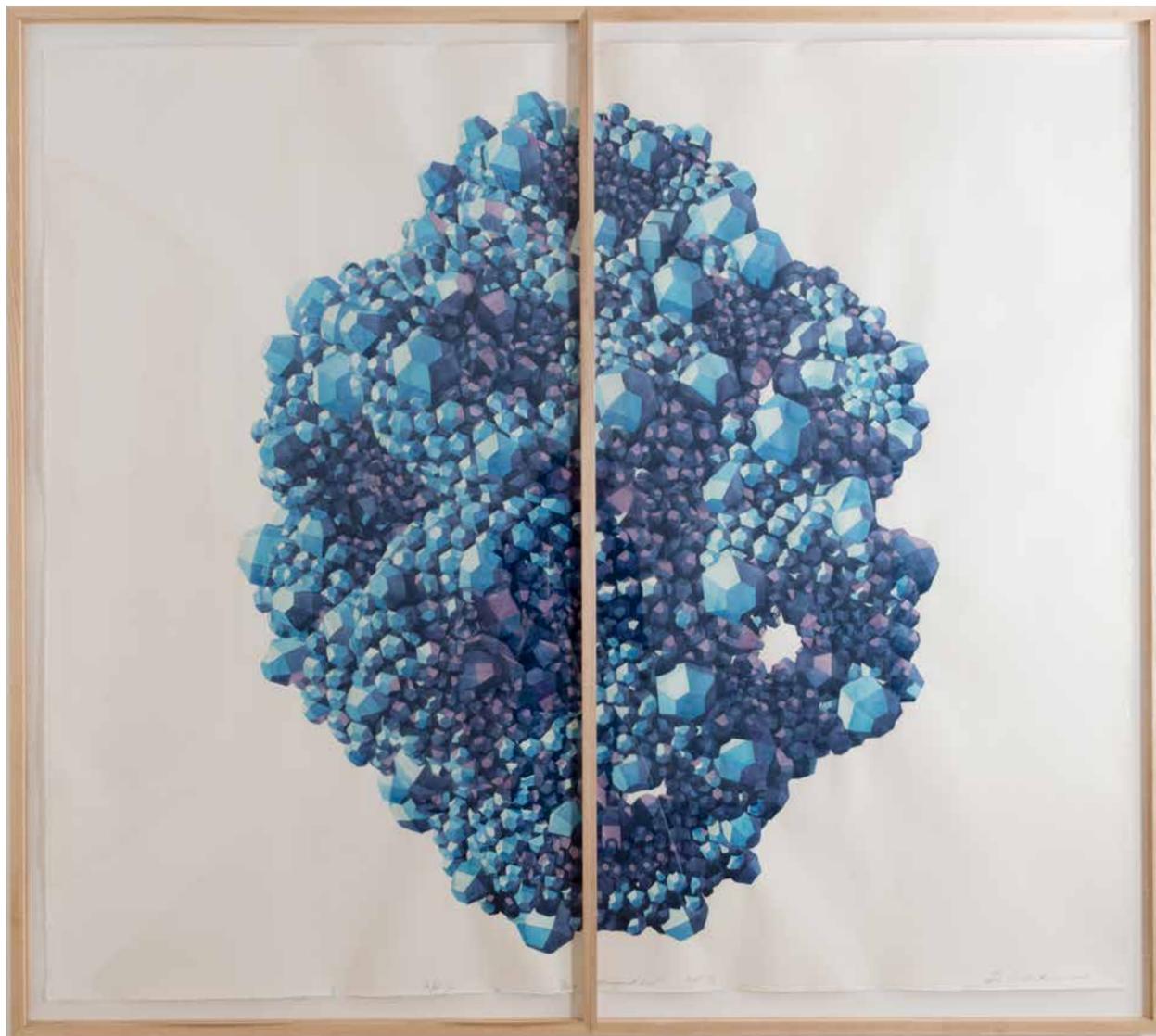
CUBA

BIOGRAPHIE

Los Carpinteros (soit « les menuisiers », car, durant leurs études, faute de matériaux disponibles, ils plaçaient le bois au cœur de leur création) est un collectif d'artistes créé en 1992 à La Havane. Constitué au départ de trois Cubains diplômés en 1994 de l'Instituto Superior de Arte à La Havane : Marco Antonio Castillo Valdés (né en 1971 à Camaguey), Dagoberto Rodríguez Sánchez (né en 1969 à Caibarién, Las Villas), et Alexandre Arrechea Jesús Zambrano (né en 1970 à Trinidad, Las Villas), le collectif démarre son activité du temps des études, puis, en 2003, se réduit au duo Valdés-Sánchez. Tous deux vivent et travaillent à La Havane à Cuba et à Madrid, notamment pour la réalisation de pièces qui ne peuvent être produites dans leur pays d'origine. Les œuvres de Los Carpinteros sont présentes dans de nombreuses collections privées et publiques telles que celles du Museum of Contemporary Art à Los Angeles, du MoMa à New York, de la Tate Gallery à Londres, du Museo Nacional de Bellas Artes de la Havana, du Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, à Madrid, ou du Museum of Fine Arts à Houston. Ils ont exposé à Cuba, en Europe, en Amérique du Nord et ont reçu de nombreux prix.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Sculptures, installations ou performances, complétées par des vidéos ou des dessins aquarellés, les travaux principalement tridimensionnels du collectif Los Carpinteros cherchent à comprendre et à questionner l'aspect fonctionnel de l'architecture et du design, et également des objets usuels du quotidien. Faisant fi des lois de la nature — les bâtiments qu'ils imaginent peuvent apparaître aussi petits que des meubles, et les outils aussi grands que des tours de briques —, les pièces du duo occupent une place ambiguë entre conceptualisme, activisme et formalisme. Malgré une apparence parfois légère et humoristique au premier abord, les pièces qu'ils conçoivent revêtent habituellement un caractère critique, voire politique. Cette dichotomie leur permet d'examiner la relation entre l'art et la société, la forme et la fonction, l'aspect pratique et la superficialité. L'expérimentation des lieux ou des objets qu'ils créent est le mot d'ordre. Et les aquarelles qu'ils réalisent sont à comprendre comme des plans architecturaux de constructions très élaborées. Rehaussées de teintes délicates, elles offrent une palette de possibilités et d'inspirations pour la fabrication d'œuvres à venir, bien que certaines restent seulement à l'état de croquis préparatoires et imaginaires. Dans tous les cas, quel que soit leur devenir, elles permettent d'ouvrir la discussion et la réflexion sur le bâti et de vérifier une fois encore l'espace qui réside « entre le fonctionnel et le non-fonctionnel ».



LOS CARPINTEROS

Polen Hexagonal Azul, 2016

Aquarelle sur papier

Diptyque

214.5 x 243 cm





In situ : **Thomas Ruff** – STE 1.41 (Stern 20h48m / -40°), 1192 – 17h58m / -25°, 1990 – Genève

Rafael LOZANO-HEMMER

MEXIQUE/CANADA

BIOGRAPHIE

Rafael Lozano-Hemmer est né à Mexico en 1967. Il suit des études de chimie-physique à l'Université Concordia, à Montréal, avant de s'intéresser aux arts électroniques. Il réalise entre autres des œuvres pour la commémoration du millénaire de Mexico (1999), pour les célébrations de Rotterdam, capitale européenne de la culture (2001), celles de l'élargissement de l'Union européenne à Dublin en 2004, ou encore pour le 50^e anniversaire du musée Guggenheim de New York en 2009. En 2003, Rafael Lozano-Hemmer est nommé artiste de l'année par le magazine *Wired*. Il remporte de nombreuses autres récompenses, dont deux grands prix d'art interactif de la British Academy of Film and Television Arts de Londres en 2002 et en 2005, ainsi que le prix de la meilleure installation aux International Digital Media Awards de Toronto en 1996. En 2007, l'artiste est le premier à représenter officiellement le Mexique dans le cadre de la 52^e Biennale de Venise. En 2018, il a eu d'importantes expositions personnelles au Musée d'art Amorepacifique de Séoul et au Musée d'art contemporain de Montréal, entre autres. Ses œuvres ont été acquises par les plus grandes collections muséales. Rafael Lozano-Hemmer vit et travaille entre Montréal et Madrid.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

L'art de Rafael Lozano-Hemmer cherche à redéfinir les rapports entre l'homme et la cité, les humains entre eux et leurs relations avec les machines et la technologie. L'artiste mobilise pour ses installations différents médiums contemporains, notamment les ordinateurs, les téléphones portables, les écrans, l'Internet, la vidéo, les projections. Il bouscule en cela les normes traditionnelles de l'art, intégrant à celui-ci des formes et des médiums désormais courants.

La formation de Rafael Lozano-Hemmer se ressent dans son art : complexes et très précises, ses œuvres développent de nouvelles formes artistiques utilisant la science comme constante plastique et esthétique. Le public n'est pas oublié pour autant. Ses installations intègrent en effet souvent des capteurs ultra-sensibles qui interagissent avec les spectateurs et font d'eux de véritables acteurs des œuvres, les installations s'animent au moyen des mouvements produits par les personnes qui entrent dans leur champ. Le spectateur fait donc pleinement partie de l'œuvre, interagissant avec elle par ses gestes, ses déplacements dans l'espace, sa voix, les battements de son cœur.

Entre architecture et art de la performance, les vastes installations se déploient au sein d'espaces publics, suscitant une communication entre le passant et son environnement. En demandant, par exemple, au visiteur de prendre activement part à l'œuvre, cet art interactif incarne aussi des conceptions poétiques : les installations se déploient souvent dans des espaces immergés dans l'obscurité ou la nuit, au milieu de laquelle les écrans et les lumières apparaissent magnifiés, plongeant le spectateur dans une atmosphère particulière.

La surprise et l'aspect ludique fascinent le public lorsqu'il constate que ce sont ses propres mouvements qui animent les machines. Le principe de l'installation *Zero Noon* est toutefois différent. Une horloge y donne l'heure selon des calculs métriques surprenants, utilisant des centaines de registres différents disponibles sur Internet (informations officielles de gouvernements, d'institutions financières, d'organisations non-gouvernementales ou d'autres données vérifiées) pour fournir des statistiques variées. Le spectateur participe ici encore à cette œuvre complexe et ludique, puisque c'est lui qui active les différentes statistiques en fonction de ses envies. Cette rencontre entre l'homme, la science et l'art est ainsi essentielle à l'œuvre de Lozano-Hemmer.



RAFAEL LOZANO-HEMMER

Zero Noon, 2013

Technique mixte, ordinateur, logiciel, écran HD, boîtier en métal

Ed. de 12 + 2EA

43 x 43 x 10 cm

Robert MAPPLETHORPE

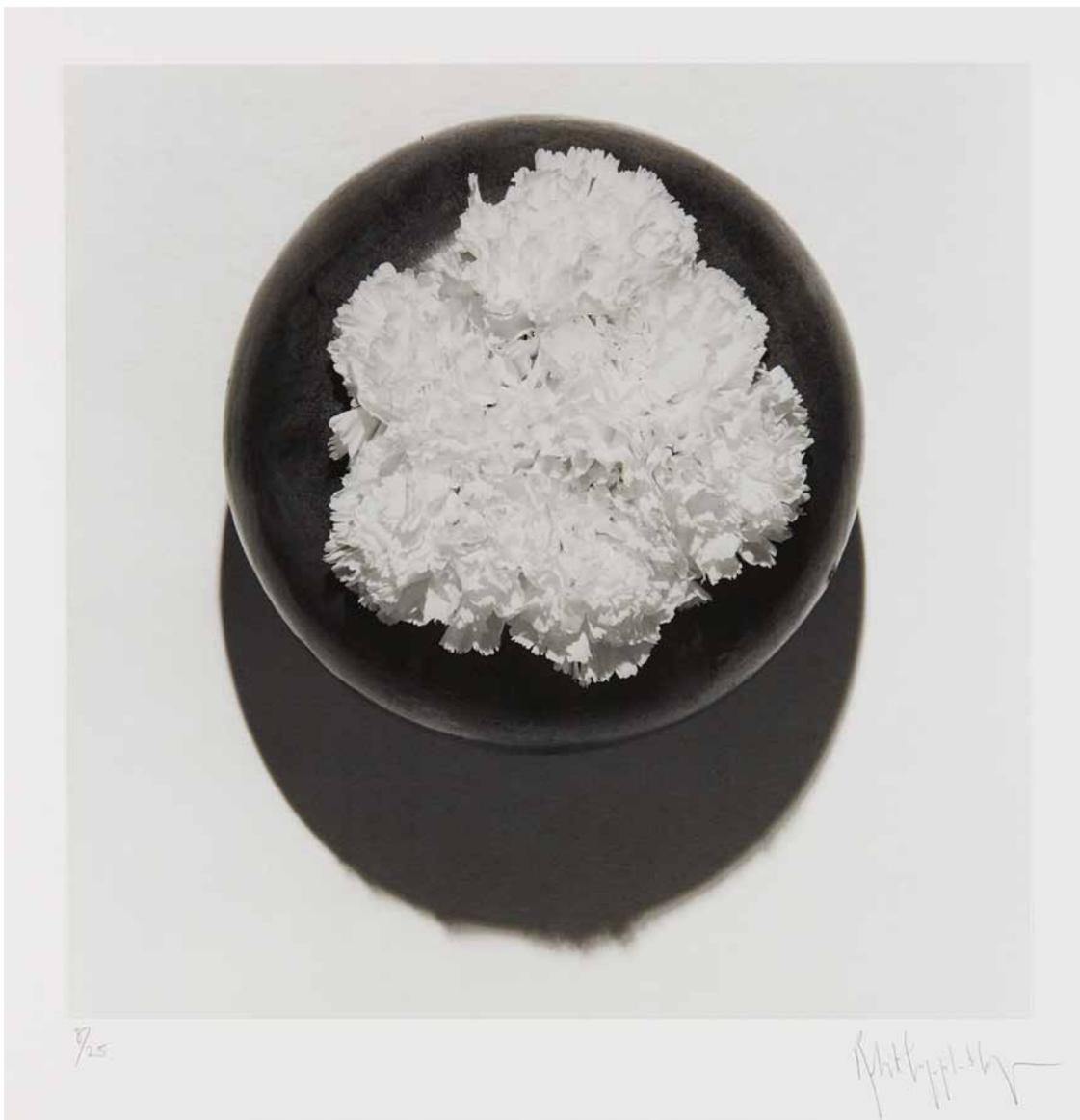
ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

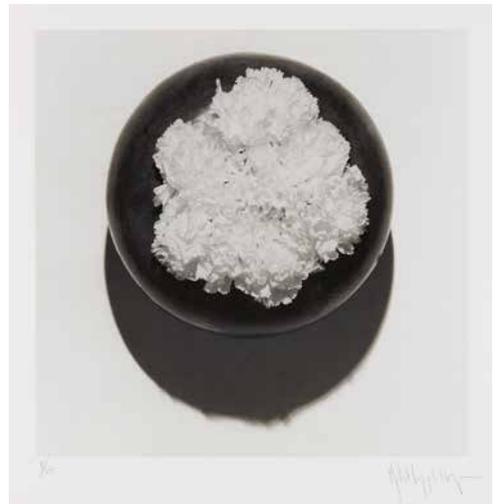
Né à New York en 1946, Robert Mapplethorpe décède dans la même ville en 1989. Il étudie les arts au Pratt Institute de 1963 à 1969, date à laquelle il emménage avec la chanteuse et artiste Patti Smith au Chelsea Hotel. C'est ensemble qu'ils font connaissance des membres du célèbre atelier qu'Andy Warhol ouvre cinq ans plus tôt, la Factory. Sa pratique photographique se renforce après une visite aux archives photographiques du Metropolitan Museum of Art en 1971. En 1972, le collectionneur Sam Wagstaff devient son ami et mécène, et lui achète un studio. Il commence alors à exposer régulièrement et dès 1980 collabore avec différents magazines, dont *Vogue*, en produisant essentiellement des photographies publicitaires. Ses photographies homo-érotiques l'ont fait connaître du grand public de l'art et ont déchaîné les foudres de l'Amérique puritaine à l'occasion de l'exposition *The Perfect Moment* organisée par Janet Kardon en 1988 à l'Institute of Contemporary Arts de Philadelphie, retraçant 25 années de sa production.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

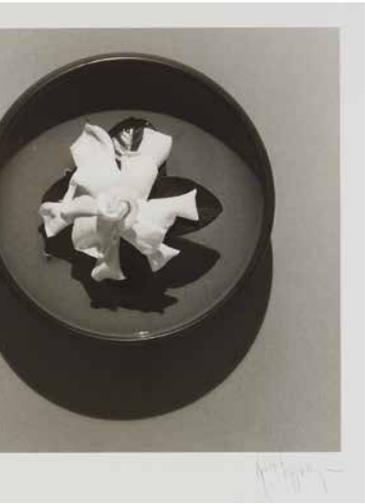
Admirateur de l'artiste américain Andy Warhol, Robert Mapplethorpe utilise d'abord la photographie dans sa peinture, avant de s'y consacrer pleinement à travers l'autportrait – sans complaisance – et le portrait de célébrités du monde des arts et du spectacle. Ses premières réalisations sont des Polaroids de son amie proche, Patti Smith, avant de se mettre à photographier aussi bien des artistes, des compositeurs, des personnalités mondaines, des stars du cinéma pornographique que des membres de l'underground SM. Son œuvre se ramène à trois genres : la nature morte – fleurs et sculptures antiques à la fin de sa vie ; le portrait et le nu. Travaillant de préférence en noir et blanc, sur un fond neutre, sombre et homogène, et dans un format carré, il atteint la plus grande perfection formelle de son art dans ses nus (*Black Males*, 1980), qui témoignent de sa fascination pour le corps humain, et plus spécialement pour celui des hommes noirs aux physiques sculpturaux. Ses photographies ont parfois été considérées comme scandaleuses, choquantes pour leur contenu, et pourtant, en même temps, encensées pour leur qualité raffinée et leur grande maîtrise technique : immobilité, symétrie, virtuosité en font des produits classiques d'une grande perfection. Érotiques, ses photographies de nus masculins tendent parfois à la pornographie, et ses photographies de fleurs sont souvent rattachées symboliquement au registre sexuel, mais toutes entretiennent suffisamment de distance, sans émotion et sans jugement, au bénéfice d'une puissance esthétique.



Y Portfolio, 1978
Détail



Y Portfolio, 1978
Tirage argentique
Edition 8/25 + 6 EA
13 parties, chacune 19,1 x 19,1 cm



Christian MARCLAY

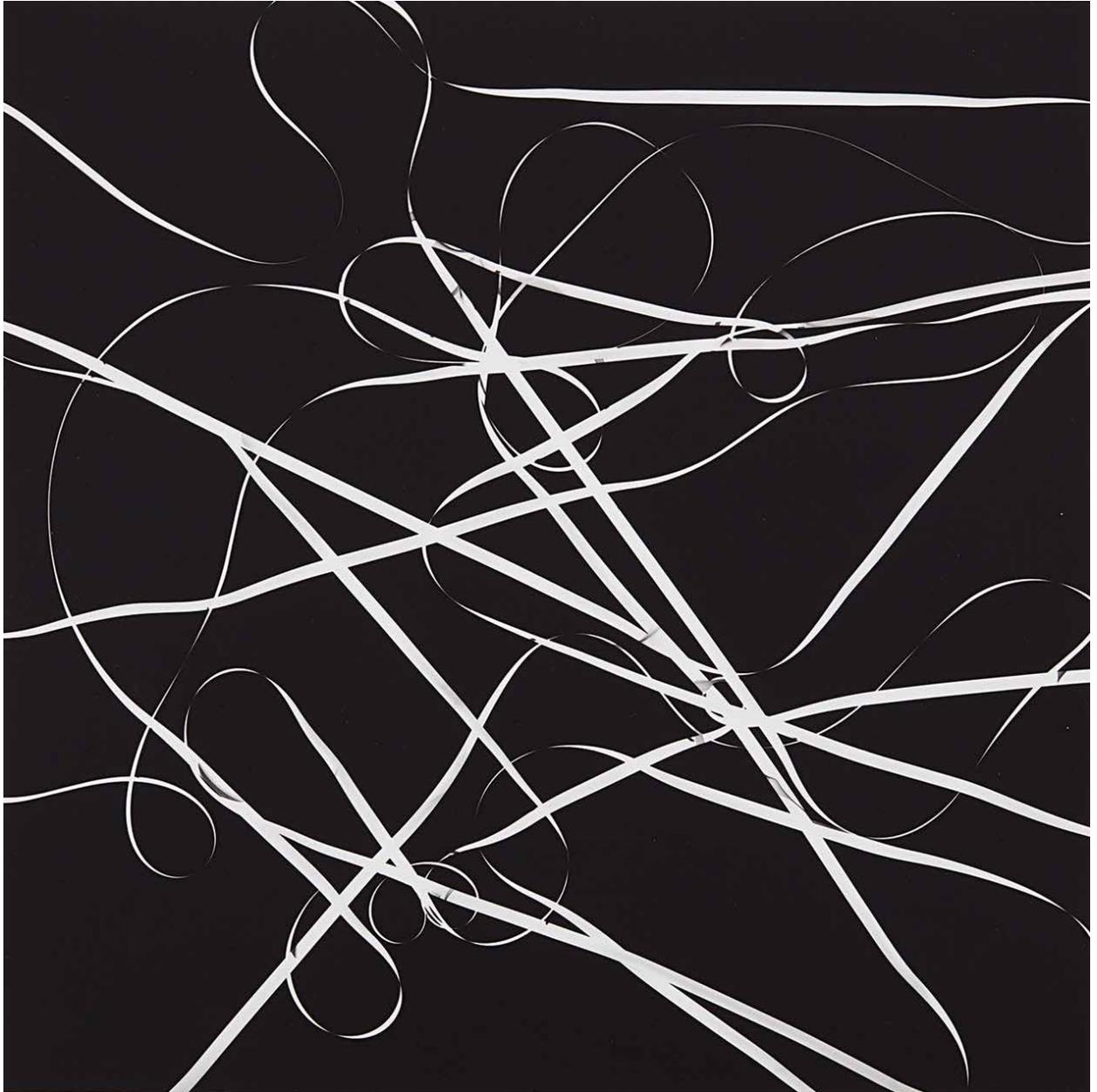
ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Né en 1955 en Californie, Christian Marclay se forme à Genève (à l'École supérieure d'art visuel) et à Boston (au College of Art). Vivant et travaillant aujourd'hui entre New York et Londres, il est à la fois musicien — il a collaboré avec Sonic Youth, le Kronos Quartet, Otomo Yoshihide, Ikue Mori —, compositeur, pionnier dans les années 1970 lorsqu'il utilise des platines vinyles pour créer des collages sonores, et artiste plasticien. Ses œuvres sont exposées au Musée d'art moderne de San Francisco (2001), au Centre Pompidou à Paris (2000, 2002-2003), au Seattle Art Museum, à la Tate Modern à Londres et au Palais de Tokyo (2004), au Moderna museet de Stockholm (2006) et à la Cité de la musique à Paris (2007). En 2011, il reçoit le Lion d'or à la Biennale de Venise pour *The Clock* (2010), un film de 24 heures à vivre en temps réel et dans lequel ont été compilés des milliers de séquences de films existants où apparaissent les heures, les minutes, voire les secondes. Ainsi, l'heure qu'il est à l'écran est toujours identique à l'heure que l'on vit.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

« Une grande partie de mon travail concerne la manière dont une image exprime un son, comment le son est exprimé visuellement », explique-t-il. « Plasticien de la » ou « compositeur des temps modernes », l'artiste explore un espace commun, souvent considéré improbable, qui réunit les arts plastiques et la musique. Au cœur de cette recherche, l'Américain d'origine genevoise combine une multitude de médias tels que le son, les pochettes d'albums, les disques vinyle, les bandes magnétiques ou les extraits de film. S'il doit sa renommée essentiellement à la virtuosité de ses montages cinématographiques, si son travail de performance constitue un pan caractéristique de son œuvre, il existe toutefois une pratique artistique quotidienne qui se fait plus discrète, celle de la photographie. Du photogramme à l'instantané numérique, en passant par le cyanotype et les clichés trouvés, l'artiste se confronte à toute une histoire de la photographie. En silence, les images sont à comprendre paradoxalement comme des notes de musique. Les clichés qu'il capte à travers le monde depuis quarante ans donnent en effet naissance mentalement à des sons. Rompu par des photographies d'onomatopées, de concerts, voire d'un t-shirt ou d'un parapluie habillé d'une portée musicale, le calme apparent des salles où les photographies sont exposées joue une musique latente, oscillant entre les domaines de l'archivage et du devenir. Dans ces images (cybachromes) produites aux quatre coins du monde entre 2003 et 2005, la guitare est maîtresse par sa forme, sa promotion, son absence ; elle domine la composition et entonne ces airs joués partout, sur les routes comme au coin d'une rue.



CHRISTIAN MARCLAY

Untitled, 2001
Photogramme unique
30.5 x 30.2 cm



Lisbon, 2005
Tirage cibachrome
Ed. 1/5
32.8 x 39.4 cm



CHRISTIAN MARCLAY

New York, 2004

Tirage cibachrome

Ed. 1/5

32.8 x 39.4 cm



Los Angeles, 2003

Tirage cibachrome

Ed. 1/5

32.8 x 39.4 cm



Seattle, 2005
Tirage cibachrome
Ed. 1/5
39.8 x 32.4 cm



Vishh!, 2006

Impression pigmentaire sur papier Arches
Edition de 5 + 2 EA
267,9 x 100 cm



Cigarettes, 2016

Animation muette en boucle ininterrompue
Edition 5/6 + 2 EA
Dimension variable

Teresa MARGOLLES

MEXIQUE

BIOGRAPHIE

Née en 1963 à Culiacán au Mexique, Teresa Margolles entame sa carrière en pratiquant la photographie après des études d'art et de sciences de la communication à Mexico City. Ainsi, durant quelques années, elle bénéficie du savoir des réfugiés politiques chiliens ou argentins qui, selon ses propres termes « ont favorisé une vision humaniste ». Par la suite, elle est membre du collectif Semefo (aujourd'hui dissout) dans lequel elle chante et comble son besoin de performance. Convaincue que « l'émotion est plus directe s'il y a peu d'éléments », elle oriente son art vers une forme de plus en plus minimaliste. Pour son travail, elle fréquente les morgues et finit par obtenir un diplôme en médecine légale, car « les manières de mourir des gens en disent long sur le thermomètre social ». Ce n'est donc ni le trépas ni le corps en tant que présence physique, qui l'intéressent, mais bien le cadre économique et politique de son pays dans lequel s'inscrit la mort.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Par le biais d'installations montrées de Kassel à Vienne en passant par Venise, Madrid, Glasgow, Gwangju ou New York, Teresa Margolles évoque les morgues mexicaines où s'élaborent — physiquement ou conceptuellement — la plupart de ses œuvres. Des travaux enracinés dans la violence endémique de son pays, où narcotrafic, corruption et exclusion sociale provoquent des milliers de morts chaque année. Davantage que choquer, l'artiste désire confronter son public à des réalités que personne ne veut reconnaître. Face à la guerre entre les trafiquants de drogue et le gouvernement, face aux règlements de compte entre cartels et face, enfin, au féminicide de Ciudad Juárez qui sévit au Mexique, Teresa Margolles est une artiste emblématique de la dénonciation, empruntant son vocabulaire plastique aux conséquences de cette violence : le corps assassiné. Dans *40 kilómetros*, au travers de 21 photographies, elle documente des autels installés sous des arbres situés entre Culiacán — capitale de Sinaloa — et Playa Altata. Rendant hommage aux victimes décédées le long de cette route, cette série densifie l'horreur de la situation en opposant les arbres, symboles universels de la vie, aux crimes affichés sous leurs frondaisons. Si, entre autres choses, cette œuvre tire sa force de son silence, c'est parce que l'artiste évite l'écueil de représenter le crime comme le fait la presse à sensation qui sature l'espace des médias d'images violentes. Rappelons toutefois que pour le pavillon mexicain de la Biennale de Venise en 2009, sous le titre *De qué otra cosa podríamos hablar?* Teresa Margolles investissait un *palazzo* avec la boue et le sang récupérés sur des scènes de crime. Au sol, le fluide rouge était lavé par plusieurs performers, à la serpillère, ne manquant pas d'emplir les lieux d'une odeur impossible à oublier.



40 kilómetros, 2014

Photographie couleur

Ed. 2/6

21 éléments, chacun 42.5 x 29 cm

Fabian MARTI

SUISSE

BIOGRAPHIE

Fabian Marti est né à Fribourg (Suisse) en 1979. Il étudie à la Haute École d'art de Zurich et à la Mountain School of Arts de Los Angeles. En 2011, l'artiste présente son installation monumentale *The Summit of It* à la Biennale de Venise. En 2013, il dirige au Centre Pasquart de Bienne l'exposition *Marti Collection*, où il présente notamment son *TwoHotel-Project*, inspiré par Alighiero Boetti, ainsi que des œuvres reçues en échange d'autres artistes. En 2014, l'artiste conçoit l'architecture de l'importante exposition *The Crime Was Almost Perfect* au Centre d'art contemporain Witte de With de Rotterdam. Parmi ses expositions récentes figurent le Centre de la Photographie de Genève, le musée Rietberg de Zurich ou le Kunstmuseum de Lucerne. Fabian Marti vit et travaille entre Los Angeles et Zurich.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les œuvres de Fabian Marti oscillent entre formes géométriques et références à la vanité du monde. La tapisserie y côtoie l'installation et la photographie. La céramique, technique ancestrale que l'artiste utilise depuis plusieurs années, se décline en vases qui décrivent souvent un mouvement perpétuel au moyen de formes en spirale, tout en s'inscrivant dans une approche archaïque de l'utilisation de la terre, matière première et primaire. Ces formes obsessionnelles convoquent l'hypnose et les effets d'optique, évoquant aussi des disques qui renfermeraient une musique secrète et magique. L'artiste continue par ailleurs de produire les photogrammes qui lui ont acquis la notoriété. Après avoir tiré en chambre noire, à l'aveugle, des images issues de son important répertoire visuel sur papier photosensible grand format, il en retravaille ensuite les formes à l'ordinateur et sur papier transparent, livrant des œuvres imposantes et d'une haute qualité esthétique.

Les influences culturelles de Fabian Marti puisent à de nombreuses sources : l'art ancien, les masques africains, les super-héros américains constituent quelques-unes de ses inspirations. L'artiste recherche par ailleurs une forme de connexion avec la nature, de communion avec son essence, au moyen de constructions éphémères qui sont autant d'habitations qu'il met à la disposition d'autres artistes. *TwoHotel-Project*, dont le titre rappelle le *One Hotel* fondé par Alighiero Boetti à Kaboul dans les années 1970, est une structure minimaliste en bois construite sur la plage de Bahia au Brésil, prévue pour servir de lieu de vie et de travail à deux artistes. L'artiste s'intéresse également aux substances naturelles qui donnent accès à l'exploration de l'inconscient et permettent la perte de contrôle, à l'instar des champignons magiques qu'il photographie, émergeant mystérieusement de l'obscurité qui les environne. Des formes naturelles de ce genre, présentes dans les rituels chamaniques qui fascinent l'artiste, reviennent de manière constante dans son travail.

Les matériaux de Marti composent des structures imposantes et compliquées, qui s'étendent parfois dans l'ensemble de l'espace d'exposition. L'artiste subvertit ainsi le mode d'exposition traditionnel consistant à accrocher des tableaux sur des cimaises, comme pour mieux accueillir le public dans le monde singulier de son art.



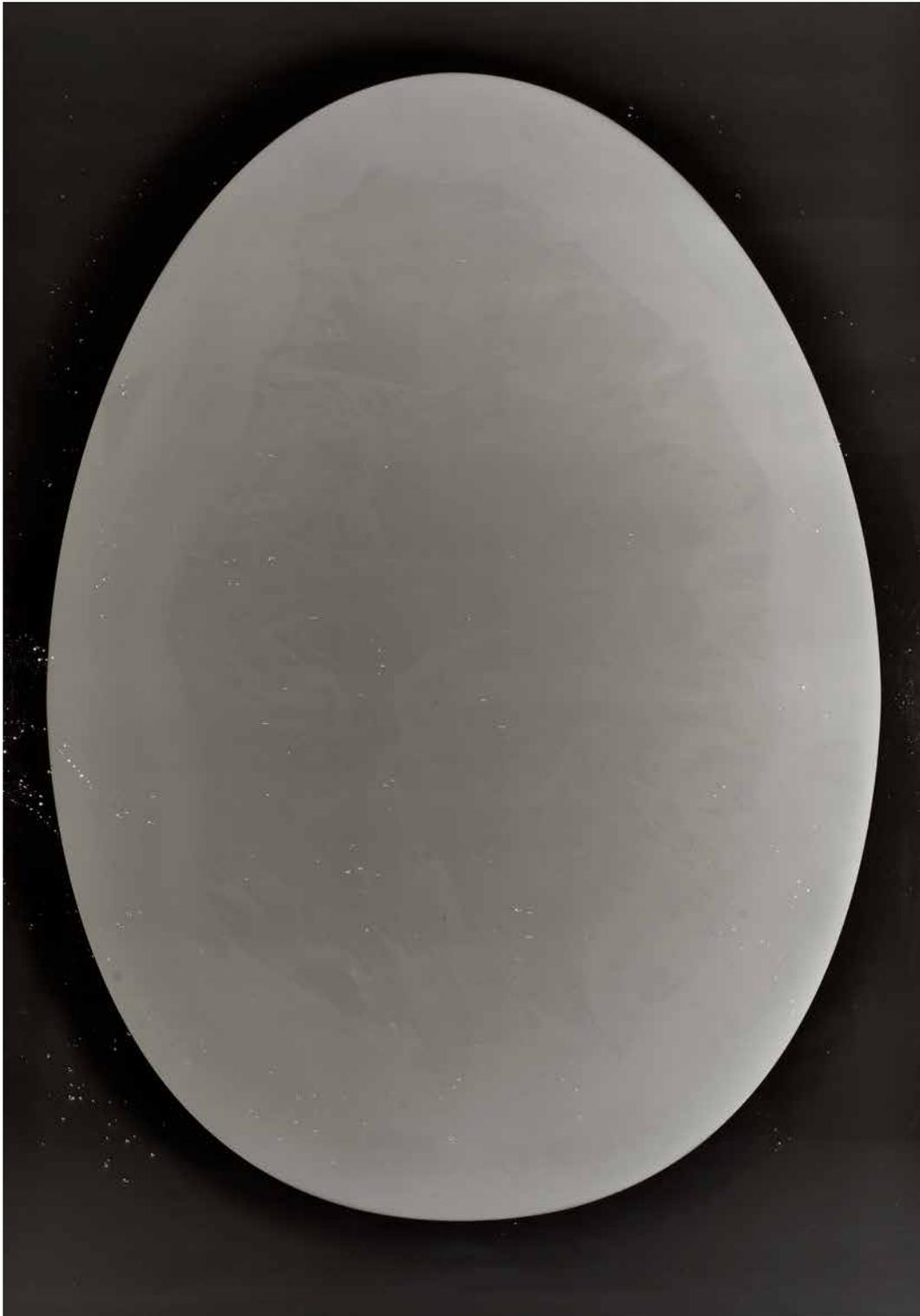
bc1q3dyh7c2a2swh72fkeltvul32qxe7jqms6r5zlv, 2022

Argile cuite émaillée, 12 mots de passe gravés sur 12 rondelles métalliques (1M de satoshis)
30 x 21 cm



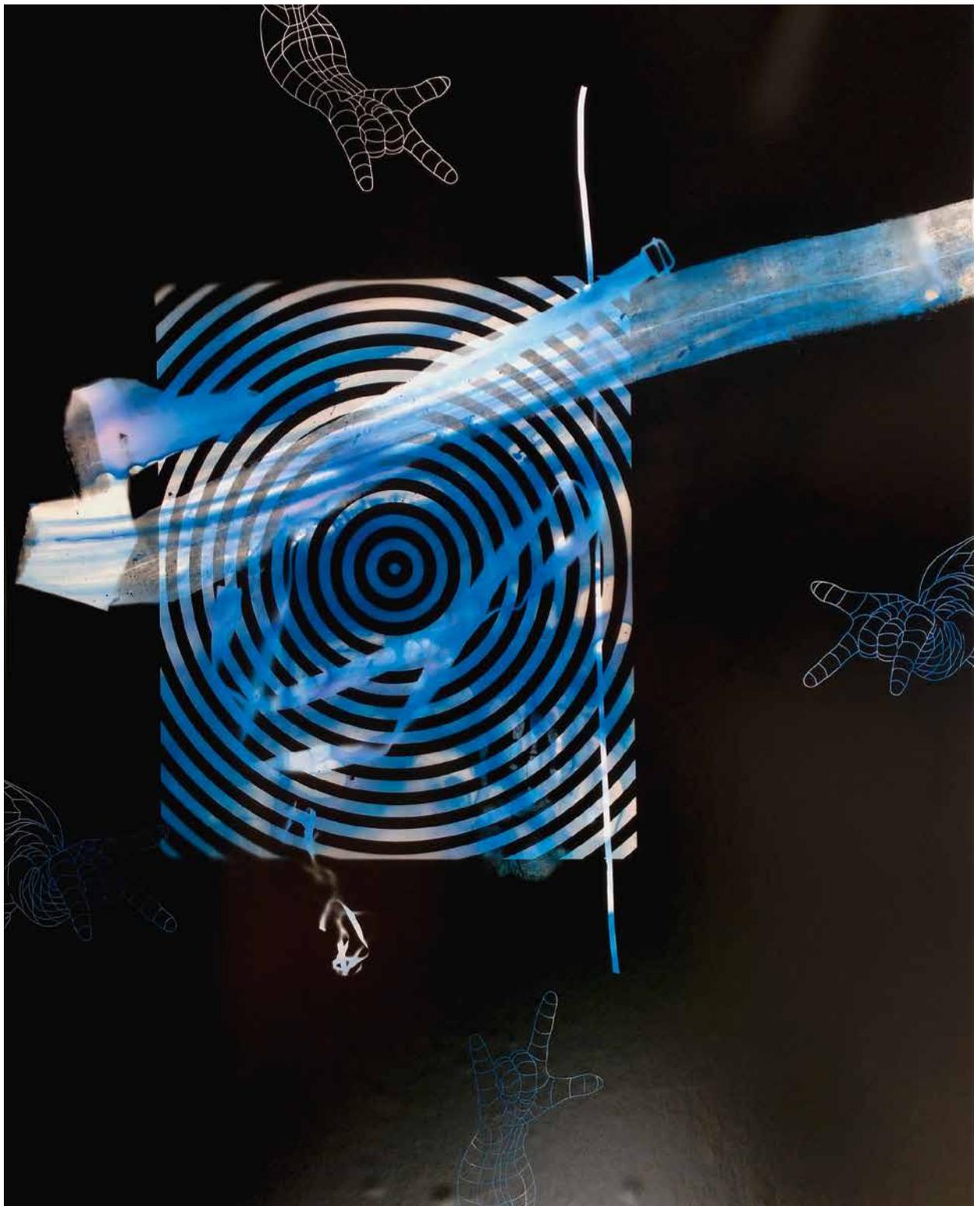
Deep Egg (None), 2016

Tirage argentique, photogramme
206 x 143 cm



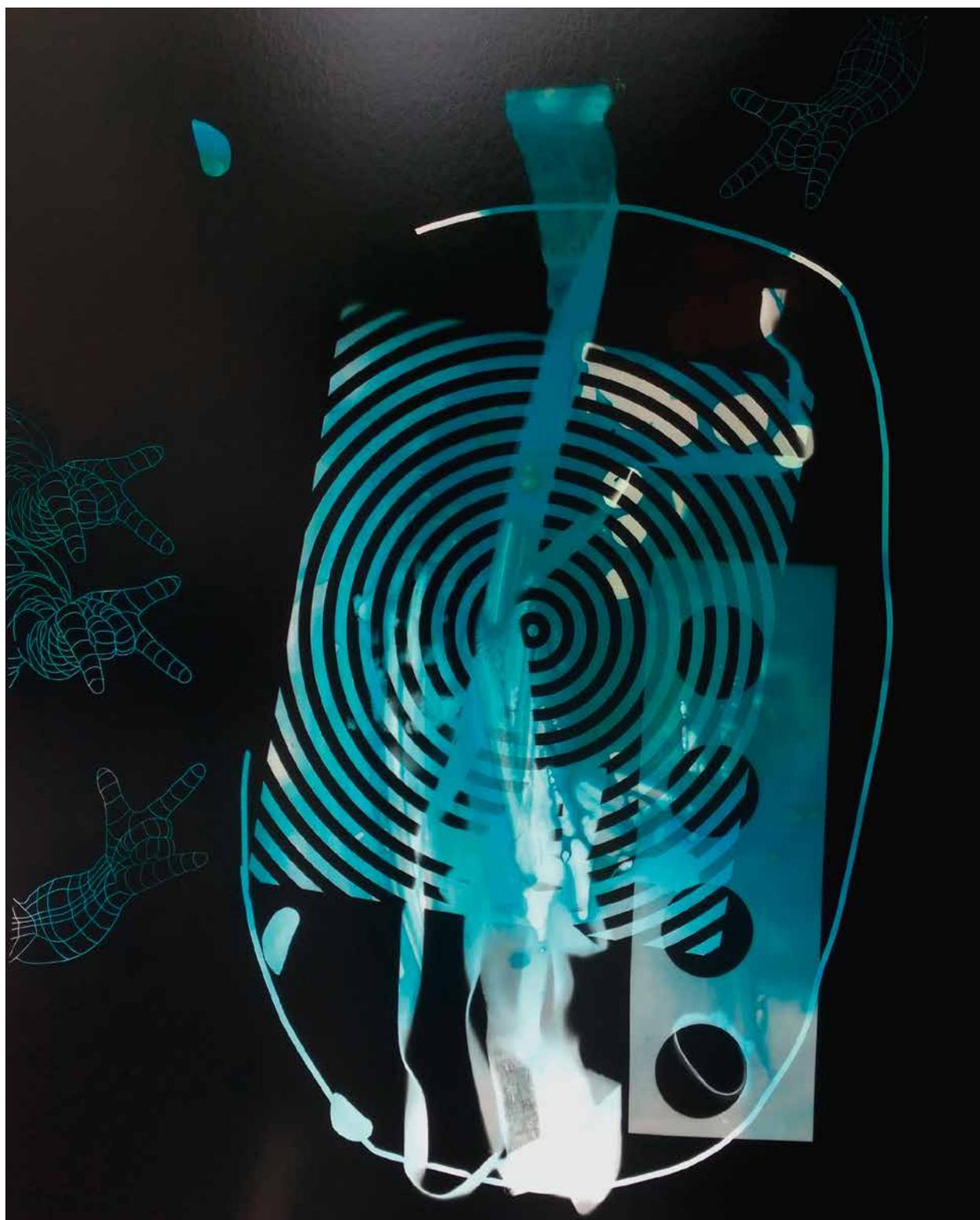
Deep Egg (Better Never to Have Been), 2016

Tirage argentique, photogramme
206 x 143 cm



Azure Kanara, 2014

Photogramme, tirage gélatino-argentique
125 x 100 cm



FABIAN MARTI

Turquoise Kanara, 2014

Photogramme, tirage gélatino-argentique
125 x 100 cm





De gauche à droite :

OZYDRTIMYNHZLO ORCRMLOTYM FYSMLOICWOKHV
2009 (Green), 2018

Acrylique et impression jet d'encre sur toile
103.5 x 71.5 cm

LOVLSSMSYN FKZOKSM YS ISCLMOIHZM
WLN QOYTIMQYUDLN 2009 (Green), 2018

Acrylique et impression jet d'encre sur toile
103.5 x 71.5 cm

To Be Titled 2009 (Green), 2018

Acrylique et impression jet d'encre sur toile
103.5 x 71.5 cm



Philosophers and Shrinks
(Venice nr. 9, nr. 19, nr. 21), 2011

Installation
Argile cuite vernissée, bois peint
66.5 x 170 x 85 cm



More and More and More of Reality, 2011

Photogramme, tirage gélatino-argentique
59 x 46 cm

Allan MCCOLLUM

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Né en 1944 à Los Angeles, Allan McCollum vit et travaille à New York. Ayant plus d'une centaine d'expositions personnelles à son actif, dont des rétrospectives au Musée d'art moderne de Villeneuve-d'Ascq en France (1998), au Musée Sprengel à Hanovre en Allemagne (1995-1996), à la Serpentine Gallery à Londres (1990), au Centre pour l'art contemporain Rooseum à Malmö en Suède (1990), à l'IVAM Centre del Carme à Valence en Espagne (1990), au Stedelijk Van Abbe Museum à Eindhoven aux Pays-Bas (1989), il a tout d'abord été reconnu comme un artiste minimaliste avant de s'imposer comme l'un des principaux représentants du mouvement appropriationniste. Ses œuvres font partie des collections d'importants musées à travers le monde, dont le MoMa, le Metropolitan Museum, le Whitney Museum et le Musée Guggenheim à New York, mais également l'Institut d'art à Chicago ou le Musée d'art contemporain à Los Angeles.

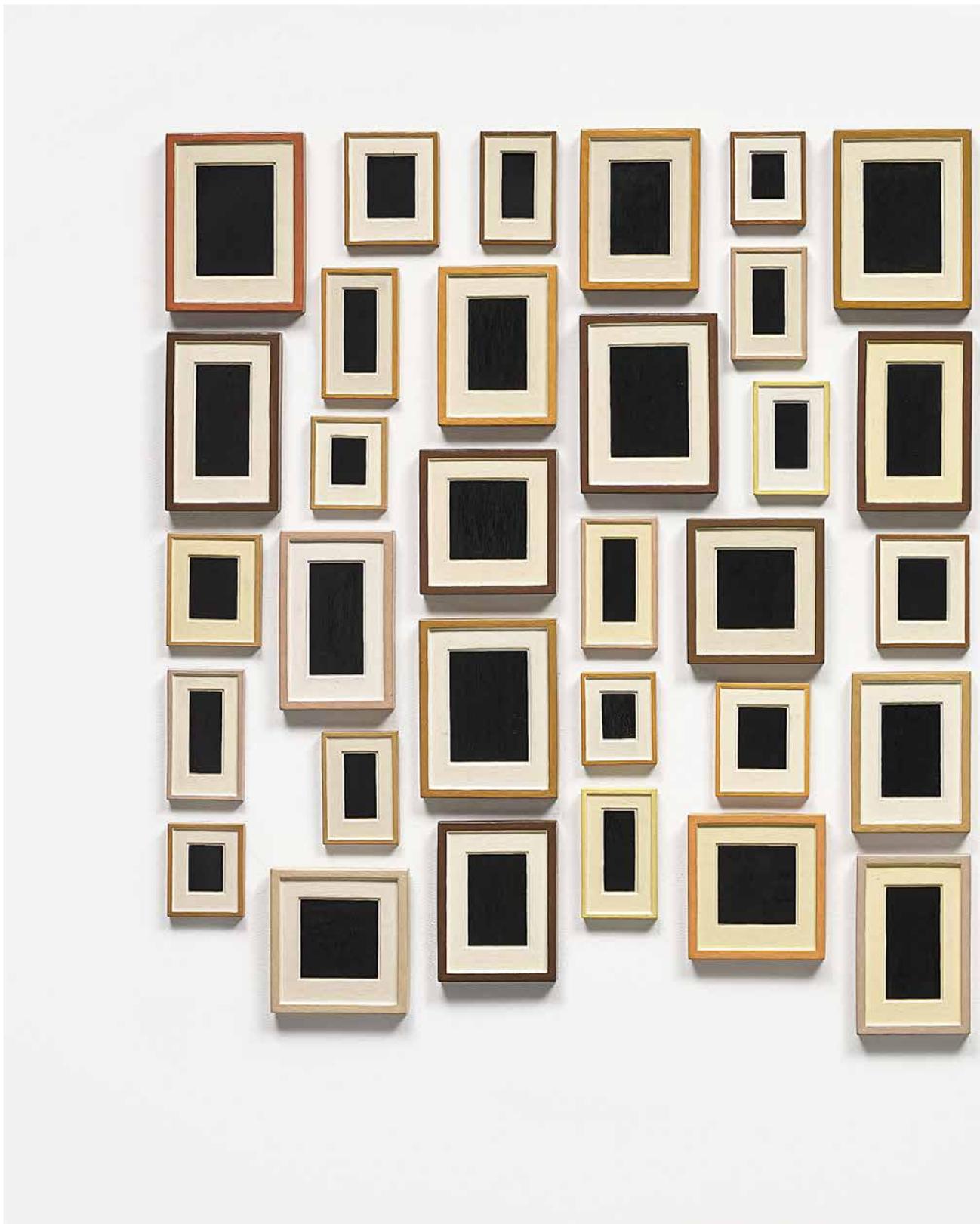
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Dans *Le Meilleur des mondes* (1932), l'écrivain britannique Aldous Huxley imagine une société qui utiliserait la génétique et le clonage pour le conditionnement et le contrôle des individus. Un scénario dantesque et visionnaire qui, aujourd'hui, pose de réelles questions d'éthique. Bien avant la possible réalisation de cette prédiction, Allan McCollum a mis en exergue la problématique de la démultiplication dans son propre domaine d'expression qui est celui de l'art. À travers une œuvre abondante, originale et sérieuse, l'artiste américain pose la question de la représentation de l'œuvre d'art, et développe une culture du multiple et de la copie. Depuis la fin des années 1970, il interroge ainsi les modes de production, de distribution, d'acquisition, de présentation et de lecture d'une œuvre par une réflexion critique. Pour ce faire, sans jamais avoir recours à la production industrielle, il constitue des objets simulant des œuvres d'art : il fait des séries d'objets tous semblables en apparence mais différents chacun par la couleur, la dimension ou par un détail formel. Il moule par exemple dans le plâtre des vases (*Perfect Vehicles*), puis les installe par milliers dans ses expositions. Poussant ce concept de parodie à son extrême, il essaie de « produire plus d'œuvres que ce que la plupart des musées possèdent dans leur inventaire ». Encourageant les collectionneurs à acquérir des ensembles plutôt que des pièces à l'unité, il adopte l'attitude d'un grossiste pour traiter l'œuvre d'art comme tout autre article commercial et fait écho aux idées avancées par Andy Warhol dans les années 1960 déjà. En démultipliant ses séries à l'infini, Allan McCollum démystifie en effet l'œuvre d'art reconnue pour son aspect unique et irremplaçable.



Four Perfect Vehicles, 1992

Peinture émaillée sur hydrocal moulé
4 éléments, chacun 50 x 20 cm



Untitled, 1982-1989

Email sur plâtre

64 éléments

124 x 221 cm (installation)





The Shapes Project: Shapes Spinoffs, 2005-2014

Bois de frêne tourné à la main

Unique

6 éléments, chacun 25.4 x 16.9 cm

100 x 195 cm (installation)



Jonathan MONK

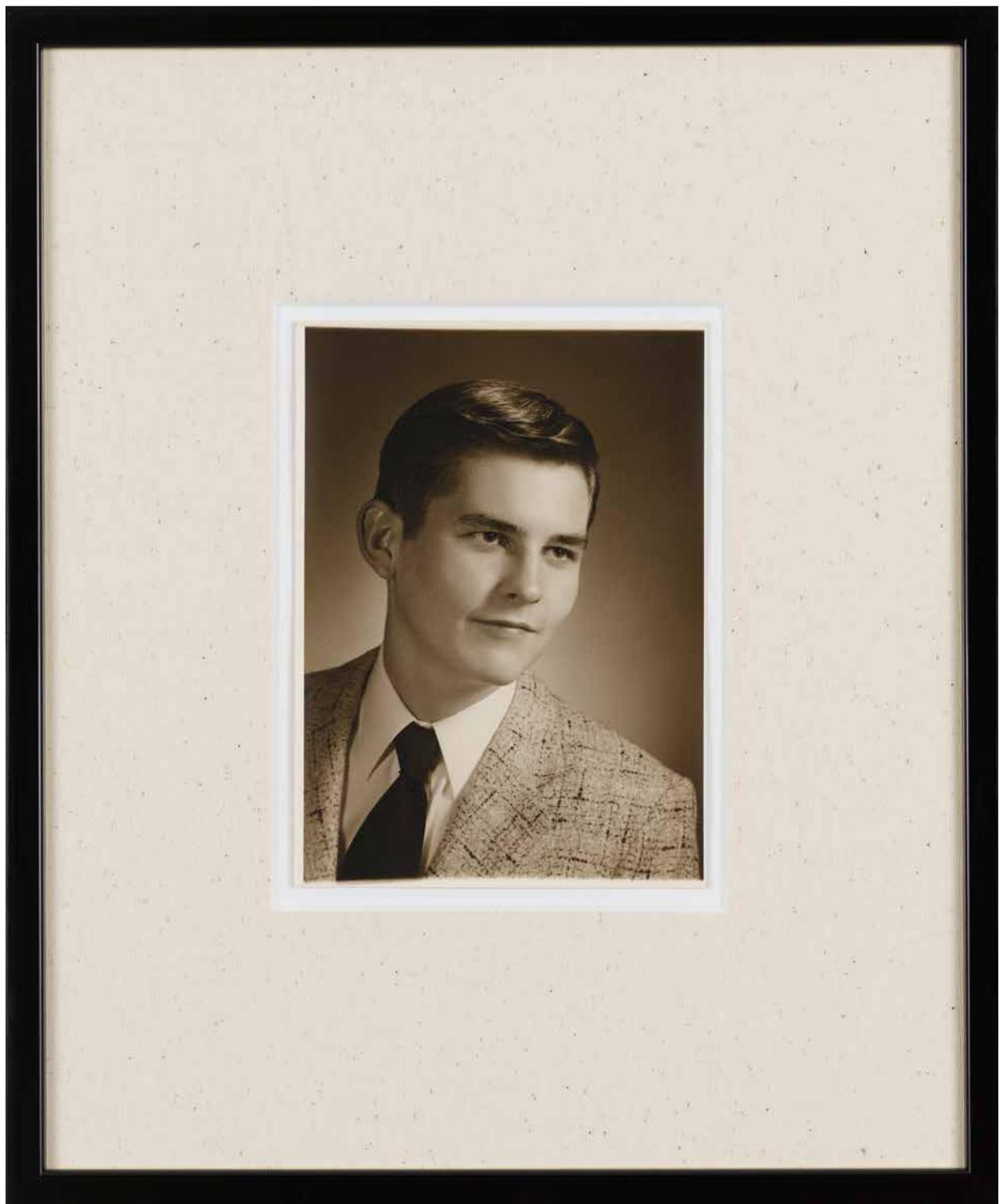
ROYAUME-UNI

BIOGRAPHIE

Né à Leicester en 1969, Jonathan Monk vit et travaille à Berlin. Il se forme tout d'abord à la Leicester Polytechnic, puis à l'École d'art de Glasgow. Son travail a notamment été présenté au Palais de Tokyo et au Musée d'Art Moderne de la ville de Paris (2008), au Kunstverein de Hanovre (2006), à l'Institute of Contemporary Art de Londres (2005) au Museum Kunstpalast de Düsseldorf (2003), au Kunsthau Baseland de Bâle (2016). Jonathan Monk a également participé à différentes biennales telles que la Biennale de Whitney (New York, 2006), la Manifesta 11 (Zurich, 2016), la Biennale d'art contemporain de Venise (2003 et 2009), la Biennale de Berlin (2001) et la Biennale de Taipei (2000). Il a reçu le Prix du Quartier des Bains, à Genève, en 2012.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

« Parfois nous oublions l'évidence. Être original est presque impossible. Ce qui compte, c'est ce qu'il y a à l'intérieur. » Convaincu que l'art n'a pas pour seul objectif d'être absolument original, Jonathan Monk aime créer des pièces à partir de l'existant, scrutant le monde dans ses habitudes et son histoire. Né en 1969, année cruciale dans l'énonciation des postulats de l'art conceptuel, c'est non sans humour qu'il intègre dans son travail les choses qui font partie de la vie quotidienne en s'inspirant principalement de son histoire familiale et de l'art minimal et conceptuel. De certains chapitres de l'histoire de l'art, il réactive souvent quelques formes iconiques dans une pratique extrêmement protéiforme, allant de la performance à la sculpture en passant par l'installation ou la photographie. Si ses travaux ne se distinguent pas par un style en particulier, ils ont toutefois en commun de proposer un autre regard sur le monde de manière subtile, résultant généralement d'une manipulation aussi discrète que percutante. « Ce qui m'intéresse avant tout, c'est de créer une confusion, de voir comment des gestes anodins peuvent revêtir une valeur artistique. » Ainsi *Looking to the Left* est une installation de trente-cinq portraits organisée en une grille dominée par un camaïeu de noir et sépia. Mais plus qu'une teinte dominante, c'est une attitude qui réunit tous ces portraits puisque tous portent un regard tourné vers la gauche. À la manière d'un collectionneur de timbre qui chercherait à réunir des similitudes établies entre différents items, Jonathan Monk met en exergue une posture précise qui se répète dans toutes les photographies. Une manière « d'amener l'art à la vie » et par là même de démystifier le processus créateur.



JONATHAN MONK

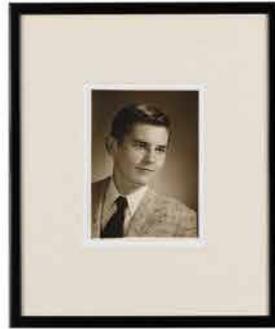
Looking to the left, 2007

Photographies anciennes, cadre d'artiste

Détail



Looking to the Left, 2007
Photographies anciennes, cadre d'artiste
35 éléments, chacun 37.5 x 31 cm



Gabriel OROZCO

MEXIQUE

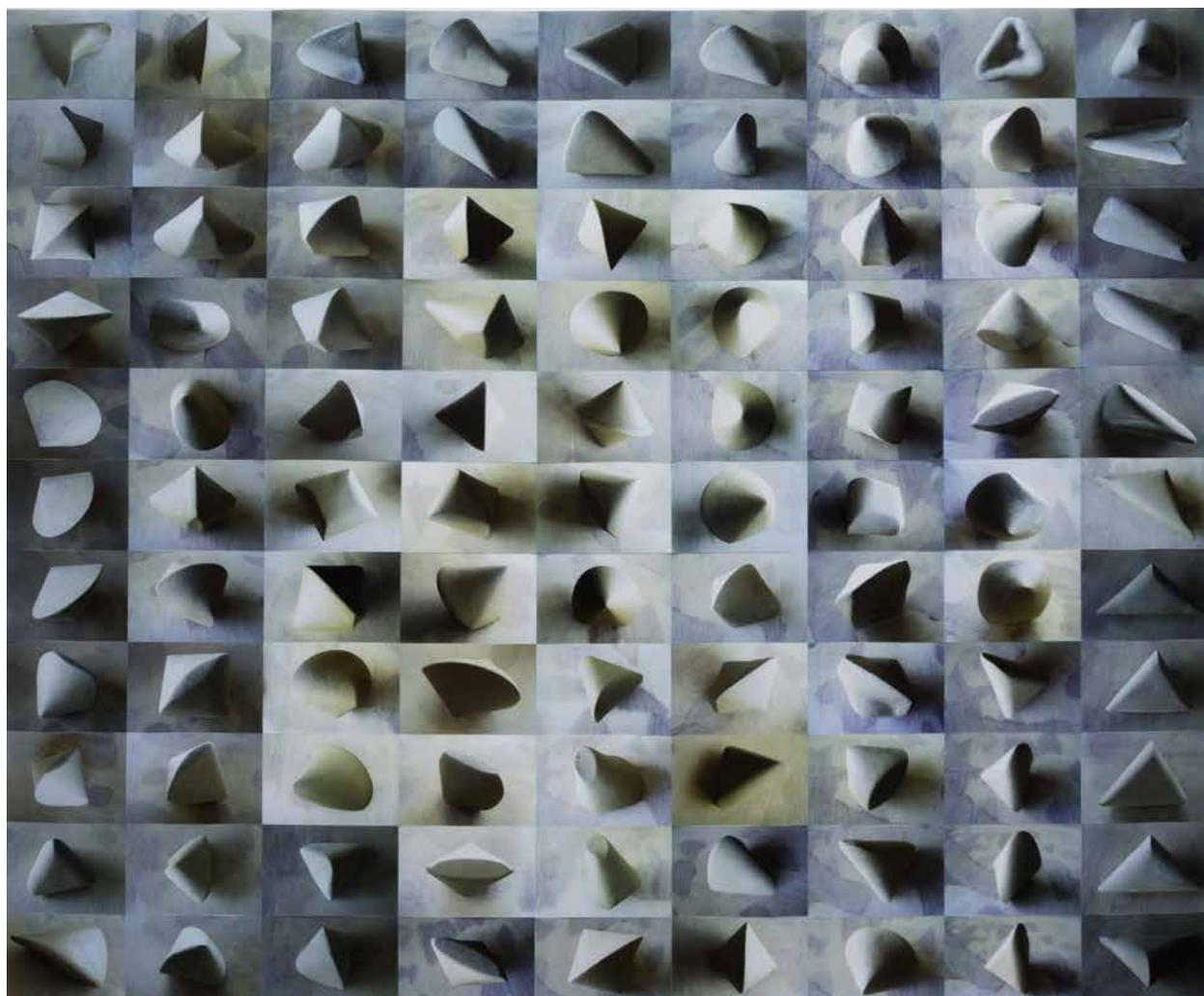
BIOGRAPHIE

Né en 1962, à Jalapa, Veracruz, au Mexique, Gabriel Orozco fait ses études d'art à Mexico, à l'École Nationale d'Arts Plastiques (1981-1984), puis à Madrid au Círculo de Bellas Artes (1986-1987). Plasticien internationalement reconnu dès le début des années 1990, ce fils de peintre muraliste partage aujourd'hui sa vie et son travail entre Paris, New York et Mexico. Une exposition rétrospective d'importance sur son œuvre a tourné de 2009 à 2011 entre différentes institutions, dont le MoMA de New York, le Kunstmuseum de Bâle, le Centre Georges Pompidou de Paris et la Tate Modern de Londres. Suite à une résidence au Japon, une exposition lui est consacrée en 2015 au Musée d'art contemporain de Tokyo. Son travail est distingué par plusieurs prix : le Cultural Achievement Award de Americas Society (2014), l'Insignia of Officer of the Order of Arts and Letters (2012) et le Blue Orange prize (2006).

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Formellement, dès les années 1980, Gabriel Orozco développe une géométrie abstraite qui se manifeste dans ses œuvres notamment par la présence de cercles concentriques, d'ellipses et de sphères. Conceptuellement, l'équilibre de l'univers — les phénomènes de la gravité, de la croissance, de l'érosion, de la mutation, les lois de la physique et celles de la matière en mouvement (combinaison, croissance, transformation, déplacement, expansion) — est une question qui parcourt son travail depuis plus de vingt ans.

« Je m'intéresse beaucoup au début des choses, ce qui commence ou se développe, ou ce qui prend une direction. » En 2012, il réalise une série de céramiques, *Orthocenter*, s'intéressant à la façon dont la gravité, la rotation et la fluidité de la masse génèrent des formes géométriques. De cette recherche précise, il en résulte des sculptures élaborées sur la base de la figure du triangle, pour laquelle Orozco considère l'orthocentre — soit le point de concours des trois hauteurs concourantes d'un triangle —, et la droite d'Euler. Si, en général, l'artiste mexicain utilise une grande diversité de médiums (dessin, peinture, sculpture, vidéo, création numérique, architecture), la photographie consiste généralement en instantanés mettant à jour un concept ou documentant une intervention spécifique. Ainsi, à travers une grille de 99 photographies (*Orthocenter Views*) ordonnées sur neuf rangées, Gabriel Orozco présente la transformation de ces masses de terre dans l'atelier — à comprendre comme les empreintes physiques et symboliques du temps sur la matière — en jouant sur la lumière et les ombres d'une façon quasi-théâtrale.



GABRIEL OROZCO

Orthocenter Views, 2012

Tirage couleur

Ed. 2/3 + 1EA

123.5 x 149 cm



Palm Palm, 2012
Impression jet d'encre
Ed. 1/10
20 x 15 cm



Boulder Whale, 2012

Impression pigmentaire sur papier photo lustré

Ed. 26/50

20.3 x 15.2 cm





Cornelia PARKER

ROYAUME-UNI

BIOGRAPHIE

Née dans le Cheshire en Angleterre en 1956, Cornelia Parker obtient en 1982 une maîtrise de Beaux-Arts à l'Université de Reading. En 1997, elle est nominée pour le Turner Prize, la plus grande récompense artistique anglaise. L'année suivante, elle expose au MoMA de New York le tableau *Meteorite Lands on the Houses of Parliament*, consistant en l'empreinte laissée par un morceau de météorite sur une carte de Londres. Parmi ses autres travaux importants figure l'installation *The Distance (A Kiss With String Attached)* (2003), pour laquelle Cornelia Parker attache la sculpture du Baiser de Rodin à la Tate Gallery de Londres avec une corde d'un mile de long. Son travail a fait l'objet de nombreuses expositions à travers le monde, notamment à la Serpentine Gallery de Londres, à l'ICA de Boston et à la Biennale de Venise. Plus récemment, elle a exposé au Metropolitan Museum of Art en 2016 ou au Whitworth Museum de Manchester en 2017. Cornelia Parker est membre de la Royal Academy of Arts de Londres, Officier de l'ordre de l'Empire britannique et a été élue « Artiste officielle » pour l'élection générale de 2017 au Royaume-Uni. Une monographie lui est consacrée en 2013 par l'éditeur Thames & Hudson. Cornelia Parker vit et travaille à Londres.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les œuvres de Cornelia Parker racontent toujours une histoire poétique, anecdotique ou légendaire. L'artiste s'intéresse en effet à la mémoire et aux souvenirs que la matière nous transmet. Tout objet possède à ses yeux un potentiel artistique qu'elle cherche à révéler dans des médiums variés. Elle réalise ainsi des photographies d'objets ayant appartenu à des personnages célèbres comme Sigmund Freud, Albert Einstein ou les sœurs Brontë, ou expose de modestes reliques de figures célèbres ou anonymes du passé. Elle travaille également avec l'idée de destruction. Elle a notamment fait dynamiter une cabane de jardin par des soldats avant d'en suspendre les fragments éclairés de l'intérieur, figeant à jamais le fugace instant de l'explosion. L'artiste collabore par ailleurs à la conception d'événements pyrotechniques. Nombre de ses œuvres mettent en évidence la force de gravité ou sa suspension, exposant par exemple, flottant énigmatiquement, des objets écrasés par un rouleau compresseur, ou un orchestre silencieux d'instruments en cuivre suspendus en cercle. La célèbre actrice Tilda Swinton s'est prêtée à une de ses performances en Angleterre, où elle figurait endormie dans une vitrine, entourée d'objets ayant appartenu à des personnalités comme la reine Victoria ou Charles Dickens.

Prison Wall Abstract (A Man Escaped) est constitué d'une série de douze photographies représentant les détails du mur de la prison de Pentonville, à Londres, devant lequel Parker passait chaque jour sur le chemin de son atelier, fascinée par les retouches qu'y opéraient au mastic blanc des ouvriers. Quelques heures seulement après qu'elle eut réalisé sa série, un meurtrier s'échappait de la prison en escaladant le mur qu'elle avait photographié.

Les deux dessins *Poison and Antidote* évoquent des formes de Rorschach, l'encre étant mélangée à du poison de serpent et à de l'antivenin. Les œuvres de Cornelia Parker nous invitent ainsi à les découvrir ainsi avec un regard double. Les formes et les compositions visuelles dont nous admirons la beauté témoignent en même temps d'événements singuliers, que l'artiste transcende.



CORNELIA PARKER

Ghost Notes: Reality/Delusion, 2021

Néon et peinture

Ed. 1/3

49 x 75 x 6 cm

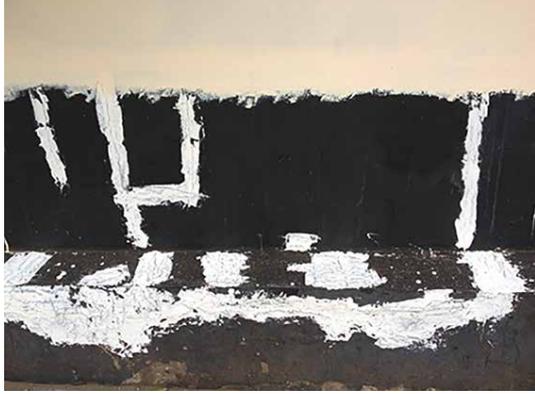
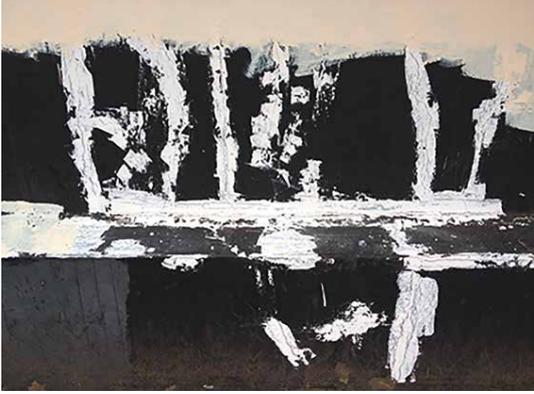


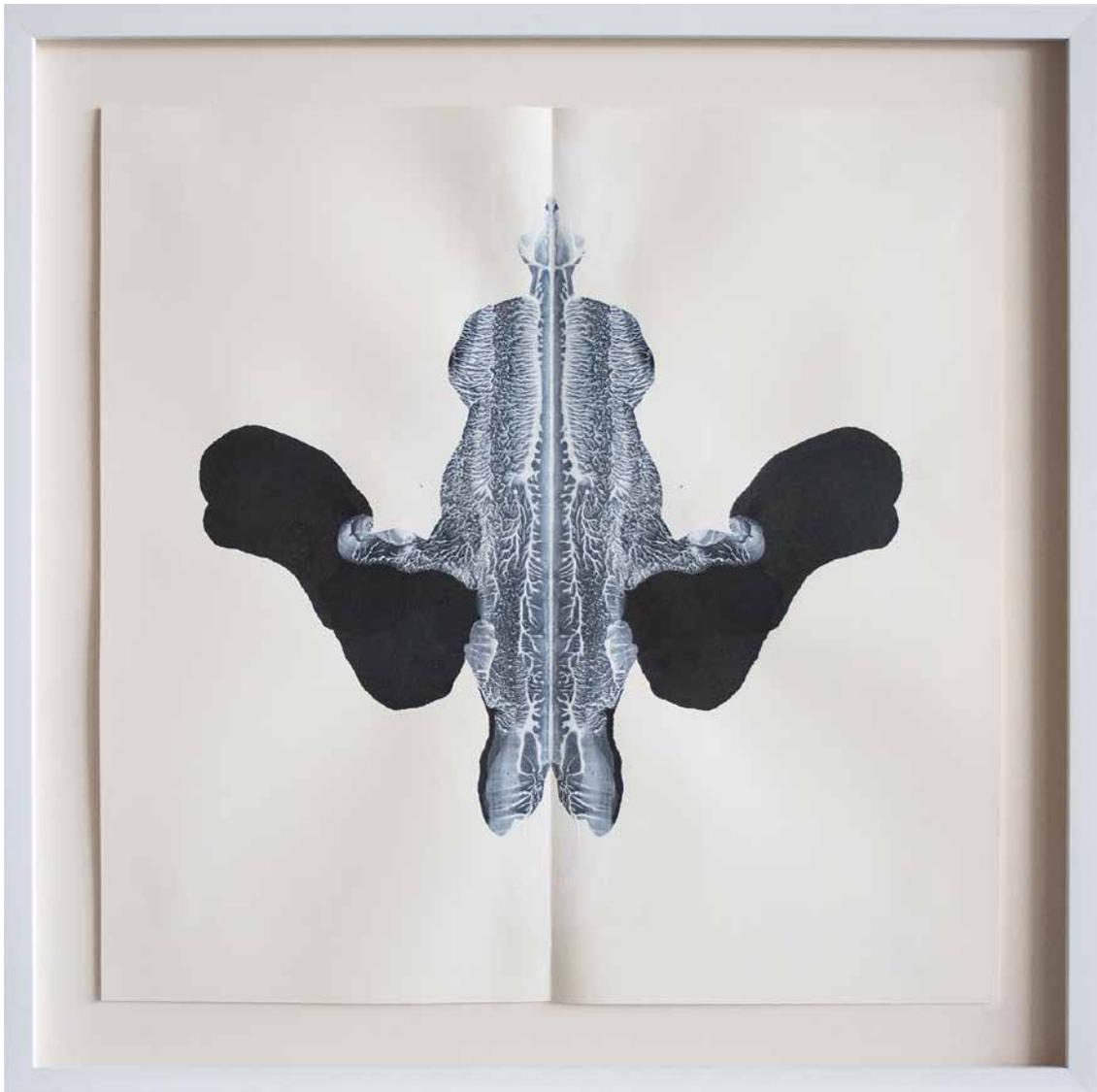
Prison Wall Abstract (a Man Escaped), 2012–13

Tirage pigmentaire sur papier Hahnemühle Photo Rag

Ed. 2/6 + 2EA

12 éléments, chacun 60 x 76 cm





Poison and Antidote 3, 2012

Encre sur papier, venin de serpent à sonnette et antivenin
56 x 56 cm



CORNELIA PARKER

Poison and Antidote 5, 2012

Encre sur papier, venin de serpent à sonnette et antivenin
56 x 56 cm

Javier PÉREZ

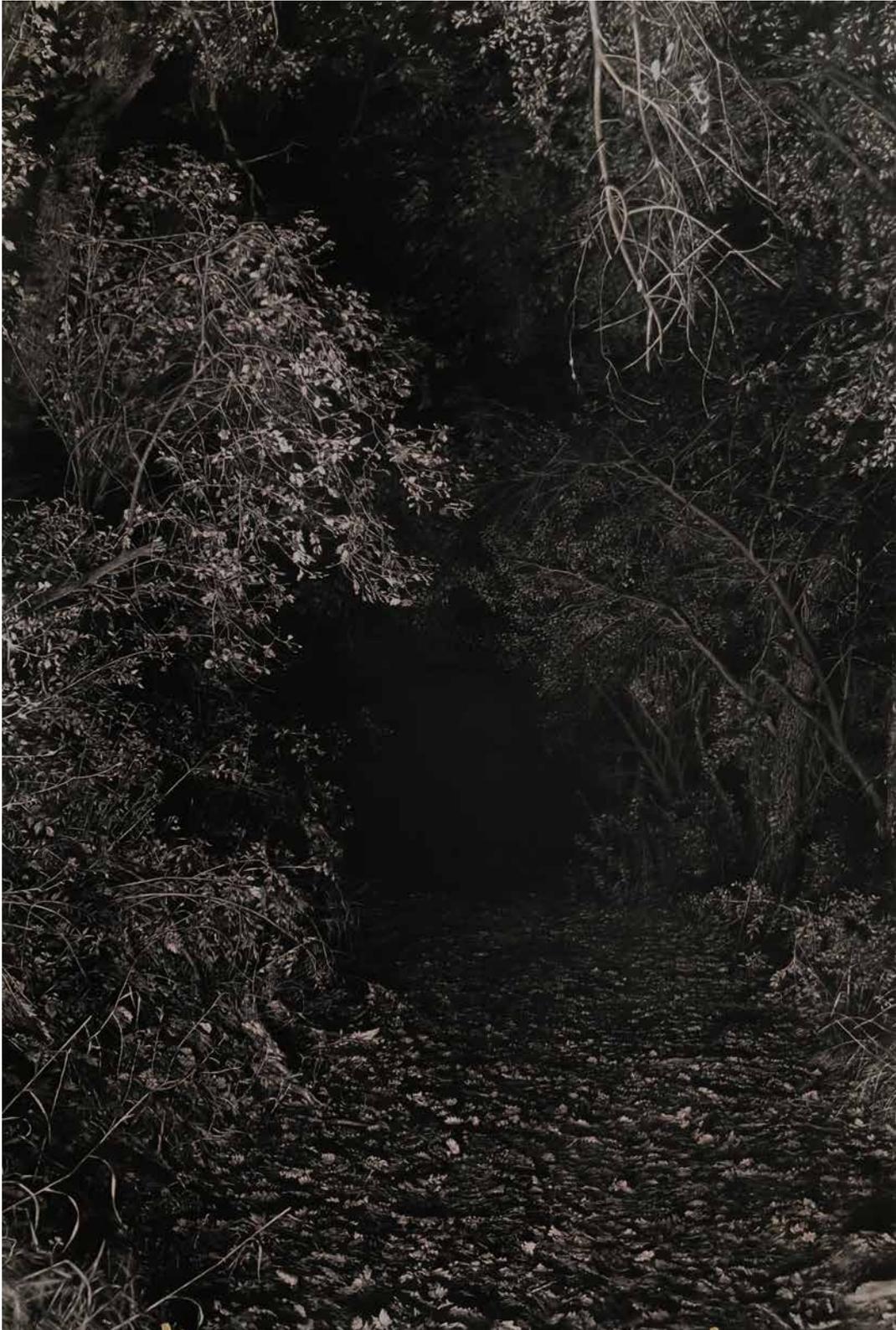
ESPAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1968 à Bilbao où il étudie les Beaux-Arts avant de poursuivre ses études à l'École nationale supérieure des beaux-arts (ENSBA) à Paris, Javier Pérez est l'un des artistes espagnols majeurs de sa génération. Il représente son pays lors de la Biennale d'art contemporain de Venise en 2001, et reçoit le Premier Prix du dessin de la Fondation Guerlain en 2007. Vivant et travaillant aujourd'hui à Barcelone, il est reconnu pour son travail sur le corps, sur la notion de contrainte, d'enfermement, de mise sous tension de l'identité. Au bénéfice de plusieurs expositions à travers le monde – Espagne, France, Suisse, États-Unis – il s'exprime essentiellement par le biais de l'installation ou de la sculpture et, depuis les années 1980, par le dessin qui prend une place importante dans son travail. Dès 1998, il s'adonne également à la vidéo, documentant ses performances, généralement des actions simples et répétitives. Ses œuvres sont présentes dans des collections de musées comme le Reina Sofía à Madrid, le Guggenheim à Bilbao ou encore le MACBA de Barcelone et le Fonds national d'art contemporain à Paris.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

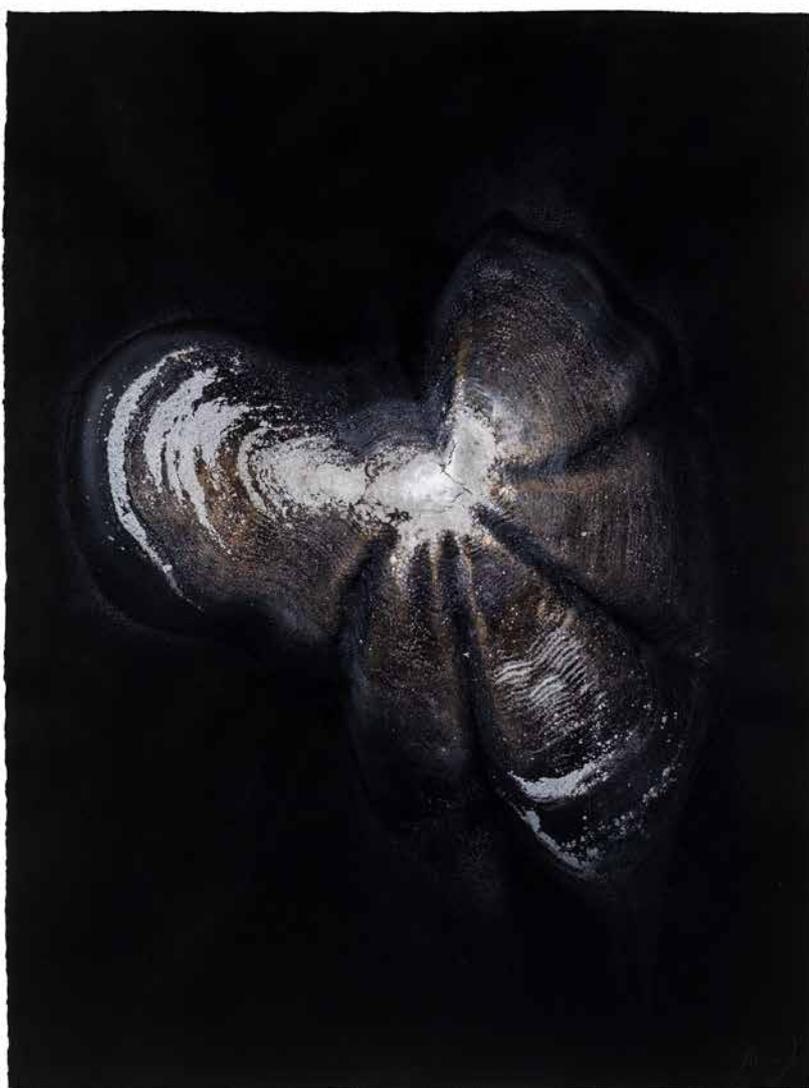
Au travers d'une recherche inlassable sur le temps et l'évolution du vivant, les changements du corps et de la nature, Javier Pérez réalise notamment des robes et des masques – principalement entre 1995 et 1998 – qui traduisent d'une part son envie de dépasser l'enveloppe naturelle du corps et d'autre part d'exprimer les sentiments d'angoisse et d'enfermement. La disparition, la légèreté, le mouvement, l'instabilité caractérisent l'ensemble de son travail. Cela se vérifie, par exemple, dans l'emploi délibéré de matériaux fragiles tels que la fumée, l'air, le verre ou le dessin. Ce dernier, médium plus traditionnel, questionne les possibilités de représenter les difficultés propres à chaque être humain de se redéfinir en permanence : « Pour moi, le dessin est une forme d'expression comme une autre. Je me sens à l'aise dans l'alternance avec la sculpture, avec laquelle le dessin a presque toujours un lien étroit », explique-t-il. « Je ne suis pas naturaliste, alors je dessine ce que je veux. [...] Avec la plupart du temps, la volonté de transmettre que les choses ne sont pas fixées ». Jamais détaché de la littérature qui l'inspire – s'appuyant plus particulièrement sur les écrits de Borges ou de Kafka – son travail tente de lever le voile sur la condition humaine. Il place non seulement l'hybride mais également les antagonismes – intérieur/extérieur, désir/répulsion, végétal/animal, matériaux précieux/matériaux pauvres – au cœur de son travail, engageant une réflexion sur les notions de métamorphoses. « J'aime travailler sur ce qui n'est pas fini, sur ce qui est instable. La condition humaine m'intéresse donc, car elle se situe dans un univers de fragilité, et connaît une transformation permanente », précise-t-il.



CAMINO 200721, 2021

Pastel et fusain sur papier
152 x 102 cm





De gauche à droite :

ESTRATOS I, 2019

Dessin, encre sur papier
76 x 56 cm

ESTRATOS III, 2019

Dessin, encre sur papier
76 x 56 cm

ESTRATOS IV, 2019

Dessin, encre sur papier
76 x 56 cm

Françoise PÉTROVITCH

FRANCE

BIOGRAPHIE

Née en 1964 à Chambéry, Françoise Pérovitch vit à Cachan en France et enseigne à Paris, à l'école Estienne (ESAIG) depuis 2005. Elle découvre le dessin à l'âge de six ans, une pratique qu'elle ne quitte plus et dont elle peaufine le savoir-faire en passant par la classe préparatoire des Arts Appliqués de Lyon. Des expositions monographiques lui sont régulièrement consacrées partout en France – de Paris à Lorient, en passant par Arles dont, par exemple, le Musée des beaux-arts de Chambéry, 2014 ; Centre d'art de Campredon, L'Isle-sur-la-Sorgue, 2017 – et à l'étranger – Italie, Espagne, Hong Kong, Ukraine, États-Unis. Ses œuvres figurent dans de nombreuses collections, dont celles du MNAM-Centre Pompidou, du MAC/VAL ou du Fonds national d'art contemporain de Paris, ou encore du Musée d'art moderne de Saint-Étienne, du Musée Leepa-Rattner à Tarpon Springs aux États-Unis, pour ne citer que quelques exemples.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Attachée à légèreté du dessin et à l'univers du livre, Françoise Pérovitch pratique les techniques d'impression, le lavis comme la peinture, mais également la céramique et plus récemment la vidéo. Sur du papier ou à même le mur, elle raconte un univers silencieux, truffé de secrets, fait d'adolescents ou d'étranges figures, jouant des frontières entre le masculin et le féminin, de poupées, d'animaux à l'identité incertaine. Généralement teinté de mélancolie, l'intime qu'elle met en scène se mêle au collectif, le quotidien à l'universel. Sur le papier, une ligne claire délimite des réserves de papier qui dialoguent avec des pigments libérés dans l'eau, faisant entrer le monde extérieur dans les personnages et inversement. En peinture, le même dialogue se poursuit, caractérisé par une force plastique résultant d'un geste libre et d'un travail sensible de la matière picturale. Si la palette de Françoise Pérovitch est dominée depuis des décennies par la couleur rouge – écarlate comme le sang, cardinal ou vermillon, délimitant la forme, soulignant une expression et dirigeant le regard vers un détail significatif –, une grande place est généralement accordée aux tons vifs qui se confrontent et se superposent comme pour contribuer à l'ambiguïté des sujets. Sans narration précise ou linéaire, toutes les œuvres de Françoise Pérovitch semblent volées à un imaginaire, extraites d'une histoire dont les chapitres précédents et à venir nous échappent. Des personnages détournent le regard, des êtres chimériques surgissent, tous sont en réalité le reflet d'apparitions nées de fantasmes nocturnes ou d'angoisses.



Île, 2021
Détail



Sans-titre, 2021

Huile sur toile
160 x 130 cm



Île, 2021

Huile sur toile
160 x 130 cm

Carmen PERRIN

SUISSE

BIOGRAPHIE

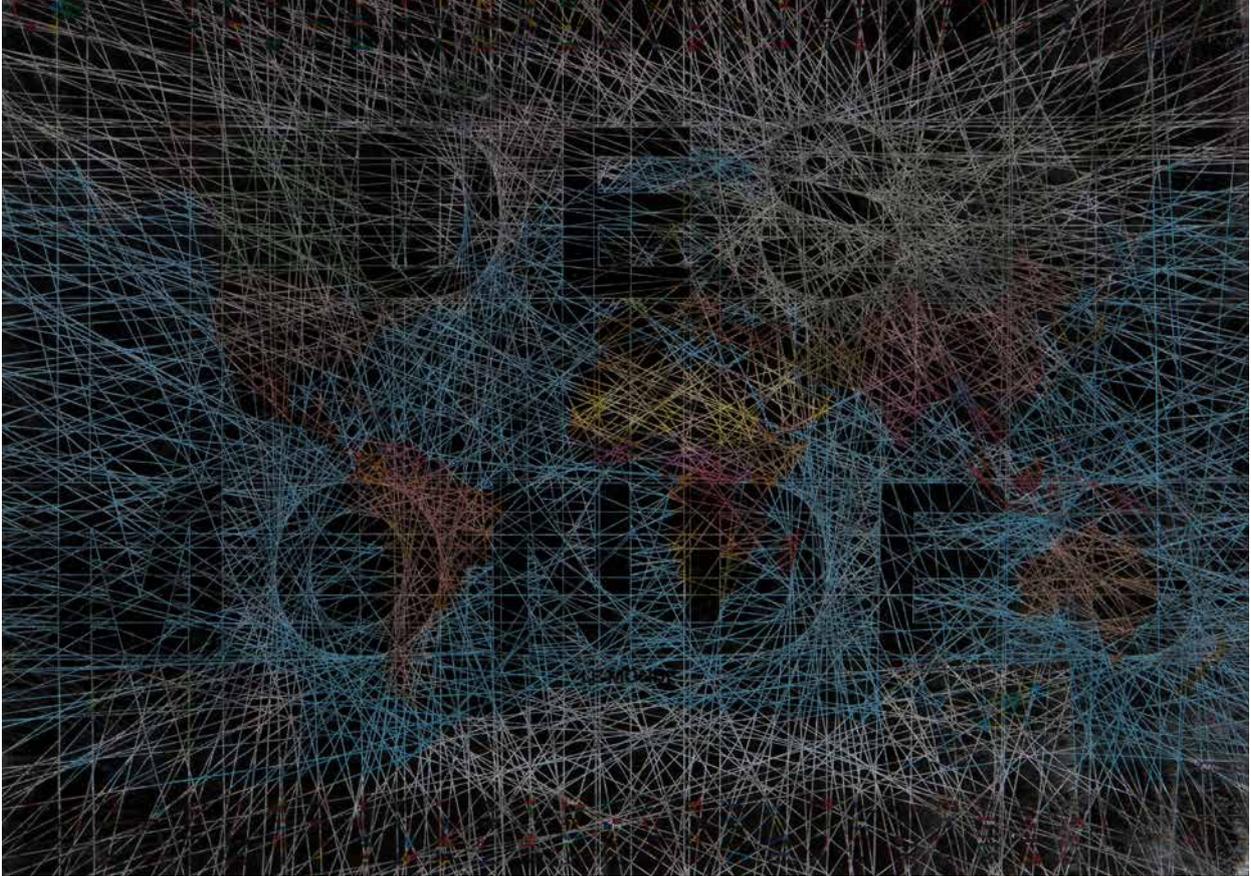
Carmen Perrin est née à La Paz (Bolivie) en 1953. En 1960, elle s'installe avec sa famille en Suisse, dont son père est originaire. Elle étudie à l'École supérieure des Beaux-Arts (aujourd'hui la HÉAD) de Genève, dont elle sort diplômée en 1981. Avec les artistes Stéphane Brunner, Albert Piloud et Jean Stern, elle fonde l'espace d'exposition Dioptra où elle expose son œuvre de 1981 à 1983, parallèlement à la galerie Andata/Ritorno. Elle commence à exposer en France au milieu des années 1980 et s'installe en 1986 à Marseille. Elle remporte de nombreux prix, notamment en 1993 une bourse de la Fondation Landis & Gyr, à Zoug, qui lui permet de s'installer pour deux ans à Londres. Elle enseigne à l'École supérieure des Beaux-Arts de Genève de 1988 à 2004, avant de décider de se consacrer pleinement à son art. Les œuvres permanentes de Perrin dans le domaine public peuvent être admirées, entre autres, à la gare Cornavin à Genève, à l'aéroport de Kloten à Zurich, aux Jardins d'Eole à Paris. En 2017, son travail a été exposé pour l'inauguration du Pavillon Sicli à Genève. Elle vit et travaille actuellement entre la Suisse et la France.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Carmen Perrin s'impose au début des années 1980 comme une artiste plasticienne s'exprimant dans la sculpture. À la fin de la décennie, elle commence à travailler sur des projets urbains dans le domaine public en collaboration avec des architectes, ses œuvres témoignant d'un engagement croissant envers l'architecture et les contextes paysagers. Ses installations visent à établir une relation étroite entre la lumière et les matériaux, et les caractéristiques architecturales et sociales de l'espace public ou privé qu'elles investissent. Son travail d'atelier ambitionne d'élucider les liens étroits qui unissent le dessin et l'architecture, ses dessins témoignant d'une forte relation avec la dimension concrète de leur propre production, qu'il s'agisse du temps qui passe, du mouvement du corps ou de la main dans l'espace, de l'effort physique, etc.

La signification de l'œuvre de Perrin ne réside pas tant dans ses matériaux, coquilles d'œufs, bicarbonate, paille, ou encore plaques de polycarbonate en nid d'abeille, que dans leur puissance d'évocation. Les matériaux industriels employés par l'artiste, acier ou béton, sont souvent associés à des matériaux naturels comme l'ardoise, le bois ou l'osier, ou manufacturés, comme la brique ou le caoutchouc.

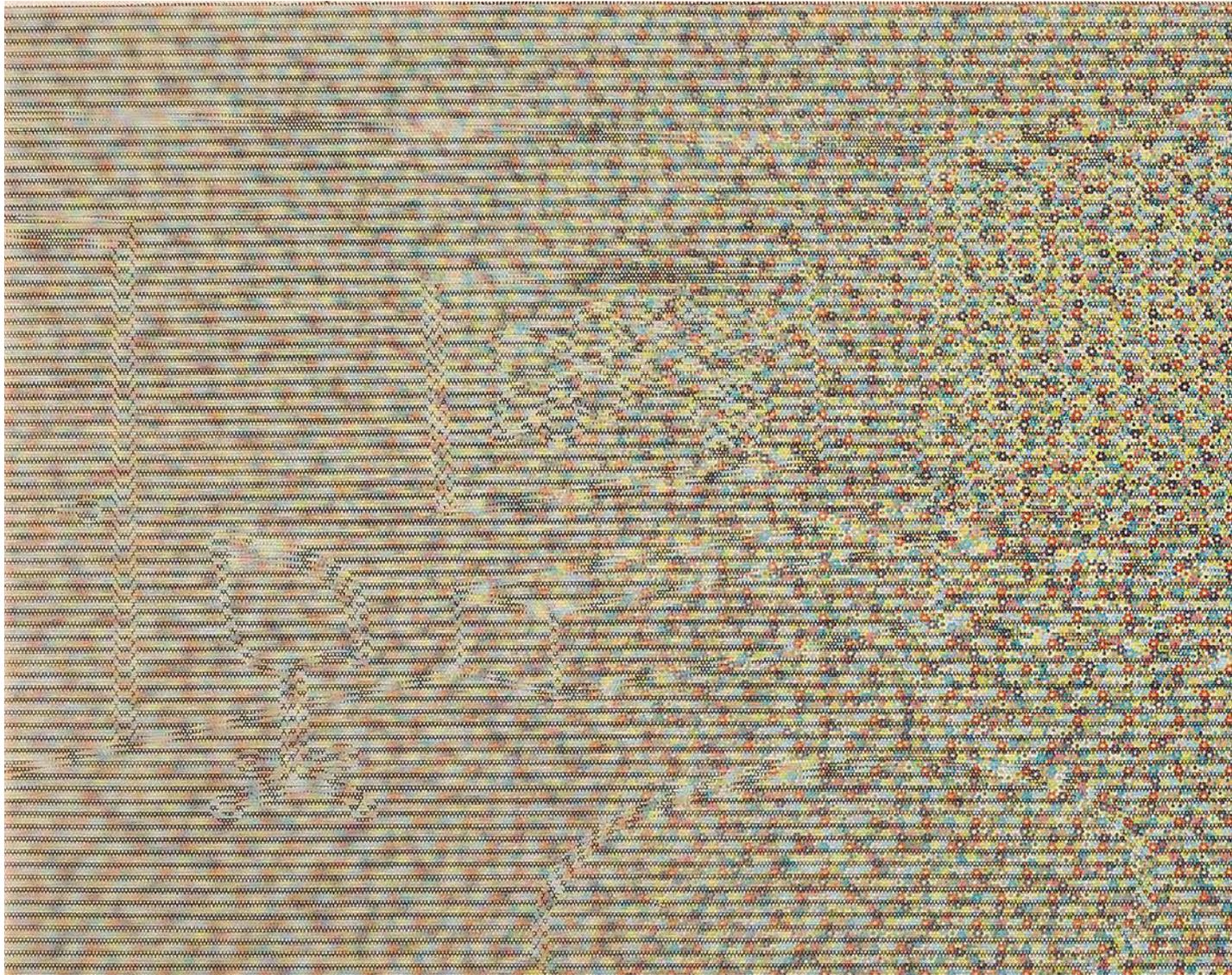
Les œuvres de Carmen Perrin témoignent toujours d'une relation intime, presque narrative, entre l'expérience, le matériau, la forme et le contexte. Même les installations les plus monumentales demeurent discrètes, invitant le spectateur à entrer en relation physique avec eux et à remettre en cause sa propre perception de la réalité. Certaines de ses recherches interrogent particulièrement le volume et la manière dont il est défini par son contour et le vide qui l'entoure. Elles prennent à l'occasion une tournure plus ludique, comme dans la série de tableaux dont la texture est faite d'élastique ou de fil, ou dont la matière est éliminée afin de produire des compositions rythmiques et géométriques. L'artiste applique cette technique fondée sur l'absence à des structures solides qu'elle creuse et perce, conférant à ces objets lourds et compacts, légèreté, douceur et vulnérabilité.



CARMEN PERRIN

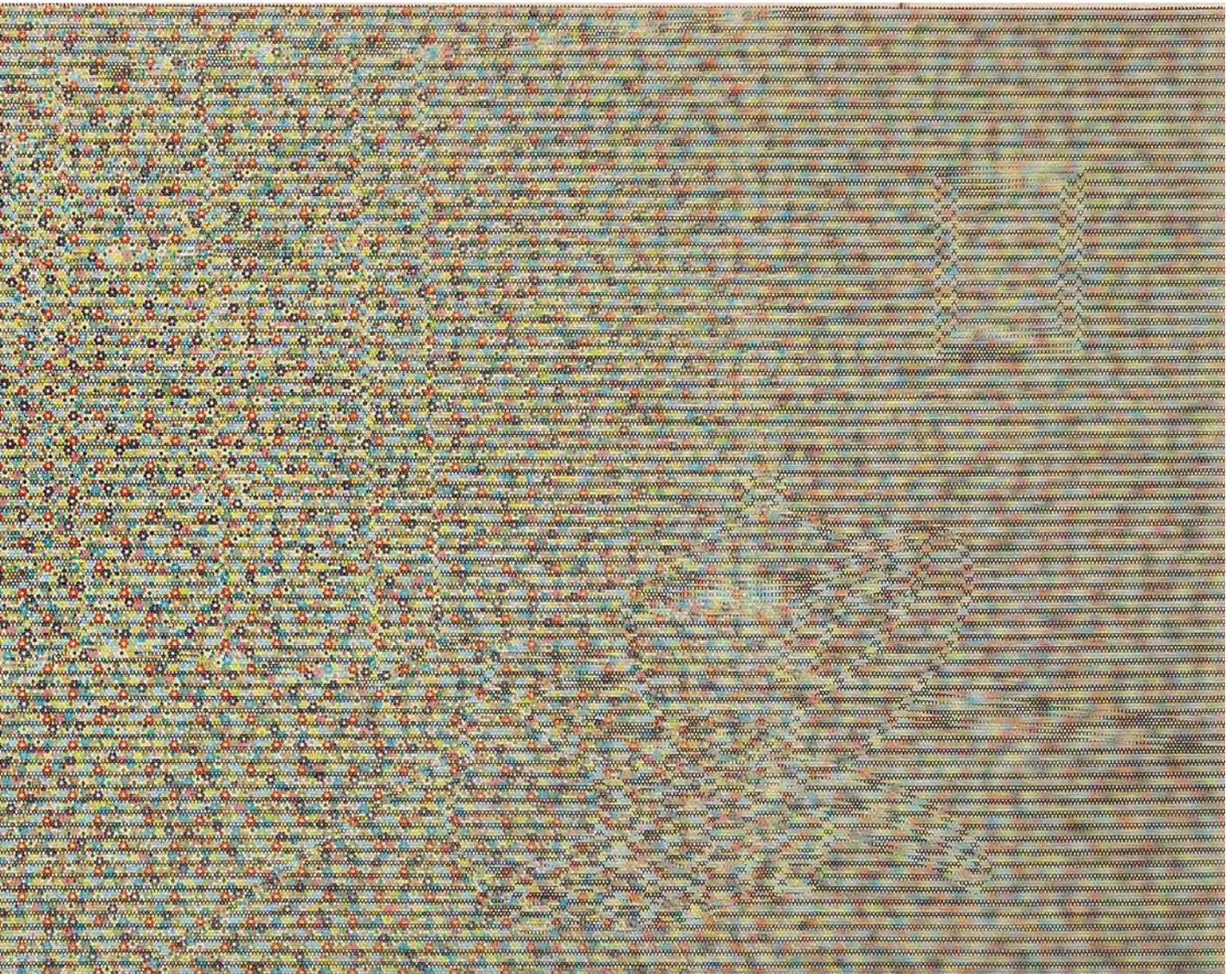
Des mondes, 2008

Pastel à l'huile, grattage sur image imprimée
100 x 140 cm



La Chambre, 2008

Polycarbonate et couleurs acrylique
100 x 250 x 3 cm



CARMEN PERRIN

Markus RAETZ

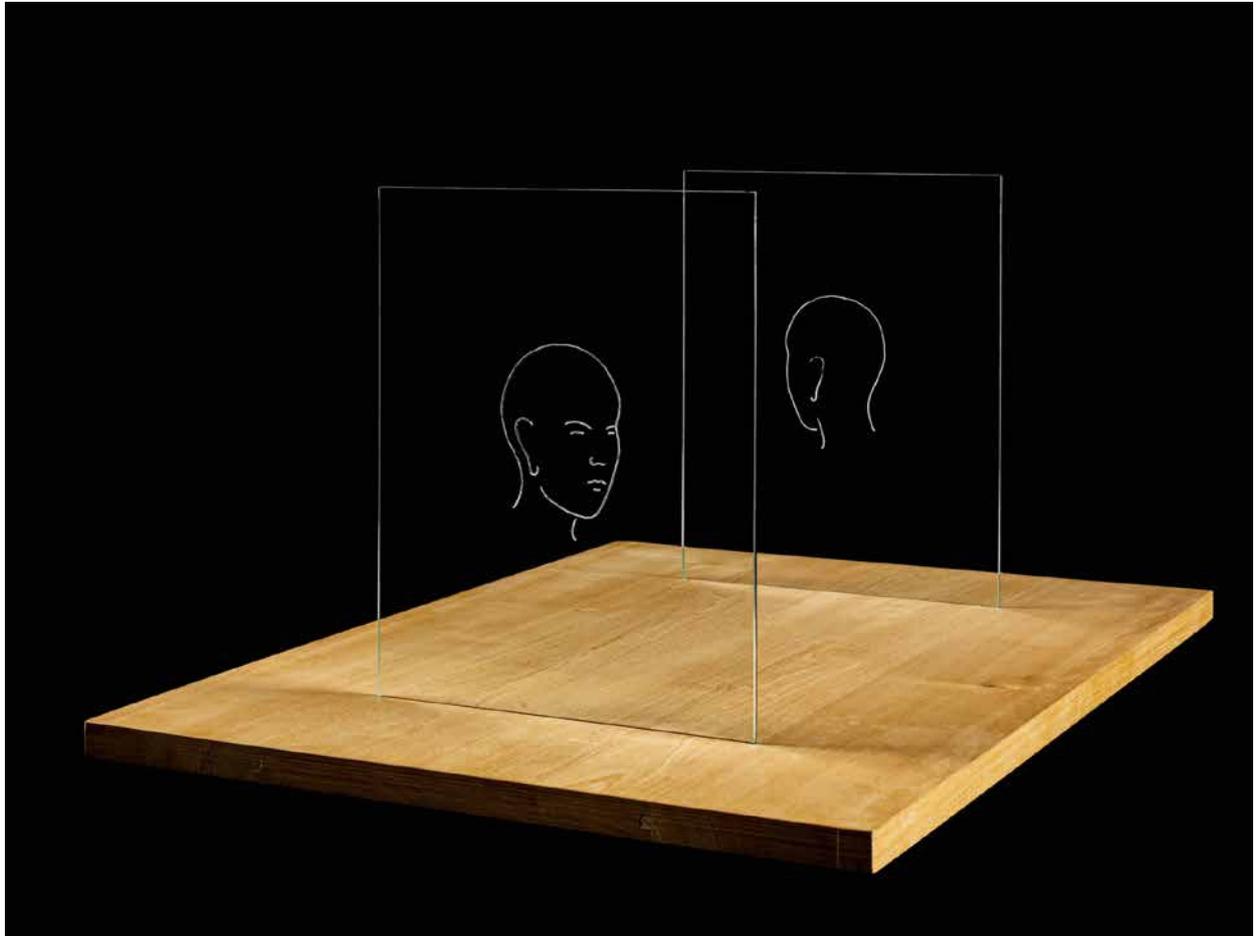
SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1941 à Büren an der Aare, Markus Raetz grandit dans le canton de Berne. Après avoir travaillé pendant deux ans comme instituteur, il entame une carrière d'artiste indépendant dès 1963. Mis à part deux longs séjours – l'un de quatre ans à Amsterdam, l'autre de trois ans à Carona au Tessin – et des séjours réguliers dans le sud de la France, il passe l'ensemble de sa vie à Berne. Au bénéfice de nombreuses expositions collectives et personnelles – Musée d'art moderne et contemporain, Genève, 2011 ; Kunstmuseum Bern, 2014 ; Museo d'arte della Svizzera italiana, Lugano, 2016 pour ne citer que quelques exemples –, il participe à trois reprises aux manifestations internationales que sont les documenta 4, 5 et 7 à Cassel. Ses œuvres sont collectionnées par les plus grandes institutions suisses et européennes.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Depuis le milieu des années 1960, Markus Raetz développe un travail centré sur la question de la perception et du langage, permettant de relativiser le réel, en écho à certains de ses écrivains favoris : Robert Walser, Raymond Roussel ou Lawrence Sterne. Il utilise des mots, des matériaux naturels tels que les brindilles, les feuilles d'un arbre, du métal, du carton pour développer un univers poétique dont les thèmes récurrents sont ceux de la figure humaine et du paysage. En voyage, comme à l'atelier, il ne cesse de créer. Le dessin est son mode de création premier, nourrissant ses recherches intuitives et optiques. Son intérêt pour l'anamorphose – procédé qui déforme la représentation des objets par rapport aux règles de la perspective ordinaire – a fait naître des dispositifs qui, pour être pleinement appréhendés, mettent le spectateur en mouvement, l'obligeant à se déplacer autour de la pièce. Quant aux assemblages légers tels que les mobiles, ils font partie des pièces qui mettent en évidence un univers instable, fluide, qui ne cesse de se recomposer à l'instar d'une relation fugace et dynamique au monde dans ses différentes perceptions possibles. D'une forme à une autre, de l'hésitation à l'évidence, du fragment au tout, Markus Raetz est fasciné par le passage d'une dimension à l'autre, de la deuxième à la troisième, de la troisième à la quatrième, et par ses implications métaphysiques. Toute son œuvre s'engage à démontrer combien notre regard se laisse tromper et qu'il peut facilement prendre un point de vue pour seule vérité, alors qu'il y en a d'innombrables autres. À Genève, sur le domaine public, son installation *Oui-Non* (2000) se lit ainsi parfois « oui » parfois « non » quand bien même il s'agit des mêmes trois torsades métalliques qui écrivent ce que l'on voit différemment selon l'angle de vue adopté.



MARKUS RAETZ

Zwei Köpfe – NOI, 1978-1980

Deux verres gravés sur une base en érable
56 x 42 x 26 cm



Reflexion I
Héliogravure
Ed. 32/35
48 x 65 cm



Reflexion II

Héliogravure
Ed. 32/35
48 x 65 cm



Reflexion III

Héliogravure
Ed. 32/35
48 x 65 cm

Robin RHODE

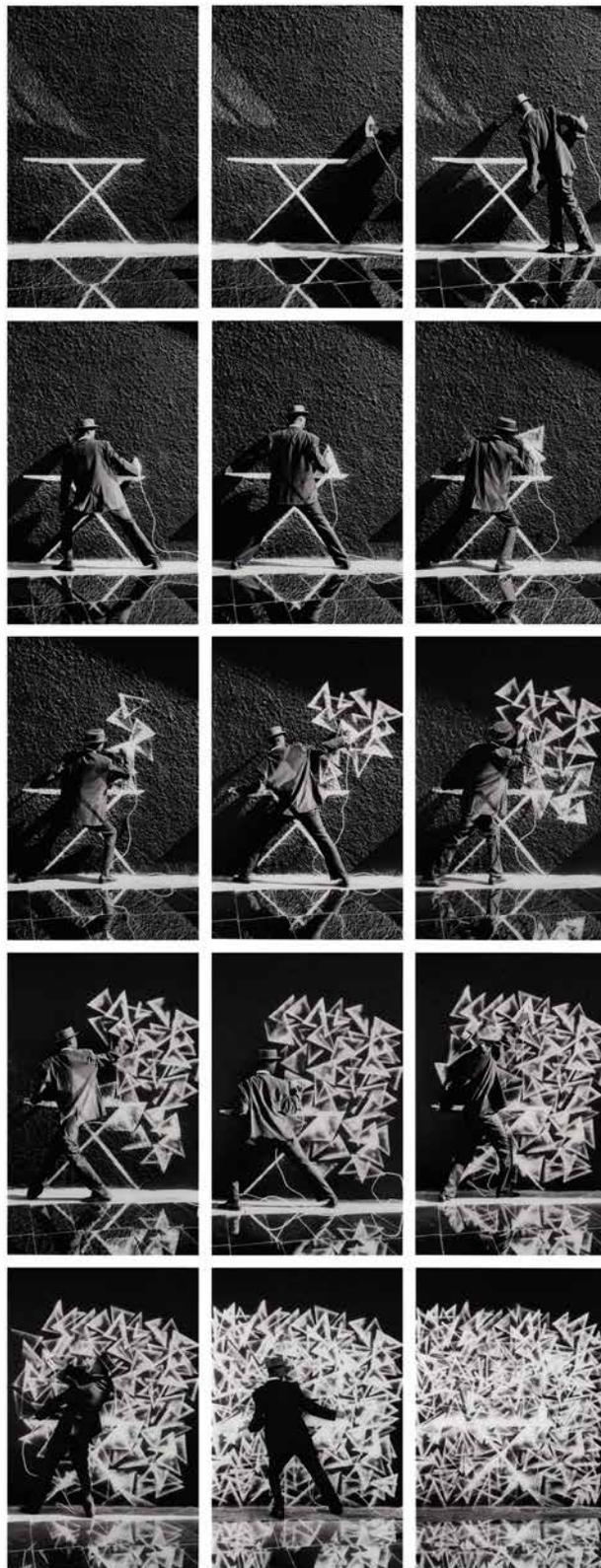
AFRIQUE DU SUD

BIOGRAPHIE

Né en 1976 à Cape Town en Afrique du Sud sous l'apartheid, Robin Rhode vit et travaille désormais à Berlin dans un grand studio propice à développer ses chorégraphies. Artiste-acrobate, il commence ses études d'art au Technikon Witwatersrand (connu désormais en tant qu'Université de Johannesburg), en Afrique du Sud, puis les poursuit au South African School of Motion Picture Medium and Live Performance. Au bénéfice de plusieurs résidences réalisées aux États-Unis (Minneapolis, Boston), à Londres, Berlin et Cape Town dans son pays d'origine, il a également reçu plusieurs prix dont le Roy R. Neuberger Exhibition Prize New York (2014), le Young Artist Award, A.T. Kearney en Allemagne (2011) ou le Illy Prize Art Brussels (2007) et très récemment le Zurich Art Prize (2018). En 2007, une exposition importante de son travail est montée au Haus der Kunst à Munich, accompagnée par une première publication monographique *Walk Off* (Ed. Hatje Cantz). Il expose désormais dans le monde entier, de Los Angeles (LACMA) à Turin (Castello di Rivoli) en passant par Melbourne (National Gallery of Victoria). Ses œuvres sont collectionnées dans plusieurs institutions d'importance telles que le MoMA de New York ou le Centre Pompidou, la Fondation Louis Vuitton et le Musée d'art moderne à Paris.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Le travail de Robin Rhode se situe quelque part au croisement de la street dance et des pionniers de la photographie de la seconde moitié du XIXe siècle — Étienne-Jules Marey et Eadward Muybridge — qui ont mis en évidence les mécanismes jusque-là difficiles à percevoir du mouvement, soit en décomposant chaque fraction, soit en la restituant en une seule image. Grâce à une synthèse du mouvement observé — impossible à saisir par un œil humain, dont les capacités rétiniennes sont limitées —, les travaux de Robin Rhode déstructurent le mouvement en un ballet de formes et de combinaisons possibles. Les successions de ses photographies juxtaposent les poses du danseur et, parallèlement, sur un mur de Berlin ou de Johannesburg naît la réalisation progressive d'un dessin à la craie ou aux pastels. Ainsi se raconte une histoire en trois dimensions qui inclut le temps. Polyvalent, profondément marqué par la culture populaire de la rue, par l'émergence du hip-hop et du street art après l'apartheid, Rhode se met lui-même en scène dans ses performances, dissimulant délibérément son visage sous un bas noir pour écarter toute question raciale. Les motifs de ses peintures murales les plus récentes font référence au modernisme et au constructivisme, tout en intégrant des notions relatives à la théorie de la couleur.



Pascal Iron, 2010

Tirage cibachrome contrecollé sur aluminium

Ed. 6/6 + 2EA

15 éléments, chacun 56.5 x 35.5 cm



Motorbike, 2001

Tirage couleur contrecollé sur aluminium,
Ed. 3/3
28 éléments, chacun 21 x 28 cm



Antoine ROEGIERS

BELGIQUE

BIOGRAPHIE

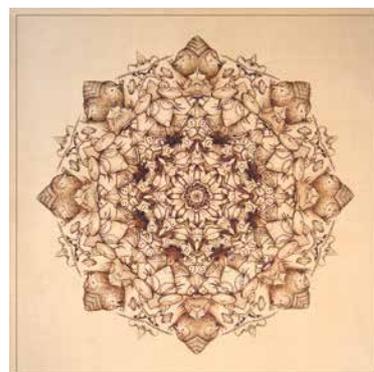
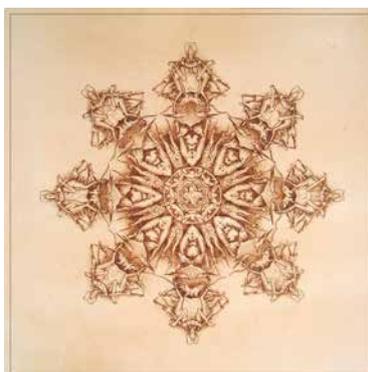
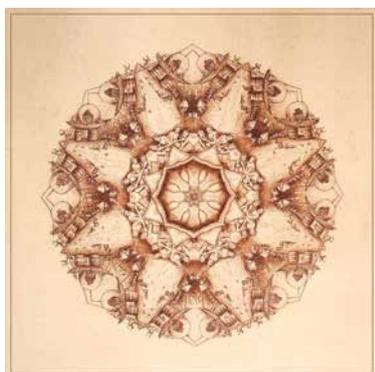
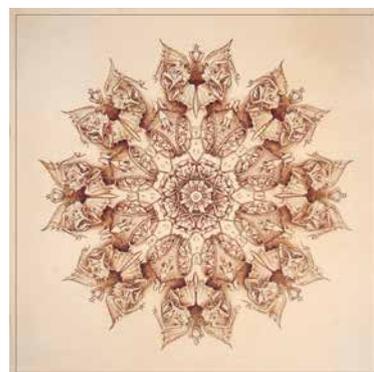
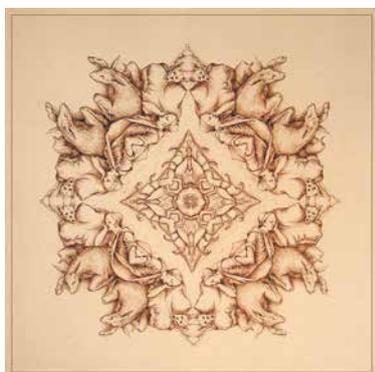
Antoine Roegiers est né en 1980 à Braine-l'Alleud (Belgique). Trois ans plus tard, sa famille s'installe en France. Il étudie à l'École nationale des Beaux-Arts de Paris, dont il est diplômé en 2007. Il reçoit la même année le prix de la Fondation Roger Bataille puis, en 2012, le Prix Yishu 8 qui lui permet d'effectuer une résidence de trois mois à Pékin. La saison 2012-2013 est particulièrement riche pour l'artiste, qui fait l'objet d'expositions au palais des Beaux-Arts de Lille, au Botanique de Bruxelles, à l'Albertina de Vienne ou encore à la Biennale de São Paulo. Depuis 2014, ses œuvres ont notamment été exposées à la Fondation d'entreprise Glénat à Grenoble, au Salon du Livre de Genève, au château de Nyon, à la médiathèque du Fonds d'art contemporain de Genève, au Petit Palais à Paris, au Harvard Art Museum et au Palacio Bellas Artes à Mexico. Antoine Roegiers a également remporté différents prix pour ses courts-métrages. Il vit et travaille à Paris.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Naviguant sans cesse entre références traditionnelles et innovation, passé et présent, Antoine Roegiers puise son inspiration à de nombreuses sources. À travers différents médiums artistiques, il explore tant l'art des grands maîtres du passé, qu'il étudie notamment lors de nombreuses visites au musée du Louvre et ailleurs, que l'univers plus intime de sa famille. L'installation vidéo, dont il réalise lui-même toutes les étapes, est l'une des techniques au moyen desquelles il anime les peintures de maîtres flamands et hollandais, dont l'inspiration renvoie à ses origines belges, et qu'il dote d'une vie intérieure que le spectateur doit normalement se contenter d'imaginer. Sur des musiques d'Antoine Marroncles, les personnages s'animent dans leur paysage, tandis que des situations étranges se déroulent sous nos yeux.

Travaillant habituellement par séries, l'artiste manie aussi la peinture et le dessin avec une remarquable délicatesse. *Ses Corps enluminés*, inspirés des dessins des *Sept péchés capitaux* de Brueghel l'Ancien (plume et encre brune, 1558), appliquent aux traits les plus significatifs de chaque péché un prisme multiplicateur. Les œuvres apparaissent comme des miniatures enluminées, foisonnantes de détails d'une grande précision. Présentée sous forme kaléidoscopique, chacune des compositions prolifère magistralement à partir de son centre, évoquant des rosaces de vitraux sur la façade d'une église gothique surréaliste. Le profane se mêle alors au sacré. Les formes rappellent aussi la célèbre série de M. C. Escher où les personnages donnent naissance à des animaux ou à des formes étranges et hybrides, tandis que les formes architecturales s'imbriquent, créant des perspectives impossibles.

Fasciné par Rubens ou Velasquez, Antoine Roegiers explore l'art ancien en lui insufflant une pointe de modernité. Il nous procure ainsi une nouvelle vision, surprenante et fascinante, de ces œuvres du passé. Le spectateur plonge dans ces univers singuliers comme dans un rêve fantastique.

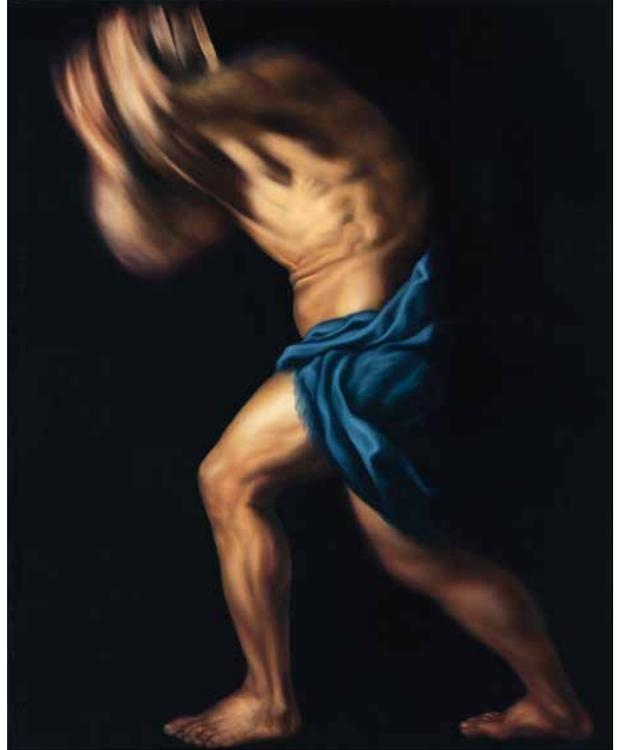


Corps enluminés, 2013
Encre sur papier
7 éléments, chacun 46 x 46 cm



Le Ballet I (d'après Pierre Paul Rubens), 2014

Huile sur toile
193 x 97 cm



Le Porteur, 2015

Huile sur toile
162 x 130 cm



Le Combat (d'après "Samson broyant les mâchoires du lion" de Pierre Paul Rubens), 2014

Huile sur toile
130 x 162 cm





Ugo RONDINONE

SUISSE

BIOGRAPHIE

Né en 1964 à Brunnen, Ugo Rondinone vit et travaille à New York. Il est à ce jour l'un des artistes contemporains suisses au rayonnement international les plus importants. Formé à la Hochschule für Angewandte Kunst de Vienne (Autriche), il développe depuis le milieu des années 1980 une œuvre polymorphe – sculpture, peinture, photographie, vidéo, poèmes – qui est fréquemment exposée partout dans le monde. Le Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris (1995), le Migros Museum für Gegenwartskunst de Zürich (1996), le Consortium de Dijon (1997, 2004), P.S.1 (2000) et le Swiss Institute à New York (2002), la Kunsthalle de Vienne (2002), le Musée d'art contemporain de Sydney (2003), le Centre Pompidou à Paris (2003) ou encore la Whitechapel Gallery de Londres (2006), le Kunsthaus d'Aarau (2010) ou le Rockbund Art Museum, Shanghai (2014) parmi bien d'autres, lui ont consacré des expositions monographiques. Il a également représenté la Suisse à la Biennale de Venise en 2007.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Durant les vingt dernières années, Ugo Rondinone a mis en scène la figure de l'artiste contemporain et questionné sa relation au monde. Longtemps l'image d'un clown triste et silencieux a été utilisée comme la métaphore du personnage de l'artiste – de tous les artistes – se situant aux antipodes de la représentation traditionnelle qui voit en ce dernier un héros ou une star. Centré sur l'humain, son psychisme et ses émotions, son travail multiplie les références à la littérature, au théâtre, à la musique ou à l'histoire, pour entraîner le spectateur dans des œuvres méditatives, voire hypnotiques, souvent mélancoliques et désenchantées, mais hautement poétiques. Comme dans beaucoup de ses travaux, Rondinone cherche à déstabiliser le regardeur, lui faisant perdre ses repères face au réel par le biais d'une œuvre fondée sur le plaisir et le jeu, le rêve et l'évasion, l'intériorisation de l'émotion.

« Ce que je trouve fascinant dans votre travail, c'est cette façon qu'ont les œuvres d'être transitives. L'œuvre existe pour elle-même, elle a son autonomie, mais elle a cette force de remettre en contact avec d'autres choses » (Marc-Olivier Wahler). Ainsi en va-t-il de *The Prudent*, une figure debout qui est à mettre en relation avec un certain nombre de pièces similaires et monumentales installées dans le domaine public, dont *The Wise*, érigée à Onex sur la place des Deux-Églises. Cette sculpture de dix mètres de hauteur est inspirée par le site de Stonehenge (UK) dont l'artiste a délibérément repris les imposants monolithes de pierre et l'architecture – l'entrejambe du personnage créant une ouverture en forme de porte. À sa manière, il réactualise ainsi une construction colossale de l'âge de bronze, qui témoigne d'une ingénierie collective sans pareille, compte tenu de la taille et du poids de ces blocs faits du « plus ancien matériau organique au monde ».



The Prudent, 2016
Pierre, acier, piédestal en béton
H. 187 cm

Georges ROUSSE

FRANCE

BIOGRAPHIE

Georges Rousse est né en 1947 à Paris, où il vit et travaille encore aujourd'hui. À l'âge de 9 ans, il reçoit un appareil Kodak pour Noël : son destin est tracé. Tout en poursuivant des études de médecine à Nice, il apprend la technique de la photographie d'atelier et du tirage, décidé à fonder son propre atelier. Depuis sa première exposition au début des années 1980, Georges Rousse a exposé à d'innombrables reprises dans le monde entier, jusque dans des événements artistiques aussi majeurs que les Biennales de Paris et de Venise. Il a reçu des prix prestigieux et son œuvre figure dans les collections de nombreux musées en Europe, aux États-Unis et au Japon, ainsi que dans les plus grandes collections institutionnelles.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Georges Rousse est un photographe autodidacte, dans la grande tradition des maîtres américains à la Alfred Stieglitz et Ansel Adams. À la fin des années 1970, la découverte du Land Art et de la peinture abstraite de Malévitch le conduit à intervenir dans les espaces qu'il photographie. Des sites industriels qui sont son décor de prédilection (généralement des bâtiments abandonnés), il fait ainsi le lieu d'installations éphémères que sa photographie enregistre. L'avènement de la photographie numérique ne doit pas faire confondre son œuvre avec un simple photomontage ; Georges Rousse est en fait un véritable illusionniste. L'artiste intervient toujours concrètement sur le site afin de créer une illusion optique mobilisant les principes de l'anamorphose, formant une image visible depuis un seul et unique point, celui où il a installé son objectif. Il étudie ainsi les matériaux, les couleurs, la lumière et les formes des espaces qu'il a choisis, avant de les transformer comme un metteur en scène, rendant l'invisible visible en de gigantesques et stupéfiants trompe-l'œil. La plupart de ses œuvres sont donc spécifiques à un lieu précis, et le résultat de minutieuses esquisses préparatoires. Le résultat final est toujours une photographie grand format procurant l'illusion parfaite de l'espace transformé.

Ses images représentent la collision de plusieurs espaces dans le temps : l'espace réel et historique du site, l'espace imaginaire et inventé de ses motifs construits, et l'espace final, purement photographique, de l'image. Ce tour de force interroge fondamentalement notre mode de perception et la relation entre fiction et réalité. Le choix des motifs et des couleurs, ainsi que l'attention portée par l'artiste à la relation entre espace et perception, situe Rousse dans la grande tradition de la Renaissance, ses nombreuses références s'étendant des maîtres anciens aux grands artistes abstraits comme Mondrian et Malévitch.



Guise 8, 2015

Tirage argentique contrecollé sur diasec

Ed. 1/5

160 x 125 cm



Mumbai 2014 (5), 2014

Tirage cibachrome contrecollé sur aluminium

Unique

49.5 x 62 cm



Mumbai 2014 (3), 2014

Tirage cibachrome contrecollé sur aluminium

Unique

49.5 x 62 cm

Thomas RUFF

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

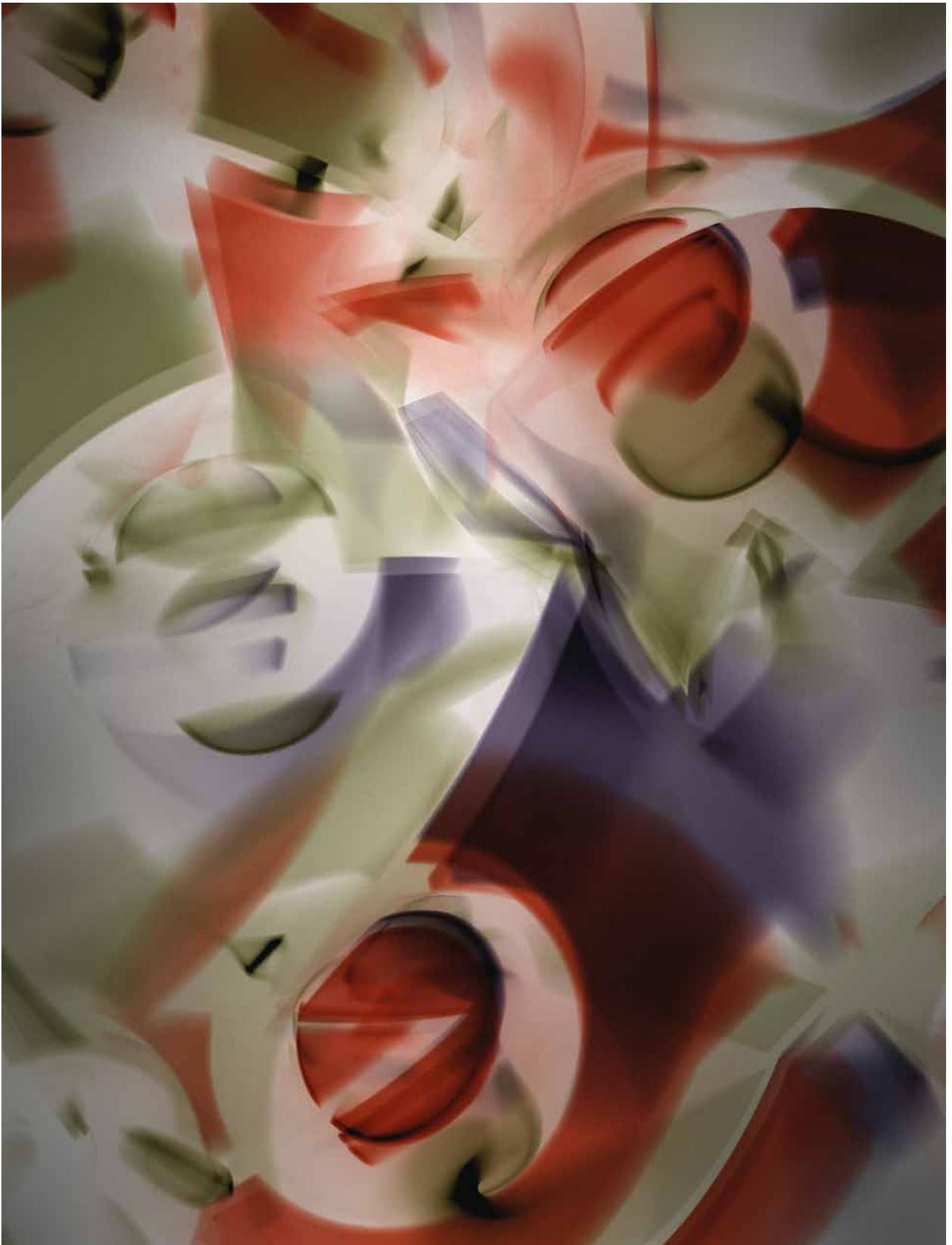
Thomas Ruff naît en 1958. Il étudie la photographie avec Bernd et Hilla Becher à la Kunstakademie de Düsseldorf, où il enseignera lui-même par la suite. En 1992, il participe à la Documenta 9 de Kassel. Trois ans plus tard, il représente son pays à la Biennale de Venise. En 2003, la Tate de Liverpool lui consacre une exposition personnelle. Son œuvre est exposée dans les plus importants musées et galeries du monde. En 2012, une exposition a été présentée à la Haus der Kunst de Munich et en 2017, sa première grande rétrospective s'est tenue à la Whitechapel Gallery de Londres. L'artiste vit et travaille à Düsseldorf.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Membre éminent de l'école photographique de Düsseldorf aux côtés de Thomas Struth, de Candida Hofer et d'Andreas Gursky, Thomas Ruff compte parmi les plus grands photographes actuels. L'artiste débute sa carrière en 1979 avec des photographies d'appartements allemands ordinaires. En 1981, il réalise une série de portraits sous la forme de visages en gros plan, au cadrage centré, fixant le spectateur. Dépourvus d'expression, ne dissimulant rien, ces visages constituent une surface sur laquelle il est possible de tout projeter. Ces deux ensembles, remarquables par leur absence délibérée d'émotion, ont lancé la carrière de Thomas Ruff.

Fasciné par la nuit et par l'astronomie, Ruff s'intéresse aussi à la photographie nocturne. Sa vision est alors essentiellement scientifique, cette absence de mystère n'excluant pas une certaine poésie. Monumentales, magiques, ses photographies de cieux étoilés sont produites à partir de négatifs trouvés dans des archives d'observatoires et exercent un véritable enchantement sur le spectateur, transporté par elles dans l'infinité de l'univers. Thomas Ruff utilise également des images pornographiques trouvées dans des magazines ou plus récemment sur l'Internet, dont il élimine les détails et accentue la pixellisation, s'écartant de l'obscénité pour mieux en préserver la force suggestive.

Ses photogrammes détournent la technique traditionnelle afin d'obtenir des surfaces sur lesquelles les formes et les couleurs se mélangent. Là aussi, l'imagination du spectateur est pleinement sollicitée. L'artiste est toujours prêt à expérimenter de nouvelles techniques et à détourner la fonction et donc la signification des images. Tantôt dérangeant, tantôt fascinant ou poétique, son art échappe aux catégories. Que son sujet soit l'être humain, un ciel étoilé ou un bâtiment, une même distance émotionnelle réunit ses œuvres. Thomas Ruff s'intéresse avant tout au processus créatif, aux effets et aux limites de la photographie, sans renoncer pour autant à la beauté de ses sujets et la fascination qu'ils exercent. Son expérience photographique leur rend au contraire pleinement justice.



THOMAS RUFF

Phg.06_I, 2013
Tirage cibachrome
Ed. 1/4 + 1EA
240 x 185 cm



STE 1.41 (Stern 20h48m / -40°), 1992

Tirage chromogénique

Ed. 1/2

260 x 188 cm



17h58m / -25°, 1990

Tirage chromogénique

Ed. 1/2

260 x 188 cm

Denis SAVARY

SUISSE

BIOGRAPHIE

Originaire de Granges-près-Marnand (Vaud), Denis Savary est né en 1981. Il étudie à l'École cantonale d'art de Lausanne et est rapidement invité à exposer dans de nombreuses institutions européennes. En 2007, il dirige au musée Jenisch de Vevey une exposition composée de ses œuvres, d'œuvres de la collection du musée et d'artistes invités. La même année, il est en résidence au palais de Tokyo à Paris. En 2008, il expose au Jeu de Paume à Paris, et l'année suivante au Centre Pasquart de Bienne. En 2011, il reçoit le Prix culturel vaudois en arts appliqués, après avoir été lauréat du Prix suisse d'art en 2007. La Kunsthalle de Berne lui consacre une rétrospective en 2012. En 2015, il expose au MAMCO de Genève, où il avait déjà montré ses créations, et produit une édition de la collection d'art du journal *Le Temps*. En 2016, une exposition lui a été consacrée au Centre Culturel Suisse à Paris. Denis Savary vit et travaille à Genève.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Denis Savary produit une œuvre multiple et protéiforme : sculptures, vidéos, installations, scénographies ou mises en scène témoignent de ses nombreux intérêts. Curieux, l'artiste s'intéresse à l'histoire de l'art et à la culture : cinéma, photographie, littérature, bande dessinée, puisant de nombreuses références plus ou moins explicites à l'œuvre de grands artistes du passé comme Oskar Kokoschka, Amedeo Modigliani, Max Ernst ou Félix Vallotton, notamment aux figures de femmes qu'ils célèbrent.

C'est dans ce catalogue infini de l'histoire de l'art que l'artiste vaudois trouve l'inspiration de son monde personnel et singulier. Dans l'interprétation contemporaine qu'il en fait, les idées originelles dessinent une vision nouvelle. Son travail se nourrit par ailleurs de ses rencontres et de ses collaborations artistiques. Il n'hésite pas à rendre hommage à l'émotion que les œuvres d'autres artistes ont suscitée en lui, en les intégrant aux expositions qu'il commissionne et où il réunit avec efficacité des personnalités artistiques très diverses.

Les créations de Denis Savary associent culture populaire et culture savante. Il s'agit là d'un univers étrange, qui puise aux sources de l'enfance et du rêve. L'artiste joue avec l'art, s'en amuse comme un enfant. L'idée de hasard est également présente, par exemple dans les vidéos où il met en scène des moments fugaces, éphémères et familiers, pris sur le vif. Sa riche carrière en fait l'un des artistes suisses contemporains les plus en vue.



Charbons, 2014

Bois brûlé

104 x 50 x 40 cm



Etrusques 9, 2013

Verre soufflé
Ø. ca 20 cm



DENIS SAVARY

Etrusques 12, 2013

Verre soufflé
Ø. ca 20 cm





Thomas SCHÜTTE

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1954 à Oldenburg en Allemagne (Basse-Saxe), Thomas Schütte s'est formé dans les années 1970 à la Kunstakademie de Düsseldorf où enseignaient notamment Katharina Fritsch et Gerhard Richter. C'est désormais dans cette ville qu'il vit et travaille. En 1981, il participe à l'exposition « Westkunst » de Cologne, tandis que la Galerie Konrad Fischer monte une exposition individuelle de ses œuvres, marquant ainsi le début de sa carrière internationale. Parmi les musées qui ont organisé de grandes expositions personnelles de son travail, on peut citer le Haus der Kunst de Munich (2009), le Reina Sofia de Madrid (2010) et le Castello di Rivoli de Turin (2012). Il participe également aux Documenta 8, 9 et 10. En 2005, Thomas Schütte obtient le Lion d'Or à la Biennale de Venise. Il avait au préalable reçu d'importants prix en Allemagne, comme le Kurt Schwitters Preis für Bildende Kunst der Niedersächsischen Sparkassenstiftung (1998) et le Kunstpreis der Stadt Wolfsburg (1996).

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

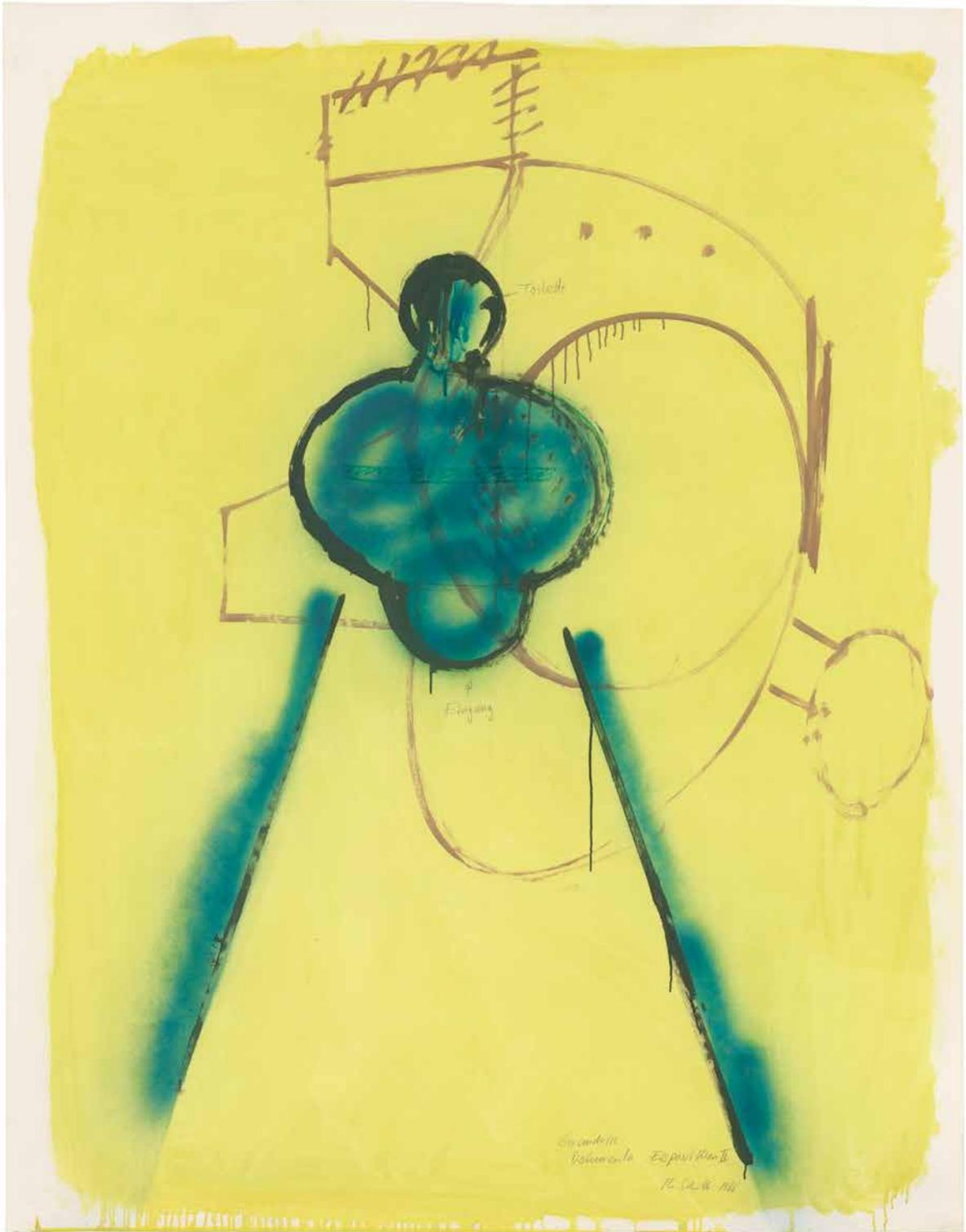
Suivant les préceptes de son professeur Gerhard Richter qui l'encourageait non pas à suivre un style en particulier mais à trouver sa propre voie, Thomas Schütte a développé un goût prononcé pour l'expérimentation stylistique, technique et matérielle — utilisant des matériaux bruts et banals aussi bien que des matériaux nés des techniques de pointe. Ainsi, son œuvre se dérobe à toute catégorisation. Dans cette volonté d'échapper à tout classement définitif, Thomas Schütte — par la gravure, le dessin, l'aquarelle et la sculpture — est devenu l'un des artistes contemporains les plus polyvalents, faisant tantôt référence au passé lointain de l'humanité (la Grèce, Rome) et tantôt à une critique de la postmodernité.

S'étant d'abord fait connaître pour des « maquettes d'architecture » — à comprendre comme des sculptures ou des dessins agrandis — jamais réalisées, Thomas Schütte démontre très vite qu'il est également capable de s'exprimer avec le figuratif, réalisant par exemple en 1992, *Die Fremden* (les étrangers) pour la Documenta de Kassel, une installation avec de grandes pièces réalisées en céramique. S'intéressant à l'espace public comme à l'espace intime de l'atelier, à des enjeux socio-politiques comme à des problèmes formels, il est toutefois une thématique importante de l'histoire de l'art qui traverse toute son œuvre : celle du portrait. De même, son goût pour les couleurs se lit dans l'ensemble de son travail : leurs traitements matériels, leurs reflets à la surface de certaines matières, telles que le bronze, la laque ou le verre qu'il travaille à Murano.



Gartenzwerge (Glas), 2017

Verre de Murano
7 pièces, dimensions variables



Dokumenta. Projekt II, 1986

Laque, émail, feutre et crayon sur papier
142.5 x 110cm



Dokumenta. Projekt III, 1986

Laque, émail, crayon et ruban adhésif sur papier
140.5 x 109.5 cm

Richard SERRA

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Richard Serra est né en 1938 à San Francisco. Il étudie d'abord la littérature anglaise, travaillant parallèlement dans une aciérie pour financer ses études. En 1964, il obtient une maîtrise de peinture à l'université de Yale. À la fin des années 1960, il voyage à Paris et à Florence, en Europe du Sud et en Afrique du Nord, au gré de plusieurs bourses. Il fait l'objet de ses premières expositions individuelles à la galerie La Salita, à Rome, en 1966, puis à la galerie Leo Castelli, à New York, en 1969. Dans son cercle d'amis figurent alors Carl Andre, Walter De Maria, Eva Hesse, Sol LeWitt et Robert Smithson. Sa première exposition monographique muséale a lieu au Musée d'Art de Pasadena en 1970. En 1997, ses *Torqued Ellipses* sont acquises et exposées par le Dia Center for the Arts de New York. En 2005, huit œuvres majeures sont installées en permanence au musée Guggenheim de Bilbao. En 2007, le MoMA de New York organise une rétrospective majeure de son œuvre. Richard Serra a participé à plusieurs Documenta ainsi qu'à plusieurs Biennales de Venise, et a exposé dans les plus prestigieuses manifestations artistiques du monde entier. Il vit à New York et en Nouvelle-Écosse.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Auteur de sculptures en acier de grande taille, conçues pour leur site, installées dans des environnements architecturaux, urbains ou ruraux du monde entier, Richard Serra est généralement considéré comme l'un des sculpteurs les plus influents de la fin du 20^e siècle. Son œuvre a joué un rôle majeur dans le développement de la tradition de l'abstraction moderne dans la continuité du minimalisme, suscitant une attention nouvelle et accrue aux potentialités de la sculpture, procurant au spectateur une expérience physique et visuelle à la fois. Ses arcs, spirales et ellipses monumentaux introduisent le spectateur dans une expérience modifiée de l'espace.

Homme de la Renaissance doté d'une personnalité puissante, l'intérêt de Serra pour la peinture, la sculpture, la musique, la danse, le cinéma, la performance et l'installation a influencé des générations entières d'artistes tout au long de sa carrière. Son *Tilted Arc*, arc légèrement courbé de 3,5 mètres de hauteur, en acier doux oxydé, installé en 1981 sur Federal Plaza, à New York, a propulsé le débat sur l'art contemporain sur le devant de la scène, montrant combien il est difficile d'ignorer l'art de Serra.

Richard Serra réalise ses premières sculptures en 1966 au moyen de matériaux non traditionnels, tels que la fibre de verre et le caoutchouc. De 1968 à 1970, il réalise sa série *Splash*, pour laquelle il projette ou coule du plomb fondu à la jonction du sol et du mur. Il avait commencé en 1969 ses pièces *Prop*, dont les éléments n'étaient ni soudés ni attachés, mais seulement posés en équilibre aux seules forces du poids et de la gravité. Il réalise le premier de ses nombreux courts-métrages en 1968, avant de mener des expériences dans le domaine de la vidéo au début des années 1970. Depuis 1971, Serra a produit de nombreux dessins grand format, d'abord à l'encre, au fusain et au crayon lithographique sur papier, puis surtout au bâton à l'huile, crayon gras dont l'effet rappelle celui de la cire. Ses dessins ne sont pas des études préparatoires mais suivent au contraire, étonnamment, l'achèvement d'une sculpture, comme une forme de notation de ses relations spatiales. En tant que tel, ils constituent donc des œuvres d'art autonomes.



Path and Edges #8, 2007

Grovere
Ed. 31/60
60 x 75 cm



Path and Edges #2, 2007

Gravure
Ed. 31/60
65 x 100 cm



Path and Edges #13, 2007

Gravure
Ed. 31/60
60 x 90 cm

Shirana SHAHBAZI

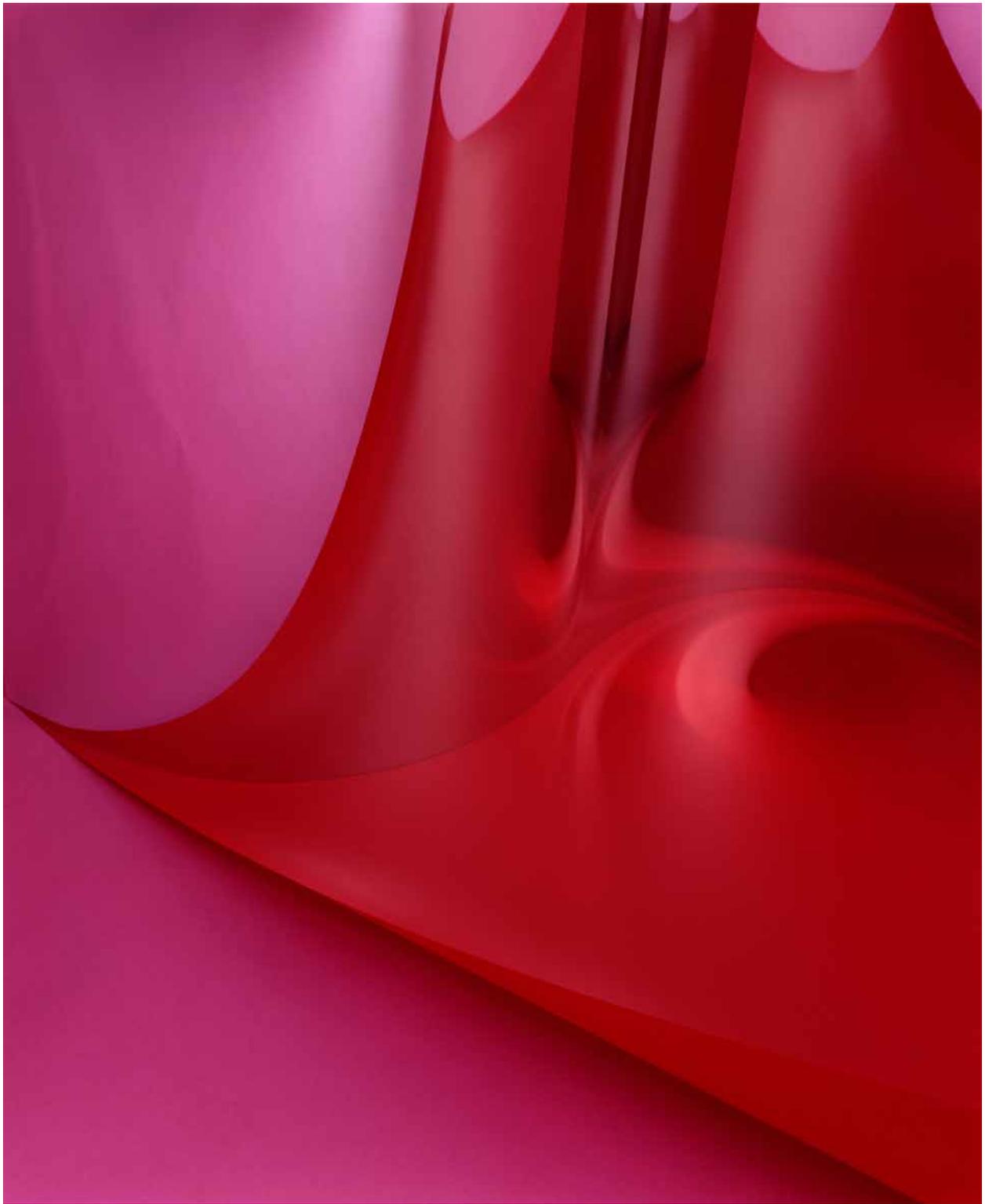
IRAN

BIOGRAPHIE

Shirana Shahbazi est née à Téhéran en 1974. Après avoir étudié la photographie et le design à l'École Supérieure de Dortmund, elle étudie la photographie à la Haute École d'art de Zurich, où désormais elle vit et travaille. Shirana Shahbazi a gagné le London Citibank Prize en 2002 et la bourse fédérale suisse en 2004. Elle a également participé à la Biennale de Venise en 2005. Son travail a été exposé dans de nombreuses institutions à travers le monde comme le Museum of Modern Art, New York (2012/2013), le Fotomuseum à Winterthur (2011), le New Museum à New York (2011), The Hammer Museum, UCLA à Los Angeles (2008), le Museum Boijmans van Beuningen à Rotterdam (2008), le Barbican à Londres (2007), le Centre d'art contemporain de Genève (2005) et le Museum of Contemporary Photography à Chicago (2003). Ses œuvres font partie de collections importantes dont la Tate Modern de Londres, le Migros Museum de Zurich ou le National Museum of Photography de Copenhague.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Photographe de formation, Shirana Shahbazi réalise des portraits, des natures mortes, des photographies de villes et de paysages, mais aussi des compositions de pures surfaces de couleur, comme des fonds sans sujet. Captant des instants de vie ou des paysages tirés de contextes orientaux – avec souvent une réflexion sur l'Iran contemporain ou sur la Perse et ses nombreux mythes – et occidentaux, son œuvre varie entre représentation et abstraction, entre vérité et simulation. Il arrive qu'elle réutilise ses photographies pour réaliser des peintures murales (exécutées par des peintres iraniens employés dans l'industrie publicitaire), des affiches et des tapis. En somme, Shahbazi aborde le genre de la photographie sous un angle résolument conceptuel, questionnant la réalité captée par l'objectif en imaginant des fictions construites de toutes pièces dans ses accrochages. En jouant sur la taille des œuvres plus ou moins grandes ou sur les sauts d'échelle et en transposant les images photographiques sur d'autres supports, elle déjoue en effet les attentes du spectateur et explore la complexité de la réalité et des identités. Avec un soin esthétique prononcé, renouvelant ses présentations pour chaque exposition, elle travaille sur le mode du collage à la dimension de murs entiers, faisant dire à chaque image quelque chose de nouveau en fonction de la ou des photographies qu'elle côtoie. Les sujets, les scènes se télescopent sans que l'on distingue parfaitement les lieux, les pays, ni les origines. Ainsi, son travail réfute et déjoue tout particularisme culturel précis et ses images s'inscrivent dans la représentation de la globalisation de la photographie contemporaine.



SHIRANA SHAHBAZI

Rot-Pink-01, 2017

Tirage cibachrome contrecollé sur aluminium

Ed. 2/5 + 1EA

150 x 120 cm

Jim SHAW

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Personnalité iconique de la scène artistique californienne depuis le milieu des années 1980, Jim Shaw est né en 1952 à Midland, et vit et travaille à Los Angeles. Il se forme à l'Université du Michigan et à l'Institut des arts de Californie dont il sort diplômé en 1978. Jim Shaw partage avec Paul McCarthy et Mike Kelley – avec lequel il fonde l'influent groupe punk *Destroy all Monsters* – l'envie de produire un art visant à explorer le côté obscur d'une société américaine qu'ils considèrent conformiste et standardisée, voire sur le déclin. Au travers de démarches parallèles réunissant sans hiérarchie la pratique du dessin de rêve, la collection de peintures du dimanche, la déformation des visages, la mise à mal du Pop art, jugé trop lisse et homogène, Jim Shaw pratique un art expérimental, dérangent, le plus souvent délibérément inesthétique. Dès la fin des années 1990, il bénéficie d'une large reconnaissance institutionnelle et son travail fait l'objet de plusieurs expositions personnelles d'importance, dont les plus récentes à Los Angeles (Marciano Art Foundation, 2017), à North Adams (Massachusetts Museum of Contemporary Art, 2015) ou à New York (New Museum, 2015). Ses œuvres sont collectionnées dans les plus grands musées du monde.

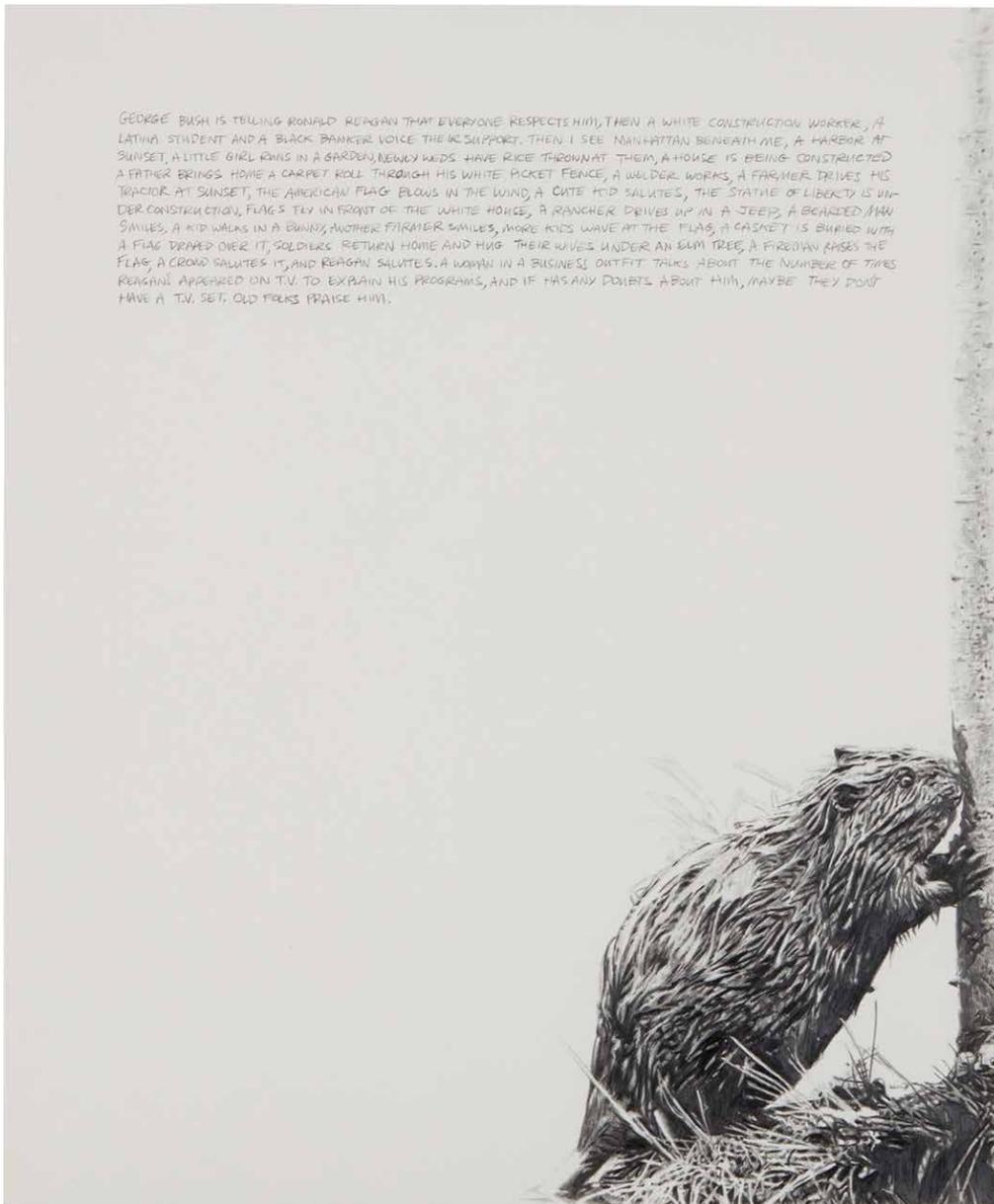
L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

De 1992 à 2001, au travers d'images qu'il tire de la culture populaire, de la sphère de l'art contemporain ou de la bande dessinée, Jim Shaw consigne ses rêves en un corpus de plus de 500 dessins, les *Dream Drawings*. Flux d'images de toutes les couleurs et de tous les styles, généralement réalisés sur des feuillets de petits ou moyens formats, son travail s'exprime de façon spontanée, pour une représentation des rêves à la fois dense, vaste et vivante. Une manière de laisser son double onirique s'exprimer : moins pour nous faire comprendre ses rêves que pour invoquer un univers présent au plus profond de lui-même, sans détour, ni retenue ou pudeur, à l'instar des pratiques surréalistes européennes ayant travaillé sur l'inconscient. Parallèlement, dès 1994, Jim Shaw se lance dans la réalisation d'objets qui peuplent ses rêves : les *Dream Objects*, dont les titres sont démesurément longs, décrivant le contexte où l'objet serait apparu. Autant de démarches réunissant les fragments d'une histoire à la fois personnelle et collective, tout comme sa collection de tableaux de brocante *Thrift Store Paintings*, réunion d'un art vernaculaire semi-comique – qui en fait une grande source d'inspiration pour son propre travail – et la série *My Mirage* qui raconte en 170 pièces les pérégrinations d'un adolescent blanc de la classe moyenne, perdu dans le tourbillon de la contre-culture des années 1960 et 1970.



The Blood of Fafner, 2013

Acrylique sur toile
152,4 x 152,4 cm



Untitled (Beaver: George Bush Is Telling Ronald Reagan...), 1993

Crayon sur papier
43,2 x 35,6 cm



JIM SHAW

Untitled (Monster Face # 5), 2004

Acrylique, encre, huile et crayon sur papier
124,5 x 88,9 cm

José María SICILIA

ESPAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1954 à Madrid, José María Sicilia étudie à l'École des beaux-arts de Madrid de 1975 à 1979. Il s'installe définitivement en 1980 à Paris où sont déjà présents certains de ses compatriotes dont Miquel Barceló, avec lesquels il représente les tendances les plus en vue de la peinture espagnole de la décennie. Dans ces mêmes années, il connaît une renommée internationale principalement en France et à New York, où il séjourne de longs mois pour préparer une exposition personnelle que lui consacre la galerie Blum Helman. C'est l'occasion pour lui de rencontrer et de devenir ami avec John Cage. Il a reçu le prix national des arts plastiques en 1989 et a représenté son pays natal à l'Exposition internationale de Séville. Ses œuvres font partie de nombreuses collections comme celle du CAPC à Bordeaux, du Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía à Madrid, du Cincinnati Art Museum (Ohio), du MoMa de New York ou de la Fondation « La Caixa » à Barcelone pour n'en citer que quelques-unes.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

À ses débuts, José María Sicilia réalise des séries de peintures d'objets dans un style proche de la Bad Painting et confirme ainsi son intérêt pour une forme de peinture figurative. Il se fait connaître pour ses peintures de nature, paysages, insectes et fleurs, mais aussi de personnages et d'animaux mythologiques. Si, jusqu'en 1985, il peint ses tableaux d'un geste libre et dynamique, il poursuit ses recherches par la suite vers une analyse des formes, de la structure du tableau et de la matérialité de la touche tout en s'adonnant volontiers à une expérimentation de différentes techniques – il a par exemple souvent recours à la cire pour créer de subtils vernis à la surface de ses travaux peints ou lithographiés. Dans les travaux de Sicilia, les matériaux employés paraissent parfois si fragiles qu'ils semblent sur le point de se désintégrer, créant ainsi un sentiment qui oscille entre l'évanescence et la disparition. Séduisantes et décoratives, les images qu'il réalise désormais sont davantage portées sur une imagerie auto-biographique. Souvent, elles sont profondément enfouies dans la matière du tableau, ne laissant transparaître à la surface que certains éléments, comme des points de constellations. Elles sont à comprendre comme des œuvres qui « s'auto-effacent », exigeant du regardeur une expérience du temps et de la lente plongée dans la matière devenue peinture. Depuis quinze ans, il réalise aussi des œuvres sur papier, des sculptures en terre cuite, des installations et des ouvrages d'édition, parfois accompagnés d'écrits et de photographies qui évoquent la « science de l'intérieur » de la mystique arabo-andalouse.



La Locura del Ver (Verde), 2017
Technique mixte sur bois
200 x 200 cm



La Locura del Ver (Rosa), 2017
Technique mixte sur bois
200 x 200 cm





Roman SIGNER

SUISSE

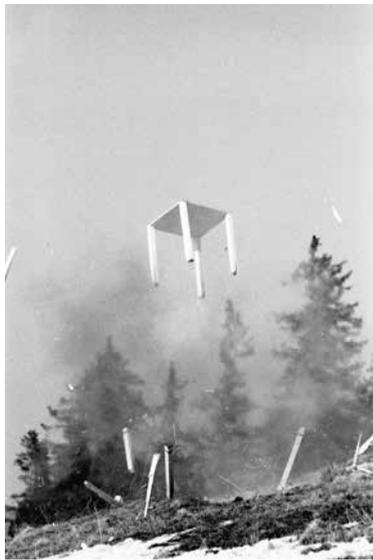
BIOGRAPHIE

Roman Signer est né en 1938 dans le canton suisse d'Appenzell. Il suit des études d'art à Lucerne, Zurich et Varsovie. En 1987, il réalise une performance dans le cadre de la Documenta 8 de Kassel, lors de laquelle il jette des milliers de feuilles de papier dans l'air, créant ainsi un mur de papier aussi éphémère que spectaculaire. En 1999, l'artiste représente la Suisse à la Biennale de Venise. Son œuvre est exposée dans de nombreux musées du monde entier ainsi que dans l'espace public, notamment à Zurich, Appenzell, Argovie et Saint-Gall. En 1995, le réalisateur Peter Liechti lui consacre un documentaire road-movie pour lequel il le suit dans toute l'Europe. Roman Signer a remporté plusieurs prix internationaux. Le Kunstmuseum de Saint-Gall lui rend hommage en 2013 pour son 75^e anniversaire et lui consacre une exposition personnelle en 2014. Entre 2015 et 2018, il a eu des expositions individuelles au Centre Culturel Suisse à Paris, au Centre de la Photographie à Genève et au Kunsthal à Aarhus (Danemark) entre autres. Il vit et travaille à Saint-Gall.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Surprenant, éclectique, Roman Signer est l'un des artistes suisses les plus célèbres à l'étranger. Son œuvre relève tant de l'art de la performance, du Land Art que de formes artistiques plus traditionnelles. Se considérant principalement comme un sculpteur, l'artiste arrange des installations éphémères qu'il n'hésite pas à détruire par le feu, des explosifs ou le mouvement mécanique. Il participe souvent lui-même aux performances qu'il imagine ; d'autres fois, les objets interagissent seuls entre eux, animés par des éléments immatériels comme la vitesse, le bruit ou le vent. La notion de temps constitue pour lui un véritable matériau plastique. La conception de l'œuvre inclut toutes les étapes, de sa construction à sa destruction finale. Bien qu'elles soient rarement publiques, ses performances sont enregistrées par la photographie et la vidéo afin de partager avec un public élargi ces instants poétiques, ces « sculptures dématérialisées ». Direct et authentique, l'art de Roman Signer exploite entre autres des objets du quotidien tels que des chaises, des tables, des échelles, des bottes en plastiques qu'il met en scène dans ses interventions.

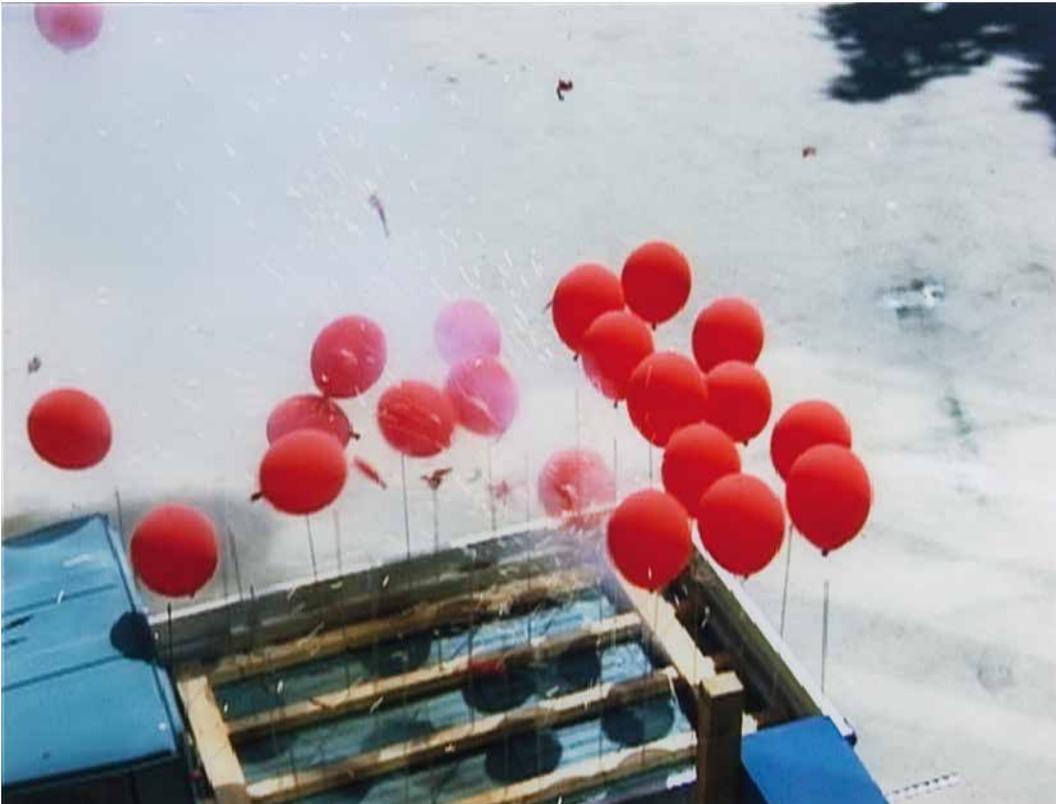
Turm – Tisch est une installation éphémère constituée de tables empilées au sommet d'une montagne – élément récurrent de son travail, qui rappelle les origines alpines de Roman Signer – qu'il fait ensuite exploser, jouant sur les notions de verticalité et sur la destruction de ce que celle-ci représente. La critique d'art a parfois appelé Roman Signer « le Buster Keaton de l'art ». L'artiste intègre en effet les notions de cause et d'effet dans son œuvre. Le hasard y prend une part importante, le résultat final n'étant jamais véritablement connu qu'à la fin de l'intervention – métaphore possible de la condition humaine.



Turm – Tisch, 1979
Photographie noir et blanc
Ed. 10/10
6 éléments, chacun 40 x 26.5 cm



Aktion Konstanz, 1998
Tirage cibachrome
4 éléments, chacun 40 x 52 cm





Schwarzes, 1982

Photographie noir et blanc

Unique

4 éléments, chacun 11 x 7.6 cm



Kiste, 1985

Photographie noir et blanc

Unique

6 éléments, chacun 7.7 x 11.2 cm



Kajak, 1989

Photographie noir et blanc

Unique

4 éléments, chacun 10 x 14.5 cm

Jean-Vincent SIMONET

FRANCE

BIOGRAPHIE

Né en 1991 et diplômé de l'École cantonale d'art de Lausanne en 2014, Jean-Vincent Simonet est un artiste photographe français qui vit et travaille entre Paris et Zurich. Son œuvre a été exposée dans des musées de renommée internationale tels que FOAM à Amsterdam et le Fotomuseum à Winterthur, mais également dans de nombreux festivals et foires dédiés à la photographie comme Les Rencontres d'Arles, UNSEEN à Amsterdam ou le Festival de Mode et de Photographie à Hyères. Parallèlement à son travail artistique, il collabore régulièrement avec la presse et des marques de renom, telles que la Maison Martin Margiela et Louboutin dans le cadre de projets spécifiques.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

En tant que photographe digital et artiste plasticien, Jean-Vincent Simonet développe une pratique à la croisée des techniques photographiques anciennes – l'image argentique –, des nouvelles technologies – le numérique, les retouches digitales –, du collage, du montage, de la sculpture et de la peinture. « Je pense que la photographie devient de plus en plus banale, plus aucune connaissance technique n'est nécessaire pour la pratiquer, il suffit d'un smartphone pour faire de bonnes images. On peut en produire des quantités phénoménales dans un laps de temps dérisoire. Ce qui m'intéresse ? La contaminer, la détourner et la libérer », explique-t-il. Dans le projet d'exposition et de publication *In Bloom* (2018) qu'il développe à son retour du Japon en 2016 à partir des quelque 4000 clichés qu'il a ramenés, il cherche à s'éloigner du numérique pour libérer les formes et les couleurs selon des procédés analogiques et plastiques. Il explore les procédés de transformation de l'image et de métamorphose de la surface photographique, élargissant ainsi le champ du huitième art. Et développe des objets hybrides par des manipulations expérimentales, des impressions sur plastiques ou sur de la résine sculpturale de sorte que l'encre ne sèche jamais complètement. Il utilise par exemple de l'eau et des produits chimiques, réalise de longues expositions pour transformer la surface de ses impressions, les abstraire et les brouiller comme si les scènes reproduites fondaient entre elles. Sans même avoir peur d'aller jusqu'à la destruction partielle de ses travaux. Son travail repose sur une poétique de la surenchère ou de l'accumulation, mettant en jeu des corps, des éléments naturels ou des paysages urbains, des vues nocturnes. Influencé par les univers du pop et du punk et par les photographes japonais Moriyama et Araki, notamment, Jean-Vincent Simonet ne craint pas l'excès, poussant la valeur artistique du chaos jusqu'aux limites.



Untitled (heirloom), 2022

Impression jet d'encre sur film plastique, intervention au doigt
42 x 31 cm



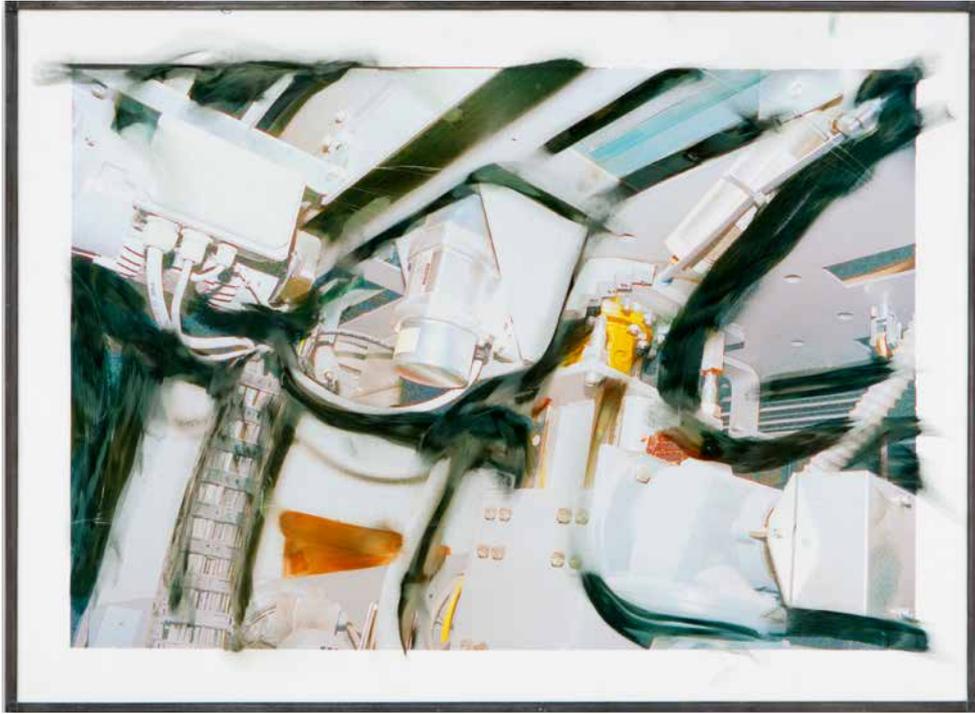
Office (heirloom), 2022

Impression jet d'encre sur film plastique, intervention au doigt
31 x 42 cm



Untitled (heirloom), 2022

Impression jet d'encre sur film plastique, intervention au doigt
31 x 42 cm



Untitled (heirloom), 2022

Impression jet d'encre sur film plastique, intervention au doigt
31 x 42 cm



Untitled (heirloom), 2022

Impression jet d'encre sur film plastique, intervention au doigt
31 x 42 cm

Richard STANKIEWICZ

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Richard Stankiewicz est né à Philadelphie en 1922, de parents polonais. Après la mort de son père, sa mère et lui s'installent à Détroit, où il passe sa jeunesse. Il vit alors près de la décharge d'une fonderie, et s'amuse à fabriquer des jouets à partir de déchets de ferraille. Stankiewicz commence la peinture et la sculpture durant son service dans la marine américaine, de 1941 à 1947. À son retour, il s'établit à New York où il étudie auprès du peintre Hans Hofmann, précurseur de l'expressionnisme abstrait. En 1950 et 1951, il est à Paris où il approfondit ses connaissances auprès de Fernand Léger et d'Ossip Zadkine. Il retourne à New York en 1952 et devient membre de la galerie coopérative Hansa, où il expose en 1953. Tout au long des années 1950, il participe à de nombreuses expositions, notamment au Whitney Museum, à la Biennale de Venise et au musée d'art contemporain de Houston. En 1962, il s'installe à Huntington (Massachusetts). Il continue d'exposer son œuvre dans le monde entier jusqu'à sa mort en 1983. Des expositions collectives et individuelles de ses œuvres se tiennent toujours dans des institutions célèbres telles que le Whitney Museum à New York, le Musée Tinguely à Bâle, tandis que ses œuvres sont présentées dans diverses galeries et foires d'art internationales.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Richard Stankiewicz est connu pour ses constructions en ferraille à partir de tuyaux, d'écrous, de vis et de boulons rouillés, et autres matériaux de rebut soigneusement soudés. L'influence de Dubuffet, David Smith et Giacometti est sensible sur ses compositions fantaisistes, qui respectent les éléments fragmentaires et arbitraires dont elles sont constituées tout en les transcendant pour en faire des œuvres d'art.

Ses premières pièces sont particulièrement spirituelles et impertinentes. Généralement biomorphiques, elles évoquent sarcastiquement des figures telles que des danseurs, des soldats et des hommes politiques, le positionnement judicieux des matériaux visant à mettre en évidence l'un ou l'autre aspect de la figure humaine. Oiseaux et plantes font également partie de ses sujets récurrents, leur présence puissante éveillant à la vie les matériaux inertes qui les composent. Ses pièces ultérieures ne sont plus assemblées à partir de déchets de ferraille mais construites en acier fraisé. Elles sont aussi plus lourdes, plus grandes, moins abstraites. L'intelligence formelle qui sous-tend l'œuvre de Stankiewicz y apparaît avec plus d'évidence. L'humour s'y fait discret. Trouvant sa source aux débuts de la modernité, l'œuvre de Stankiewicz annonce aussi la sculpture du demi-siècle suivant. Stankiewicz demeure activement représenté dans les circuits artistiques tout au long de sa carrière, ne cessant jamais de démontrer par son œuvre la puissance dynamique et multidimensionnelle de la sculpture.



RICHARD STANKIEWICZ

Untitled, 1961

Métal soudé

49.5 x 40.5 x 40.5 cm

Wolfgang TILLMANS

ALLEMAGNE

BIOGRAPHIE

Né en 1968, Wolfgang Tillmans étudie en Angleterre. En 2000, il est le premier lauréat non-Britannique du prestigieux Turner Prize. La Tate Britain à Londres lui consacre une rétrospective en 2003. En 2006, l'artiste fait l'objet de ses premières expositions personnelles dans des musées américains (Los Angeles, Chicago, Washington). En 2008, une rétrospective lui est consacrée à la Hamburger Bahnhof de Berlin. L'année 2014 voit son travail exposé à la Biennale d'architecture de Venise, à la Manifesta de Saint-Petersbourg, à la Fondation Beyeler à Bâle et à la Fondation Louis Vuitton à Paris. En 2015, il reçoit le prestigieux prix Hasselblad. En 2017, Tillmans a eu deux grandes expositions individuelles à la Tate Modern à Londres et à la Fondation Beyeler à Bâle. Wolfgang Tillmans est membre de la Royal Academy of Arts. Il vit et travaille entre Londres et Berlin.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Les sujets des images de Wolfgang Tillmans émanent d'un vaste répertoire, en constante évolution. L'artiste interroge les moyens de la photographie tout en s'intéressant en effet à de nombreux thèmes. Présent sur la scène artistique depuis les années 1990, Wolfgang Tillmans a débuté sa carrière par des photographies de fêtes et de soirées en discothèques, d'abord publiées dans le magazine urbain *i-D*, documentant sa propre vie de l'époque.

Les photographies de Tillmans représentent la société, les amis de l'artiste, des personnages du monde de la mode et de la nuit ou de la communauté homosexuelle ; elles interrogent le thème de la quête d'identité existentielle ou visuelle. Ses sujets sont des inconnus aussi bien que des stars comme Kate Moss ou Lady Gaga. Le regard qu'il porte sur son environnement est plein de sensibilité et d'émotion, fixant un instant fugace, un point de vue insolite. Ses photographies de parties du corps traduisent quant à elles une vision poétique et sculpturale de l'être humain. D'autres images pénètrent un autre univers. La nature est ainsi présente dans le travail de Wolfgang Tillmans sous de nombreux aspects, par exemple à travers des vues du ciel ou des astres. Des natures mortes de fleurs ou d'aliments, présentées devant des fenêtres ouvrant sur l'extérieur et laissant entrer la lumière, rapprochent ce monde naturel du désordre quotidien de l'humain. Toutes ces images produisent une impression de pureté et de stabilité.

Au-delà de l'observation de son entourage, le regard de Tillmans se veut social et politique. Toutefois, depuis 2000 environ, l'abstraction occupe une place importante dans son œuvre : dans la série intitulée *Freischwimmer*, l'artiste expérimente les procédés chimiques propres à la photographie. C'est ici la lumière même, essence du processus photographique, qui est fixée.

Wolfgang Tillmans traite ses photographies comme des objets, occupant l'espace d'exposition au gré de dispositifs souvent innovants. Ses accrochages insolites juxtaposent petits et grands formats, dont la disposition n'est jamais linéaire, hiératique ni hiérarchique. L'artiste spéculé ainsi sur la capacité de son travail à éveiller des possibilités chez les spectateurs dans un monde saturé d'images, avec l'ambition de leur suggérer un point de vue nouveau.



Paper Drop (Black) II, 2006

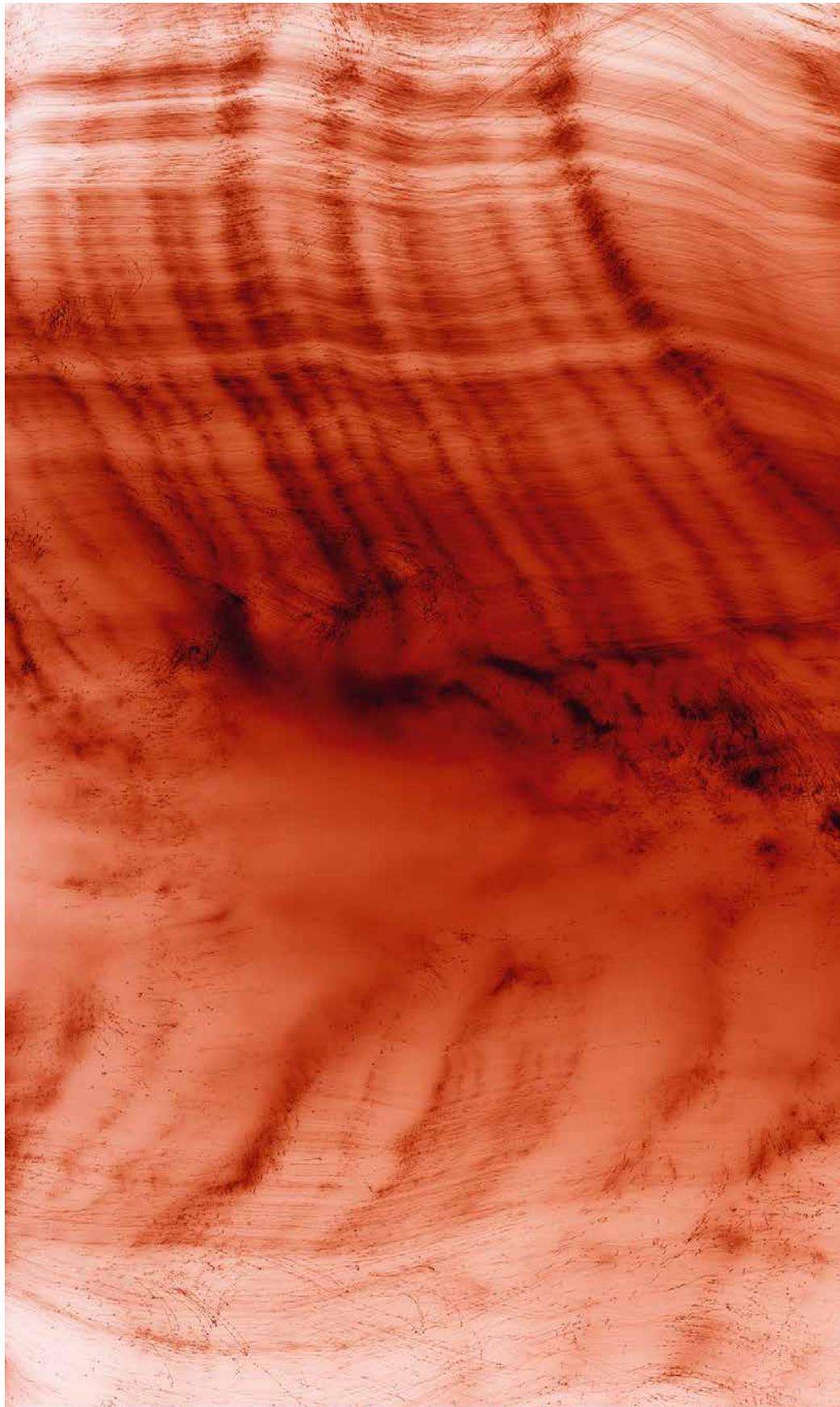
Impression jet d'encre, cadre de l'artiste

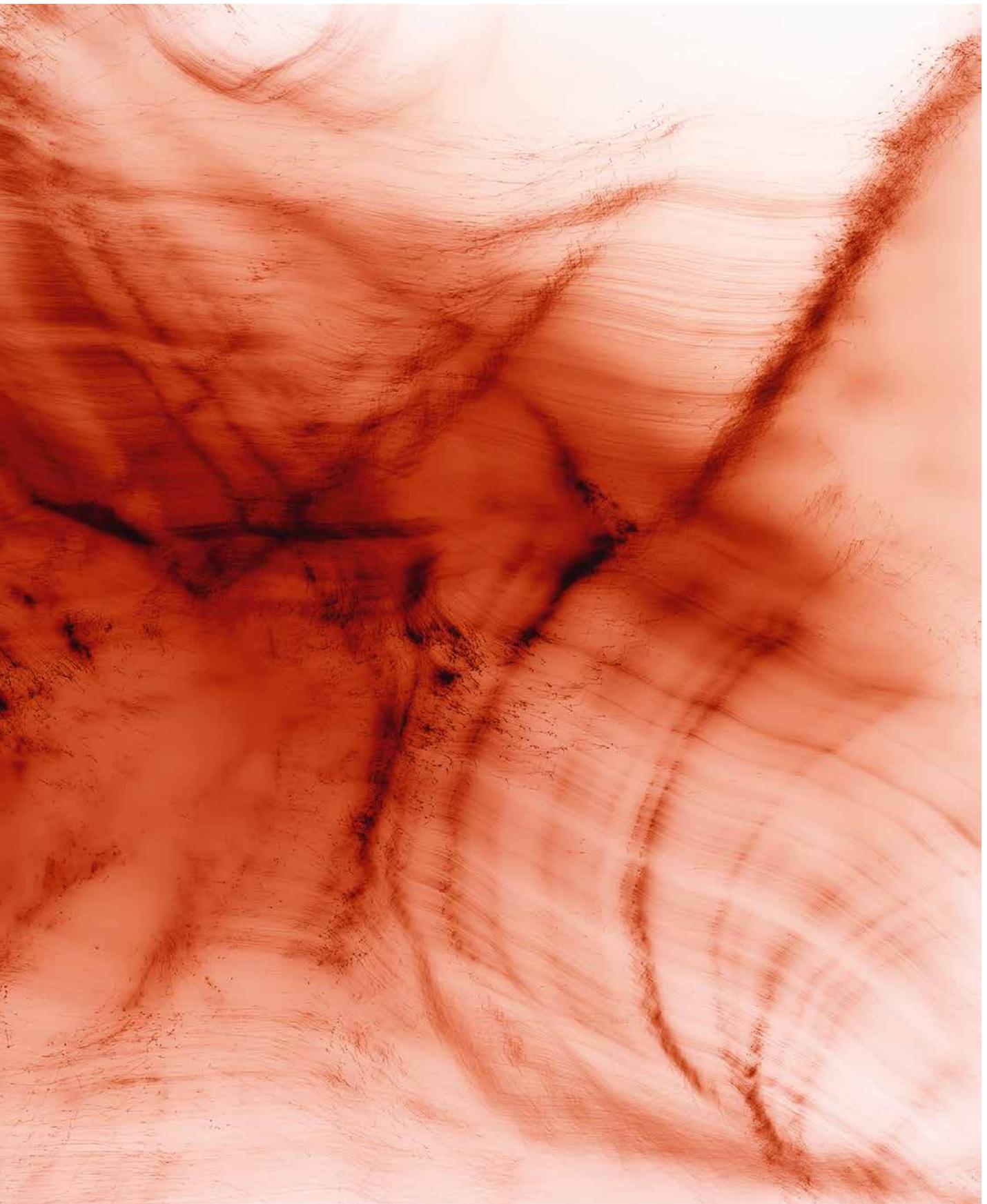
Ed. 1/10 + 1EA

34 x 44 cm

Greifbar I, 2014

Impression jet d'encre
Ed. 1/1 + 1EA
253 x 355.1 cm







Paper Drop (Reversed) II, 2011
Impression jet d'encre, cadre de l'artiste
Ed. 7/10 + 1EA
34 x 44 cm



Oscar TUAZON

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Né en 1975 à Seattle, Oscar Tuazon s'est installé à Los Angeles après avoir vécu quelques années à New York et en Europe. À l'âge de vingt ans, il entame des études au Cooper Union for the Advancement of Science and Art avant de poursuivre des études en architecture. En 2001, il fait la rencontre décisive avec l'artiste-architecte américain Vito Acconci, auprès de qui il travaille pendant deux ans, alors qu'il étudie au Whitney Independent Study Program du Whitney Museum de New York. Dès 2007, il passe quelques années à Paris, où il cofonde *castillo/corrale*, un « non-profit contemporary art venue » comprenant une librairie, un espace d'exposition et une maison d'édition ainsi qu'un collectif réunissant des artistes et des commissaires d'exposition. En 2007 également, Tuazon gagne le Seattle Art Prize, le Betty Bowen Award et inaugure une première exposition personnelle significative à Oslo, en Norvège. Son travail a été présenté à la Biennale de Venise et à la Biennale de Whitney et est régulièrement exposé en Europe et aux États-Unis.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Oscar Tuazon est un sculpteur dont les œuvres en bois, en béton ou en acier savent s'imposer : des constructions minimalistes d'une indiscutable évidence – résultat d'un travail avec des ingénieurs, des techniciens et des ouvriers –, s'encombrant peu de discours, bien que prenant souvent appui sur un récit, une situation, un contexte. En 2017, à l'occasion de la FIAC à Paris, il investit la place Vendôme de sa *Colonne d'Eau*, écho horizontal à la colonne historique éponyme. Comme en témoignent ces aquarelles, la sculpture se divise en quatre éléments de canalisation – des tuyaux thermoplastiques d'un diamètre assez grand pour laisser marcher un adulte à l'intérieur – répartis sur la place classique de la capitale française. Percés de troncs d'arbres coupés dans le bois de Vincennes, ces éléments industriels conçus pour gérer les inondations et les eaux de ruissellement au niveau d'une ville, forment habituellement un réseau sous-terrain qui permet la vie en surface. C'est donc à la surface que l'artiste américain les présente au public. L'eau – évoquée par son absence – et l'arbre – indicateur biologique de la santé d'un écosystème – sont les témoins d'une archive de l'eau dont nous dépendons tous. À moins que l'arbre qui transperce le tuyau ne soit la métaphore de la nature reprenant le dessus sur l'activité industrielle. Quoi qu'il en soit, dans un souci d'interaction, l'artiste américain invite le visiteur à traverser son installation pour prendre conscience des inégalités d'accès à l'eau dans le monde. Los Angeles, ville d'adoption de l'artiste, est l'exemple type d'une ville moderne, située dans une région aride et donc sujette aux pénuries.



Une colonne d'eau, 2017

Aquarelle sur papier

6 pièces:

3 de 24 x 32 cm

2 de 17 x 24 cm

1 de 24 x 17 cm

In situ : Sylvie Fleury -- Cuddly Painting, 2017 -- Genève





Not VITAL

SUISSE

BIOGRAPHIE

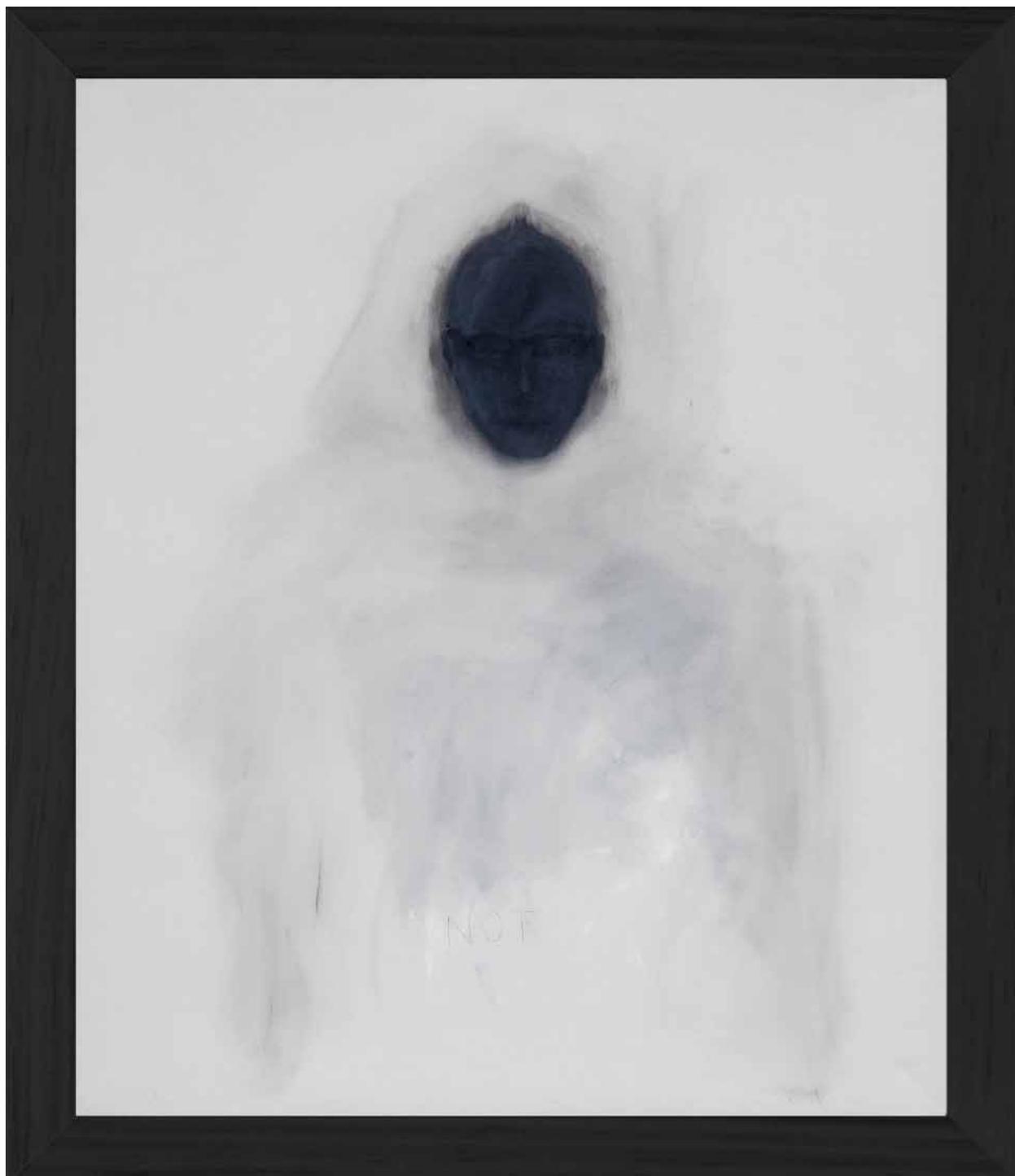
Not Vital est né en 1948 à Sent, petit village de Basse-Engadine, dans les Grisons, où il passe son enfance. Son nom n'est pas un nom d'artiste mais bien celui de sa famille depuis plusieurs siècles, d'origine romanche. Not Vital étudie au Centre universitaire expérimental de Vincennes et continue ensuite à se former en autodidacte, notamment lors d'un séjour à Rome. Il a multiplié depuis ses pérégrinations sur tous les continents, installant entre autres son atelier à New York, Lucques, Pékin et Agadez. En 2001, l'artiste participe à la Biennale de Venise. Il a multiplié les expositions dans les galeries et les musées du monde entier. En 2010, il remporte le prix de la Stiftung für die Graphische Kunst in der Schweiz. En 2016, une exposition majeure du travail de l'artiste a eu lieu au Yorkshire Sculpture Park. Not Vital partage son temps entre plusieurs villes du monde.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Véritable artiste polymathe, Not Vital s'exprime dans la sculpture, le dessin, la peinture et la gravure. En constante évolution, son travail mobilise souvent des matériaux bruts comme l'or, l'argent, la pierre, l'aluminium ou l'acier. Les œuvres apparaissent souvent épurées, arborant des couleurs sobres, immaculées, blanches, noires ou grises.

Inlassable nomade, l'artiste court le monde en quête de nouvelles émotions, de points de vue spectaculaires, de sensations fortes, travaillant toujours en collaboration avec les populations des pays où il s'arrête. L'artisanat, reflété notamment dans l'usage de l'argent ou du marbre, constitue alors le lien naturel au moyen duquel Not Vital exprime son respect et son attachement pour une culture étrangère, mais aussi pour des formes artistiques fragiles et menacées d'extinction. La nature et l'homme dans son environnement constituent le fil conducteur de son art poétique et subtil, revenant incessamment dans la thématique, le matériau ou l'inspiration de ses œuvres. Les racines grisonnes du créateur reviennent, elles aussi, tel un leitmotiv, en lien étroit avec son village d'origine, hameau entouré de montagnes, d'animaux et de légendes. Souvent parcourues d'une touche d'humour, les œuvres, issues du riche répertoire figuratif de l'artiste, invitent au rêve. Not Vital a ainsi reproduit en bronze des bouses de vaches rappelant ses origines suisses, ou enfermé de la fausse neige dans des sculptures en verre de Murano.

Not Vital bâtit sur plusieurs continents des maisons qui n'ont d'autre fonction que d'y admirer le crépuscule du soir ou du matin. En 2003, il inaugure la *Fundaziun Not Vital* à Ardez, en Engadine, consacrée à la promotion de la culture romanche et aux échanges culturels. Il y conserve également une collection d'œuvres d'art ainsi qu'une importante bibliothèque de livres en romanche des 17^e et 18^e siècles. Il réalise encore un parc de sculptures, le *Not dal Mot*, dans le village de Sent, parsemé de promenades aboutissant à des cabanes et à des constructions oniriques qui renvoient à l'enfance de l'artiste, invitant le visiteur au jeu et à l'exploration de son propre imaginaire.



NOT VITAL

Self Portrait, 2013

Huile sur toile
138 x 118 x 8 cm



Tower, 1987
Technique mixte sur papier
196 x 152.5 cm



Whirling Derviches, 1989

Acrylique sur papier
196 x 152.5 cm

Head 4, 2013

Sculpture en acier inoxydable et revêtement PVD

Ed. 1/3

163 x 130 x 115 cm





Dahn VO

DANEMARK

BIOGRAPHIE

Né en 1975 à Bà Rịa au Vietnam, Dahn Vo est un artiste danois, échappé par bateau de son pays d'origine avec ses parents à l'âge de quatre ans. Il étudie à la Städelschule de Francfort en Allemagne et à la Royal Academy of Fine Arts de Copenhague. Lauréat du Prix Hugo Boss en 2012, nommé au Nationalgalerie Prize for Young Art de Berlin en 2009 et bénéficiaire en 2007 du BlauOrange Kunstpreis der Deutschen Volksbanken und Raiffeisenbanken de Berlin, il participe à diverses biennales d'art contemporain internationales (Berlin, 2010 ; Shanghai, 2012 ; Venise, 2013 et 2015). Son travail a été présenté en de nombreuses expositions dans les plus prestigieuses institutions du monde entier : Solomon R. Guggenheim, New York (2018), National Gallery Singapore (2017) ; Walker Art Center, Minneapolis (2016) ; Museo Nacional Centro de Arte Reina Sofía, Madrid (2015) pour n'en citer que quelques-unes.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Cherchant à relever les paradoxes de l'espace et du temps, le travail conceptuel de Dahn Vo aborde les questions d'identité, de mémoire et d'appartenance. « Mes parents ont toujours été assez sceptiques sur mon aventure artistique [...]. On parlait peu, car leur danois est moins bon que leur vietnamien et moi, c'est le contraire. [...] Je crois que l'ensemble de mon projet, c'est sur l'établissement de ce rapport, comment se comprendre sans parler, à travers les structures, le travail, tout le reste. » Entre son expérience personnelle et l'histoire collective qui façonne notre individualité, Dahn Vo développe une œuvre faite d'éléments entrelacés, superposés ou disloqués, mêlant parfois l'organique à la culture, et nous persuade que les objets accumulent en eux une charge hautement symbolique. Le seul lien qui existe entre ces derniers — par exemple, une statue de la Liberté en pièces détachées, des pampilles de lustres éparpillées, des branches, des photographies, etc. — est celui qu'il crée par rapport aux choses qu'il a traversées et aux choses qui l'ont traversé. Au sein d'une exposition, l'artiste est ainsi capable de faire bruir des résidus de l'histoire, des reliquats minéraux et des reliques religieuses dans une conversation dynamique et intellectuellement généreuse. Ou dans un frottement entre les âges, géologique et humain, classique et contemporain, illustrant à sa manière les rapports de pouvoir, d'influence, de domination, bousculant les notions d'authenticité et de pureté. « Le fait de disperser [les objets] n'est pas une violence contre l'histoire mais plutôt un acte désespéré pour trouver l'utilité de ces objets. Je crois que les choses ne sont pas faites pour rester jointes, statiques, c'est l'histoire de tous les jours, les choses deviennent toujours autres et c'est dans ce processus de mutation qu'elles acquièrent leur usage », précise-t-il.



Untitled, 2021

Crayon sur papier et pierre, calligraphie de Phung Vo
46,5 x 34,2 x 3,4 cm

Untitled, 2021

Crayon sur papier et C-Print, calligraphie de Phung Vo
46,5 x 34,2 x 3,4 cm





Untitled, 2021

Crayon sur papier et C-Print, calligraphie de Phung Vo
46,5 x 34,2 x 3,4 cm



Untitled, 2021

Crayon sur papier et C-Print, calligraphie de Phung Vo
46,5 x 34,2 x 3,4 cm

Rebecca WARD

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Rebecca Ward est née à Waco (Texas) en 1984. Elle obtient en 2006 un Bachelor de Beaux-Arts de l'université du Texas puis, en 2012, une maîtrise de Beaux-Arts de l'École d'Arts visuels de New York. En 2013, elle remporte une bourse de résidence à l'Atelier Alighiero Boetti, en Italie et en 2017, elle a eu une exposition individuelle à la FLAG Art Foundation à New York. Elle vit et travaille à Brooklyn et expose régulièrement sur la scène internationale.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Influencé par le mouvement de l'Arte Povera, le travail de Rebecca Ward interroge la construction et la déconstruction d'un objet et ses relations avec l'architecture qui l'entoure. Son exploration du matériau, des processus et de l'espace prend d'abord la forme d'impressionnantes installations grand format réalisées principalement au moyen de ruban adhésif. Ces installations en ruban adhésif évoluent ensuite en de vastes expositions colorées qui deviennent sa marque de fabrique. Son travail connaît un tournant pendant ses études de troisième cycle, aboutissant à des peintures et des sculptures moins expressives, où elle tire des « lignes » dans la matière des toiles, utilisant des matériaux domestiques qu'une modernité dominée par les hommes associe traditionnellement aux femmes et à la vie domestique. Notons au passage que le manifeste de l'artiste est un simple scan d'un article de *Mythologies* de Roland Barthes intitulé « Saponides et détergents » ; Barthes montre, dans son célèbre recueil, comment les systèmes de valeur sociaux se transforment en mythes modernes.

Le travail de Ward renvoie abondamment à celui d'artistes féministes pionnières comme Eva Hesse et Agnès Martin, dont la palette limitée, le vocabulaire géométrique et les tonalités douces produisent l'effet d'une délicate transparence. L'eau de Javel, la peau d'agneau, la soie, la ouate et le bois jointé sont les médiums préférés de l'artiste, qui découpe minutieusement des pièces de tissu, défait des toiles fil à fil avant de réassembler les éléments en un nouvel ensemble, révélant le châssis ici ou là, composant des œuvres d'un délicat artisanat, mais aussi résolument modernes.

Les titres des œuvres sont aussi pertinents que personnels, conférant une résonance à la pièce tout en exigeant qu'elle soit *comprise* dans un état d'esprit spécifique. Ses récentes sculptures sur bois ont donné une nouvelle forme et une nouvelle vie aux installations au ruban adhésif qu'elle réalise depuis plus de dix ans. L'évolution de son travail, depuis ses premières installations éphémères jusqu'à ses peintures actuelles, attentives au cadre et à la manière dont l'image répond au cadre, à ses toiles modifiées, et dernièrement à ses sculptures sur bois, répond d'un processus qui se développe organiquement au fil des ans.



Obdurate, 2015
Huile et acrylique sur toile cousue
81.3 x 61 cm



Salience, 2014
Huile et acrylique sur toile cousue
152.4 x 114.3 cm

Lawrence WEINER

ÉTATS-UNIS

BIOGRAPHIE

Lawrence Weiner est né en 1942 dans le Bronx, à New York. En 1968, il expose aux côtés de Carl Andre et de Robert Barry au Windham College, à Putney (Vermont). L'année suivante, il participe à l'exposition mythique *Quand les attitudes deviennent forme*, organisée par Harald Szeemann à Berne. Une importante rétrospective de son travail est présentée en 2007-2008 au MOCA à Los Angeles et au Whitney Museum of American Art à New York, avant de voyager en Allemagne. Il participe plusieurs fois à la Documenta de Kassel, ainsi qu'à la Biennale de Venise et à celle de São Paulo en 2006. Ses œuvres sont exposées dans les plus grands musées du monde et in situ dans différentes villes. Il reçoit de nombreux prix dont, en 2015, le prix Roswitha Haftmann à Zurich, l'une des récompenses artistiques les plus prestigieuses du monde. Il vit et travaille à New York.

L'ARTISTE ET SON ŒUVRE

Après divers petits boulots, Lawrence Weiner parcourt, encore adolescent, les États-Unis, le Mexique et le Canada à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Autodidacte, il commence à montrer ses œuvres peu après son retour. Ses premières expositions frappent les esprits, l'artiste y subvertissant radicalement les formes et les structures de l'art traditionnel. Selon Weiner, l'œuvre d'art n'a pas besoin d'exister physiquement ; le public est lui aussi capable de concevoir ou d'élaborer. En 1969, il participe à l'exposition fondatrice d'Harald Szeemann *Quand les attitudes deviennent forme* aux côtés d'autres artistes émergents, devenus entre-temps des figures tutélaires pour les générations ultérieures. Il énonce alors sa position vis-à-vis de l'art, selon laquelle : « 1. L'artiste peut construire le travail, 2. Le travail peut être fabriqué, 3. Le travail peut ne pas être réalisé. Chacune de ces possibilités étant égale et coïncidant avec la volonté de l'artiste. Le choix de l'une ou de l'autre de ces situations incombe au récepteur au moment de la réception ». Ces théories marqueront durablement le paysage artistique.

Pilier du mouvement de l'art conceptuel, Lawrence Weiner est un prodigieux explorateur du pouvoir des mots. Immédiatement lisibles et reconnaissables, ceux-ci sont devenus l'un des aspects majeurs de son travail, rappelant les inscriptions murales du quartier new-yorkais de son enfance. C'est à partir de 1970 que les mots deviennent un moyen d'expression privilégié de l'artiste, dans tous les médiums et tous les formats, notamment dans des livres, des vidéos, sur les murs de bâtiments ou dans les rues des villes.

S'inscrivant de manière impressionnante dans l'espace, les inscriptions de Weiner agissent avec une puissance comparable à la sculpture. Weiner croit en effet à la capacité des mots d'exercer un réel impact sur le spectateur pour peu que celui-ci soit disponible et réceptif, et à servir de base à la construction d'une image ou d'un effet. Le choix et la taille de la typographie, l'articulation des mots, l'occupation de l'espace, les rythmes tracés, la dynamique créée et les couleurs employées par l'artiste pour ses *statements* composent des paysages visuels captivants et percutants.

Lawrence Weiner décrit le langage et ses référents comme son matériau de prédilection. L'œuvre d'art dématérialisée offre à ses yeux une liberté illimitée, accessible au plus grand nombre ; faisant appel à l'imagination, elle permet à chacun de se faire sa propre idée de l'art. La démarche et les théories de Lawrence Weiner ont fait de lui l'un des artistes les plus importants et les plus sollicités du monde de l'art contemporain. Son art figure les plus grands musées et les collections les plus prestigieuses, dont le Guggenheim et le MoMA de New York, la Tate Modern de Londres ou le MACBA de Barcelone qui possède une variante de la présente œuvre. La figure extraordinaire et la fermeté de la démarche visuelle de Lawrence Weiner constituent toujours une référence majeure pour les artistes d'aujourd'hui.



LAWRENCE WEINER

Put Where It Was Not Left Where It Is Used as It Was Not until It Is, 2000

Éléments de langage et matériaux se référant au n°6840

Dimensions variables

Mirabaud, collection d'art contemporain, décembre 2022

Couverture :

Premier plan ; Not Vital, *Moon*, 2019

Collection du Fonds d'art contemporain de la Ville de Genève (FMAC),

Don du Groupe Mirabaud à l'occasion de son bicentenaire, 2019.

Arrière-plan sur la façade du siège de Mirabaud ; Emilie Ding, *How High Can You Count*, 2017